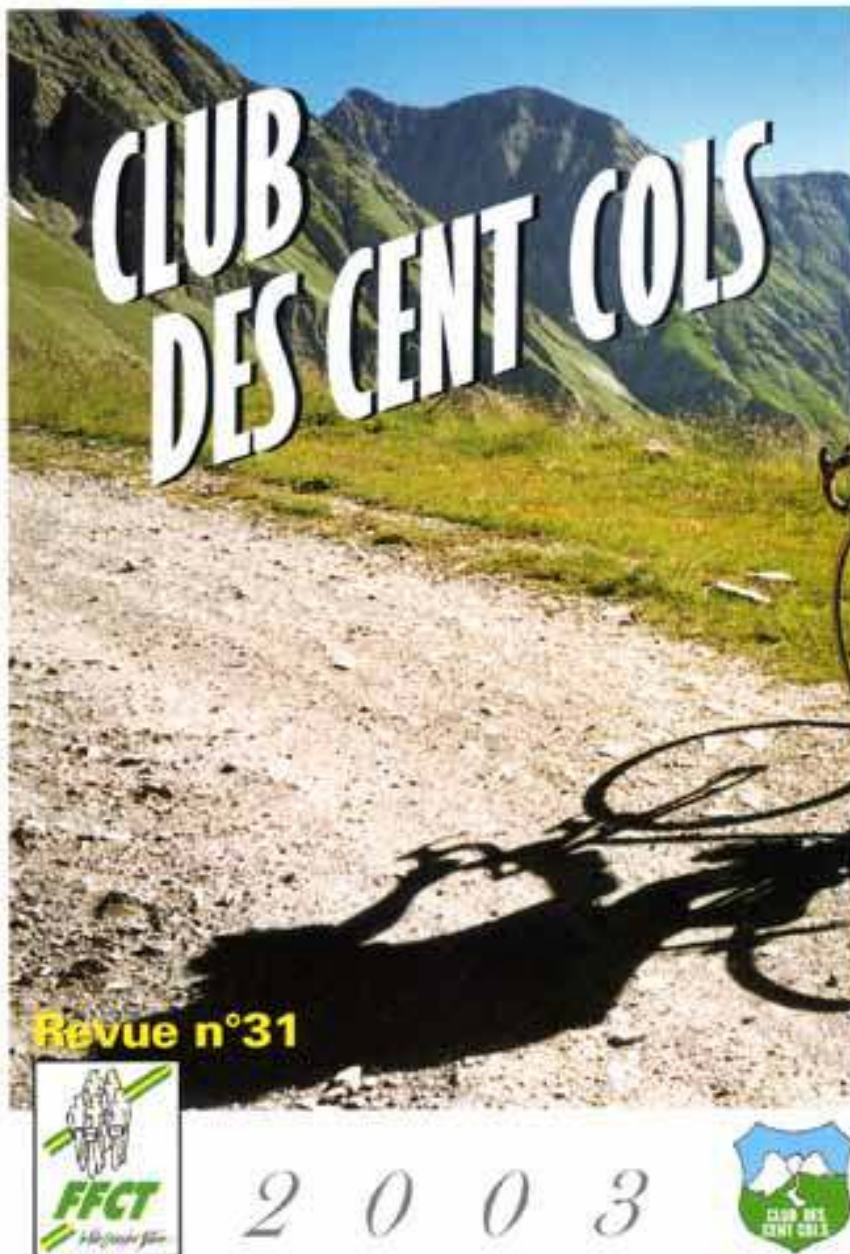


REVUE N°31, 2003



SOMMAIRE

Editorial - Cent cols et sans frontières.....	3
Concentration 2002 - Passation de pouvoir au sommet pour les 30 ans du Club.....	4
Le «cent cols» un collectionneur plutôt gâté.....	6
Les monts de la Mer Noire.....	7
Cols au Colorado.....	8
Un cadeau pour ma femme.....	9
Last pass of the year ?.....	10
Un maillot si particulier... ..	11
Sur les traces des dinosaures.	12
La Côte Dure.....	13
Maso ? Pas Maso ?	14
Humour.....	15
Comment j'ai raté le Ventoux de 500 mètres !.....	16
Ces gens-là n'aiment pas, Monsieur, ils comptent... ..	17
Cyclos des plaines, cyclos des montagnes.....	18
Eurêka !.....	19
Des montagnes sans cols	21
Ça m'oblige !.....	22
Une mauvaise passe.....	23
On n'a pas les mêmes valeurs.	24
C'est ça, le bonheur !	25
Esprit es-tu là ?.....	27
La Traversée du Col de l'Arc (1743 m).....	28
D'une génération à l'autre.	29
Notre premier col	31
Ah ! Les Alpes.....	32
1er «2000» : col de La Croix de Fer.....	34
Ceux qui.....	35
Les Trois Cols	36
O Stelvio mio !.....	37
Gina	38
Scalata al colle di Prada Alta.....	40
Y a-t-il des cols au Brésil ?	43
Un autre courage.....	44
Voyage aux îles Canaries.....	45
Lettre ouverte à mon ami Michel	48
Le chasseur de cols et le chasseur de temps.....	49
Grand messe à Peyronenc.....	50
Deux belges au sommet de la Bocca di a Guardia	52
Pavezin	53
Un drôle de col	55
L'aventure turque.	57
Randonnée des Cols de Canjuers	59
La pastille verte	60
Crever ou pas à la Bataille.....	61
Le Boulon	63
Une aventure cyclo à cinq points	65
Un col pour Daniel.	67
Rien à jeter... tout et superbe !	68

EDITORIAL - CENT COLS ET SANS FRONTIÈRES

Une ouverture vers l'imaginaire, des rêves d'espaces infinis, une soif de découverte de paysages montagneux, le plaisir de la rencontre avec d'autres amateurs de dénivelée, telles sont les composantes essentielles de notre Confrérie. Les textes qui parviennent à la rédaction de notre revue annuelle en sont un témoignage spontané et ô combien significatif.

La magie des Cent Cols opère toujours et chaque année apporte son lot de nouveaux impétrants qui sortent des sentiers battus pour conquérir une centaine de cols, ce précieux sésame qui leur permettra de rejoindre les membres du Club.

Surfant sur un vent porteur, la Confrérie s'est répandue de sa Savoie natale vers l'ensemble de la région Rhône-Alpes. Les courants ascendants lui ont fait franchir monts et vallées pour faire souche dans tous les massifs de l'hexagone, des Vosges aux Pyrénées, des Cévennes à l'Estérel. Elle a gagné les pays de plaine, où les cyclos savent et aiment aussi grimper, jusqu'à la côte atlantique, et les rivages de la mer du Nord, en passant par les reliefs de la péninsule bretonne.

Pas plus qu'elles ne peuvent prétendre arrêter les nuages, les frontières ne sauraient stopper un tel phénomène : c'est tout naturellement que des cyclos des pays voisins nous ont rejoints : Suisse, Italie, Belgique, Espagne, Allemagne. Puis ce fut au tour des représentants d'autres pays européens ou d'autres continents. Aujourd'hui nous comptons dans notre Confrérie 18 nations. Dès l'origine, la revue a ouvert ses colonnes à l'international : Britanniques, Suisses, Italiens, Belges s'y sont exprimés avec bonheur. Comme vous pourrez le constater, cette tradition perdure. Un récit proposé par Mauro Melani est publié en version originale. Il est accompagné, non pas d'une traduction intégrale, mais de quelques extraits traduits en français, qui sont là pour donner un aperçu de la grande qualité littéraire du texte de notre ami transalpin.

La diversité géographique est tout aussi grande quand il s'agit des cols qui sont évoqués au fil des pages. Les Alpes, qui marquent de leur croissant une bonne partie de L'Europe, et les Pyrénées sont les deux domaines les plus visités. Ils comptent des cols mythiques que chacun rêve de franchir et recèlent quantité de cols de moindre notoriété, mais de toute beauté. Cependant, le Cent Cols aux pignons voyageurs va voir ce qui se passe plus loin, que ce soit aux marches orientales de l'Europe, sur des îles lointaines voire sur d'autres continents. C'est ainsi que cette année le Colorado semble connaître une vogue particulière.

Cette activité tous azimuts des Cent Cols se traduit par une liste impressionnante de cols franchis. Nos délégués territoriaux l'exploitent pour constituer ce qu'ils appellent «l'international board». Après recoupement des sources d'information, notamment cartographiques, et échanges avec les groupes de travail, cette base de données permettra d'établir les catalogues de cols par pays qui serviront de référence comme le «Chauvot» le fait pour la France. La Confrérie s'engage là dans une tâche de longue haleine : mais je sais que le courage et la ténacité ne nous manquent pas.

Contribuer par la communication de ses découvertes personnelles à l'élaboration et à la mise à jour des catalogues de cols, c'est participer à la grandeur de notre confrérie. Grandeur qui réside dans le fait qu'elle permet à chaque membre d'acquérir une connaissance de la montagne bien meilleure que s'il n'avait pas été «Cent Cols» !

Claude Bénistrand

CONCENTRATION 2002 - PASSATION DE POUVOIR AU SOMMET POUR LES 30 ANS DU CLUB

Pour fêter dignement et joyeusement ces deux événements exceptionnels, plus de 200 centcolistes avaient tenu à être présents au col de la Forclaz de Montmin, magnifique balcon surplombant la rive orientale du lac d'Annecy.

En ce 15 août 2002, beaucoup étaient venus de loin, des quatre coins de France, mais aussi de Belgique, du Luxembourg, d'Italie, de Suisse et d'Espagne; le continent nord-américain était même représenté avec notre champion olympique U.S. Larry Palmer et sa compagne Canadienne Anne Crossey.

Le mauvais temps qui sévissait depuis plusieurs jours s'étant miraculeusement remis au beau la veille, le soleil à nouveau irradiait l'azur vierge. Tout concourait ici, dans ce lieu magique, à donner à cette manifestation bon enfant, mais ô ! combien symbolique, tout le lustre qu'elle méritait.

En effet, elle allait se dérouler trente ans après, à l'endroit même où le Club avait été porté sur les fonts baptismaux par Jean Perdoux et une poignée d'amis, amoureux comme lui de la pratique du vélo en montagne.

Après trois décennies d'une présidence bien remplie, Jean Perdoux son génial père fondateur, allait transmettre le flambeau au nouveau Président Claude Bénistrand.

Henri Dusseau le «Général-Secrétaire», qui durant plus de vingt ans avait lui aussi oeuvré sans relâche pour développer et mener le Club là où il est aujourd'hui, en faisait tout autant, en remettant à René Poty notre «Maître des cols», sa charge et ses responsabilités. Pour ces deux éminents et efficaces dirigeants, hommes remarquables par le talent et le coeur, la boucle était bouclée.

Dans son discours, toujours empreint de beaucoup d'humour, mais aussi d'intense émotion, Jean Perdoux allait rappeler le cheminement du Club, né d'une idée simple mais de génie, basée sur l'honnêteté intellectuelle de chacun de ses postulants, dont le seul sésame requis pour y entrer, était d'avoir gravi 100 cols dont 5 à plus de 2000 m. Ce Club unique au monde rassemble aujourd'hui, dans la plus grande harmonie, malgré sa diversité, plus de 5 600 membres représentant 18 nationalités différentes.

Il remerciait ensuite tous les cyclos qui étaient là rassemblés, ainsi que les personnalités présentes et en premier lieu Madame le Maire de Montmin ainsi que Robert de Rudder, Président de la Ligue FFCT Rhône-Alpes, Alain Lejeune, Président du Comité Départemental de la Haute Savoie et Madame Monique Giroud, Présidente de la FUBICY, puissante Fédération qui regroupe en France un très grand nombre d'associations pour la défense des usagers de la bicyclette sous toutes ses formes.

Notre désormais Président d'honneur, qui est également Président du club des Villes cyclables, rencontre très souvent Monique Giroud, elle-même Cent Cols, au Ministère des Transports pour parler des problèmes que nous pouvons rencontrer pour exercer notre passion, et défendre nos droits d'usagers de la route aussi bien en ville que sur l'ensemble du territoire français qui nous est imparti.

Jean Perdoux fait venir à ses côtés l'Annécien Jacques Massein et le Chambérien Claude Roche, qui étaient déjà de la première Concentration. Il salue enfin Monique et Robert Chauvot, les auteurs du premier catalogue de cols édité en France, la fameuse «bible Chauvot». Reprenant la très belle et symbolique devise du col du Brenner, il souhaite que les cols qui divisent les eaux et séparent les pays, puissent unir les membres de la Confrérie. Avant de céder la parole au nouveau Président, il nous donne malicieusement rendez-vous ici dans... 30 ans !

Claude Bénistrand, quant à lui se réjouit du franc succès de ce rassemblement, et insiste sur la richesse de telles rencontres entre spécialistes et amoureux de la pratique du vélo en montagne. Il présente le tout nouveau catalogue des cols de Suisse et du Liechtenstein, fruit du Groupe de Travail Suisse dirigé par Pierre Mai, qu'il remercie.

Il présente ensuite la nouvelle équipe de dirigeants qu'il a l'honneur de présider : René Poty, Secrétaire Général, Michel de Brébisson, Bernard Vieillard, Michel Mathieu et expose son objectif d'éditer un catalogue des cols des pays de l'arc alpin et de la chaîne pyrénéenne. A plus long terme il s'agira de bâtir le catalogue du plus grand nombre de pays possible en s'appuyant notamment sur les listes envoyées par les correspondants étrangers, et par les cylos-voyageurs. Il rappelle que les Délégués territoriaux, dont plusieurs sont présents à savoir : Germain Geenens, Didier Rémond, Alain Braud, Jean-Pierre Adam et Alain Gillodes, auront mission d'exploiter dans ce sens les listes de cols qu'ils recevront désormais à la fin de chaque année.

Claude Bénistrand rend alors hommage à Jean Perdoux, Fondateur et Président d'honneur de la Confrérie, en le remerciant chaleureusement pour avoir su créer et faire vivre durant trois décennies ce Club où les vertus essentielles et fondamentales s'appellent amitié, honnêteté, tolérance et convivialité.

Il le remercie également d'avoir su s'entourer d'un groupe d'amis de qualité et en particulier le «Général-Secrétaire» Henri Dusseau, infatigable travailleur, toujours disponible pour défendre les intérêts du Club ou renseigner ses membres à tous les niveaux, mais aussi René Poty, notre «Maître des cols», fauteur des fameux «Topos», aussi rigoureux dans ses décisions qu'amical dans ses relations avec les membres du Club, et qui va assurer la transition entre les deux équipes dirigeantes.

Robert de Rudder, au nom de la Ligue FFCT Rhône-Alpes, évoque les difficultés croissantes pour les organisateurs de manifestations cyclotouristes auprès des pouvoirs publics, et en particulier pour la pratique du VTT dans les Parcs Naturels et Sites protégés. Il souhaite que les Cent cols qui ont une pratique plutôt individuelle restent néanmoins attentifs à ces menaces qui planent sur nos «terrains de jeux».

Alain Lejeune, au nom du CODEP de la Haute-Savoie, évoque à son tour la pratique de plus en plus périlleuse du vélo en zone urbaine, quant à Madame Le Maire elle nous dit son admiration de nous avoir vu monter ce col peu connu certes, mais si pentu qu'elle se rappelle avoir aperçu un des frères Bobet y mettre pied à terre, et nous incite à beaucoup de prudence et au port du casque.

La Concentration se termine par la remise par René Poty d'un diplôme et d'une médaille Cent cols à celui qui est désormais le plus jeune de la Confrérie : Olivier Rosenfelder, 10 ans et 140 cols, originaire d'Hague-nau.

Jean Perdoux et Henri Dusseau reçoivent alors, des mains de leurs successeurs Claude Bénistrand et René Poty, une lave de Volvic émaillée aux couleurs du Club et millésimée 30e anniversaire de la Confrérie.

Les applaudissements nourris de l'assistance et les nombreuses photos prises par les participants, concluent d'agréable façon cet hommage simple mais sincère et mérité à nos deux grands dirigeants.

Après avoir partagé le pain, les fromages et le vin de l'amitié dans la plus grande convivialité, tous les participants, dont la joie d'être là se lisait sur tous les visages, se voyaient déjà conviés à un nouveau rendez-vous pour le 15 août 2003, en haut du col de la Molède dans le Cantal.

Cette nouvelle Concentration sera suivie d'un mini séjour dans la Station de SuperLioran, reprenant ainsi une tradition inaugurée en 2000 et 2001 qui avait beaucoup plu et avait connu un grand succès auprès des centcolistes.

Pour clore cette très belle manifestation, 85 convives se retrouvaient pour un repas champêtre sur les rives enchanteresses du lac d'Annecy, pour prolonger les conversations entamées en haut du col et pour faire plus ample connaissance les uns avec les autres, et nouer qui sait de nouvelles amitiés.

Pour ma part, au milieu de nombreux visages amis plus ou moins proches, j'ai pu saluer avec la plus grande joie, mais aussi avec beaucoup d'émotion, un cyclo venu de Metz, que j'avais déjà entrevu sur les hauteurs du Luitel en 1992, et qui a toujours fait mon admiration, aussi bien pour son courage que pour la qualité de ses textes, je veux parler de Bernard Migot.

Philippe Degrelle
CC 3165

LE «CENT COLS» UN COLLECTIONNEUR PLUTÔT GÂTÉ

Si certains esprits chagrins la considèrent comme une activité physique aussi intense qu'inutile et trop souvent au milieu des voitures, n'oublions pas que la collection de cols n'est pas une collection comme les autres et qu'elle présente beaucoup d'avantages.

J'en ai dénombré 10 que je vous soumetts :

- 1.** Les objets les plus recherchés de cette collection (par exemple Agnel, Cayolle, Izoard...) sont accessibles à tous. On peut se procurer un nouvel objet dans un délai assez court et qui peut encore diminuer avec l'entraînement.
- 2.** Les objets rares foisonnent (plein de cols perdus sur les cartes IGN).
- 3.** Il n'y a pas besoin de ventes aux enchères, de petites annonces ou de brocante pour se procurer une nouvelle pièce. On ne risque pas non plus de détenir une pièce volée.
- 4.** Les pièces sont accessibles pratiquement à toute heure, sauf, dans quelques cas, hors saison.
- 5.** On n'a pas à transporter, ni à entretenir la collection et donc on réalise de sérieuses économies et comme les vols de collections sont quasiment inexistantes, on n'a pas à la conserver dans un coffre fort.
- 6.** Il est très rare qu'un objet perde de sa valeur (bien que quelques uns aient été déclassés tel le Col du Boiron). De plus, il est très simple de déterminer sa côte à l'aide d'un panneau ou d'une carte en regardant son altitude (inférieure ou non à 2000 mètres). Il n'y a donc pas de spéculations possibles.
- 7.** Les nombreuses régions par le monde qui permettent d'acquérir de nouvelles pièces sont toujours très belles et c'est vraiment un plaisir d'y aller.
- 8.** Un grand nombre de pièces reste toutefois inaccessible, mais cela permet de rêver.
- 9.** Si l'échange de pièces entre collectionneurs est carrément illicite, la communication entre les membres pour acquérir de nouvelles pièces dans les meilleures conditions est, elle, des plus efficaces.
- 10.** Disposer d'une bicyclette est la seule condition pour mener à bien la collection. Son usage, pour garder une bonne condition, est plutôt recommandé par la Faculté.

Jacques Herenstein
CC 3681

LES MONTS DE LA MER NOIRE

Il existe dans la moitié Est de la Turquie le long de la mer Noire, un massif montagneux du nom de « **Dogu Karadeniz Daglari** », en français les **Monts de la mer Noire**. Ce massif, long de près de 300 km, est une chaîne de montagne, parallèle à la côte de la mer Noire qui commence à la vallée du Harsit près de Giresun et se termine aux confins de la Géorgie à Batum. Son « épaisseur » moyenne est de 70 km. Au Nord, la mer Noire et au sud les hauts plateaux anatolien qui se tiennent à 1800 – 2000 m d'altitude. Cette chaîne culmine à 3937 m au Kaçkar.

Bien entendu, cette chaîne est « percée » de voies de communication sans doute très anciennes qui permettent la circulation entre les hauts plateaux et le bord de mer. Nous voilà donc au fait, chaque voie passe par un col de haute altitude. J'ai eu l'occasion voilà maintenant bien longtemps de parcourir en tous sens ce massif et de découvrir ses routes et ses pistes, c'était en 1983.

Pour en finir avec la description de ce massif, il faut savoir que le versant Nord, côté mer Noire, est une région pluvieuse, verte, et cultivée qui ressemble étrangement à notre Savoie, et que le versant sud est à l'inverse aride et sans forêt à l'instar du Maghreb par exemple. Il est fréquent que la mer de nuage se bloque sur la ligne de crête avec de la pluie sur un versant et une chaleur torride sur l'autre versant.

Après cette mise en condition, je vais vous faire envie avec la description de tous ces cols magnifiques, ils ont sans doute un peu changé depuis mais si cela peu vous donner des idées de voyage...

Le col de Zigana 2025 m. C'est le premier des passages en commençant par l'ouest. C'est aussi le principal passage. Il relie Trabzon, ville de la côte et à Erzurum. C'est le seul qui soit goudronné et il y avait à l'époque un tunnel en construction. Le trafic y est intense. Le plus intéressant de ce col n'est pas son franchissement par la route, mais les deux hautes routes qui en partent et qui serpentent sur les crêtes de chaque côté. A l'Ouest 5 cols à plus de 2000 m voire plus car les pistes foisonnent dans tous les sens, cette montagne étant très habitée l'été par des bergers qui viennent en alpage. Des pistes ont été tracées dans tous les sens pour alimenter chacun de ces hameaux d'altitude. Côté est du Zigana part une magnifique route de crête qui passe par sept cols à plus de 2000 m. En bout après le hameau de Camibogazi une piste permet de redescendre sur le monastère arménien de Sumela, accroché dans une falaise.

Le col de Hostandagi 2280 m. Ce col n'est, selon les cartes, accessible que par le versant sud. C'est le seul col où je ne sois pas monté. Le col de Kostan 2280 m. Comme tous les cols de ce massif, son ascension depuis la mer à Arakli commence par une longue remontée d'une vallée. C'est le pays de la noisette, et jusque vers 500 m d'altitude, les flancs de montagne son couvert de noisetiers. Si vous venez en septembre, vous y verrez la récolte. Puis la route s'élève ensuite plus rapidement avec quelques rares lacets, puisqu'elle garde le fond de vallée jusqu'au col. C'est après un paysage de sapins qui finissent par s'étioler quand on débouche dans les alpages. Puis après le col un plateau d'altitude permet par des pistes sommaires de rejoindre deux autres cols à plus de 2300 m. De là, redescente sur Bayburt.

Le Col de Soganli 2330 m. Depuis Of sur la côte c'est une très longue remontée vers les sommets, près de 80 km. Le début est gentillet et agréable dans les cultures abondantes. Puis commence les choses plus sérieuses, la route se met à flanc de coteau. Plus haut encore elle devient impressionnante, lacet, «relacet» sur cette piste étroite dans une pente vertigineuse. Enfin c'est le col, un alpage tranquille. La descente, du moins à son début, est également magnifique. La piste traverse deux villages d'alpage avant d'aboutir dans la plaine de Bayburt.

Le col d'Ovitdagi 2600 m. C'est le plus haut et le plus beau de tous. Le départ en bord de mer vers Rize se fait dans les théiers. C'est verdoyant. Plus loin donc plus haut les flancs de montagne toujours très habités sont couverts de terrasses où poussent notamment du maïs. Il y a des maisons partout jusque très haut. Pas d'accès en voiture possible pour celles-ci, il faut monter à pied. Ce sont des maisons à soubassement de

pierre et en bois pour les étages. Quand arrive la forêt vers 1500 m, on pourrait se croire quelque part dans le Beaufortain ou dans le Chablais. Un détail tout de même, il est surprenant au débouché d'un village de voir que notre clocher a été remplacé par un minaret effilé. A 2000 m commencent les alpages qui finissent par laisser leur place aux rochers et aux paysages d'altitude. A l'époque la redescente côté sud était particulièrement pénible, la piste était grossière et pendant 40 km il fallait se faire secouer sur les galets.

Le col de Cankurtaran 690 m. C'est le col qui ferme la chaîne côté Géorgie. En fait, il coupe un méandre du Coruh.

Et pour finir, car il serait impensable de visiter cette région sans s'y rendre, le lac sur le Tortum, affluent du Coruh. Ce lac de barrage a nécessité la reconstruction de la route dans les parois du versant. Extraordinaire route qui domine le lac dans des lacets des plus aériens au-dessus de l'eau.

Christophe Guitton
CC 779

COLS AU COLORADO

Avec une dizaine d'amis nous sommes allés cet été grimper près de 70 cols routiers au dessus de 2.000m dans les montagnes du Colorado. Avec une météo superbe, ce circuit a été une totale réussite sur tous les plans. J'en ai rédigé une sorte de compte-rendu «technique» que vous pourrez lire sur le site de notre Confrérie : www.centcols.org, en cliquant ensuite sur la rubrique «Voyages».

Si vous envisagez une expédition dans cet extraordinaire terrain de chasse, j'espère que vous trouverez dans ces notes de Parcours beaucoup d'informations (bibliographie, cartographie, conditions de routes, circuit, logistique, listes de cols, photos, etc) susceptibles de faciliter la préparation et l'organisation de votre futur voyage.

Et si vous n'avez pas encore pensé à cette destination, peut-être que la lecture de ces notes vous en donnera l'idée.

Bernard Chalchat
CC 837

UN CADEAU POUR MA FEMME

Durant l'été 2001, ma femme Nuria et moi, avons participé à la concentration annuelle des Cent Cols. Je suis membre de la Confrérie depuis quelques années et jusque-là, je pensais avoir un bon curriculum de grimpeur de cols, parmi les plus hauts tant en Espagne qu'en Europe. Mais au sein de la concentration, je me suis senti plus modeste : le niveau y est très élevé ! Plusieurs participants ont gravi plus de 1000 cols et sont allés en Himalaya, dans les Andes et les Montagnes Rocheuses.

Là, à Vesc, nous ne connaissions personne et n'avions pas une grande aisance en langue française. Naturellement, il n'est pas facile de nous introduire dans les groupes d'anciens copains et de vieux amis. Ils parlent, ils bavardent et ils sont heureux de se retrouver. Nous observons le spectacle en souhaitant nous y introduire.

Et pendant toutes ces heures, j'entends comme une brise qui s'écoule doucement parmi quelques participants : on parle de cols à plus de 4000 mètres et je remarque un gros atlas qui est l'objet d'une attention toute spéciale et qui circule de mains en mains. C'est l'atlas du Colorado aux USA. Je suis intéressé mais encore songeur... Peu après, je comprends qu'on prépare une expédition à vélo pour l'année prochaine. Je réfléchis et je médite, mais je n'ai pas assez d'assurance pour me mêler à ces confrères et je ne fais de remarque sur ce thème à personne, à ma femme non plus. Les trois jours de la concentration se passent très agréablement, nous nous amusons beaucoup et tout finit si vite ! Pendant le voyage du retour, je suis troublé, je repense à cette question et j'en fais plusieurs fois le tour.

Quelques mois passent, j'avais presque oublié la question. Noël arrive. A cette époque de l'année, en Catalogne, il est traditionnel de se faire des cadeaux dans la famille. Nous sommes presque à la fin du mois de décembre et je n'ai aucune idée sur le cadeau pour ma femme, cyclote comme moi. Plus que quatre jours, plus que trois, plus que deux. Je ne trouve aucun cadeau pour l'occasion. La nuit précédant la fête, j'ai une brillante idée. Je prends l'ordinateur et une feuille de papier et, abstraction faite des conséquences ultérieures, j'écris simplement : Bon pour un voyage à vélo pour deux personnes au Colorado, USA.

Le lendemain, ma femme est aussi contente que radieuse. Elle aime le cadeau qu'elle vient de recevoir. Mais pour moi, commencent les problèmes. Le cadeau, sur le moment, n'a pas été trop cher et fut simple à faire. Mais maintenant, il faut le réaliser. Il reste encore quelques mois avant les vacances, mais il ne s'agit pas de s'endormir !

Je me mets en contact avec les dirigeants de la Confrérie et ils me dirigent sur la piste de Bernard Chalchat et des futurs voyageurs au Colorado, lourde expédition de dix personnes. Et Bernard me met sur la piste de John Wilkinson, notre confrère au Colorado. A partir de là, je progresse résolument et sans pause. Je commence à envisager la possibilité de réaliser ce cadeau. La grande famille de la Confrérie va m'y aider.

En juin, on met les vélos dans un avion d'Air France, destination les USA. Les vélos n'arrivent que deux jours après nous, mais on oublie vite ce contretemps. Le 15 juin, on franchit les cols routiers du Rocky Mountain National Park à plus de 3600 mètres. Et le lendemain, on gravit le Mont Evans qui, avec ses 4314 mètres, constitue le toit de notre randonnée cycliste. Et Bernard Chalchat m'a dit qu'en montant à ce pic, on franchit le Champion Pass qui, avec ses 4019 mètres, est notre plus haut col franchi, pour ma femme et moi. Nous sommes heureux et fiers de notre exploit ! Le cadeau s'est bien matérialisé. Et peut-être sommes-nous les premiers Espagnols à monter aussi haut en vélo de route...

Avec cette petite histoire, on constate l'utilité d'une organisation aussi simple que notre Confrérie qui sert à bien plus qu'à organiser un championnat permanent de grimpeurs de cols. Elle sert aussi à se faire des cadeaux et à résoudre des situations embarrassantes.

Merci à tous pour votre compréhension et votre camaraderie. Nous restons à votre disposition.

LAST PASS OF THE YEAR ?

Après une montée du Mont Mégantic dans les cantons de l'Est dimanche dernier en compagnie de Michel, parcours au cours duquel nous avons franchi un col dont je trouverai bien le nom puisque le sentier qui rejoint la route à cet endroit porte le nom de sentier du col, nous avons décidé de tourner nos guidons vers le Vermont.

En effet, et après de multiples recherches, j'ai enfin trouvé la trace de cols, qui, ici, en plus des termes «pass» et «gap», sont dénommés des «notch». C'est un terme qui n'est utilisé que dans cette région des USA.

Départ de Montréal à 6 h avec une température de 4°C en direction du poste frontière Québec-Etats-Unis d'Abercorn. Nous laissons la voiture sous la bonne garde des douaniers québécois et pénétrons aux USA avec des «have a nice trip» mais aussi un «avez-vous mis vos pneus neiges ?»

C'est vrai que la température n'est maintenant plus que de 2°C et que des nuages recouvrent les sommets environnants. Direction Richford, puis nous loupons la route de Montgomery, nous obligeant à faire quelques kilomètres supplémentaires. Mais même dans la brume, cette région peu habitée et assez pauvre reste très attachante. Les forêts ont pris leurs couleurs automnales rouges et or qui contrastent avec le gris du ciel. Après une heure, nous avons déjà froid aux pieds et Michel, qui n'a pas de garde-boue est déjà tout décoré.

La vallée de la Trout River nous ramène sur Montgomery Center où nous retrouvons notre itinéraire et le début du Hazens Notch. Oh ! Il n'est pas bien haut, du haut de ses 1790 pieds, soit 543 m. Mais ici, les routes sont taillées bien droites. Et après une centaine de mètres le long de la rivière qui est maintenant devenue torrent, la route grimpe brutalement et le 28 dents devient indispensable ; 500m debout sur les pédales auront vite fait de nous réchauffer. Après ce passage à environ 12%, la route continue à cheminer dans la forêt qui est devenue bien sombre mais à un pourcentage plus raisonnable. Puis le goudron s'interrompt pour laisser la place à une piste en terre. Comme il a finalement assez peu plu depuis l'été, la terre est encore bien ferme. Quelques pick-up nous croisent, essentiellement des pêcheurs de truites. La brume a maintenant fait place à des flocons de neige humide. Nous ne pouvons voir le col et après avoir franchi quelques raidillons, environnés de gros rochers et de torrents descendant bien vite des sommets, nous nous trouvons face à un nouveau mur. Cette fois-ci, pas de doute, je mets le triple pendant que Michel, imperturbable continue sur son 40. Et la neige s'accroche maintenant aux feuilles des arbres et recouvre l'herbe des clairières. Nous nous interrogeons, pendant combien de temps allons-nous encore monter ? La réponse va bien vite arriver car brutalement, la pente s'inverse. La montée aura duré près de 8 kilomètres dont les deux derniers à plus de 10%.

Malgré l'absence de bitume, la descente de l'autre versant se fait relativement rapidement le long d'un autre torrent. Nous avons maintenant l'impression d'être seuls sur terre. Les rares maisons que nous dépassons semblent être abandonnées et quand, brutalement, deux gros chiens font irruption, nous n'en menons pas large. Il nous faudra 10 minutes pour passer. Notre itinéraire contourne maintenant Jay Peak. Nous souhaitons nous accorder une pause à Westfield mais il n'y a pas âme qui vive lorsque nous traversons le village. Ce n'est qu'à Jay que nous trouverons une boutique pour nous réchauffer avec un grand café. La patronne nous demande si nous sommes fous ou courageux, un peu des deux.

Il nous reste une trentaine de kilomètres à faire pour retrouver la voiture et le North Jay Pass à franchir. Il me paraîtra beaucoup plus facile que l'an passé quand je l'avais franchi en plein midi alors qu'il faisait près de 40°C. J'aurais volontiers repris un peu de cette chaleur.

Nous retrouvons le poste de douane vers 13h30 après cette balade de 85 km, comme quoi l'aventure n'est jamais très loin. Et la douanière finit de nous couper les jambes en nous demandant si nous avons fait des achats aux Etats-Unis.

PS: Pour ceux que cela intéresse, j'ai repéré une bonne vingtaine de cols dans le Vermont dont certains muletiers cyclables ainsi que quelques cols dans le Maine et le New-Hampshire.

J.F. Gouhier, CC 897

UN MAILLOT SI PARTICULIER...

Cette journée devait marquer la fin d'un agréable séjour dans les Pyrénées Orientales et mon épouse m'avait accordé la journée entière. Je l'avais imaginée pleine de surprises et je savais que le port de la tunique bleue des «100 Cols» en assurerait le bon déroulement. Parti de Céret sous un soleil radieux, l'itinéraire inspiré des suggestions publiées dans deux revues m'offrit une succession de petits cols dont la beauté n'avait d'égale que la simplicité : Col de Llauro, Collada de Rimbault, Collada dels Francesous. Avant Fourques les premières surprises ne se firent pas attendre : des autruches sur le bord de la route, des cyclos dont même les plus aphasiques répondaient à mes bonjours, une déviation qui me coupait la D615. La DDE venait de m'offrir le Col de Rousse que j'avais volontairement écarté de la rando; quitte à faire un peu de rab, je pouvais rallier ce col.

Après Trouillas, un véhicule me doubla en direction de Thuir, en klaxonnant évidemment, les occupants m'adressant de larges signes; les signes étaient amicaux, deux vélos étaient chargés sur le toit et la plaque minéralogique m'indiqua que ces deux-là n'étaient pas là que pour les beaux yeux du Canigou, étincelant avec son écharpe de neige. J'eus un pressentiment : j'étais sûr de les revoir. Après tout, au cours de ces vacances, j'avais souvent partagé l'itinéraire d'autres cyclos intrigués par ce maillot bleu si particulier. Un VTTiste rejoint entre le col de Llagastera et le col des Gascons m'accompagna jusqu'au sommet de la Tour Madeloc sur un chemin tout aussi épique que celui qui franchit le Col de Banyuls, où deux jours après, sans concertation, nous nous étions retrouvés. Je n'oublierai pas non plus les VTTistes espagnols perdus sous l'orage au col d'Ares au-dessus de Prats-de-Mollo; avec ma carte, un peu d'anglais et beaucoup de gestuelle ils repartirent sur le bon chemin. Que dire du tandem croisé au coucher du soleil au col de Grand Bau sur une magnifique route de crête qui évite la N114 pour rejoindre Cerbère ?

Après Thuir et l'ascension d'Als cols, Castelnou se dévoilait dans les lacets de la descente. Je devinais la présence de cyclos derrière moi, même si pour l'instant ils n'étaient encore que mirage et rêve. Une halte à Castelnou s'imposait de toute manière et me permettrait peut-être de vérifier ce songe. En franchissant à nouveau la porte fortifiée, j'aperçus deux cyclos. J'avais vu juste: les maillots m'indiquaient qu'il s'agissait bien des savoyards qui m'avaient doublé en voiture. Les kilomètres qui suivirent furent partagés avec Claude et son disciple, jusqu'à l'église de Fontcouverte, ils restent le meilleur souvenir de ma randonnée.

Peu importe la fin de la randonnée avec son cortège de petits cols (Notre Dame des cols, col de Prunet de Baix, El collet, Col Fourtou, col del Fang, col del Ram, col Xatard, col d'Oms et col del Peiro), peu importent les sites merveilleux qui émaillèrent la fin de journée (vues sans cesse renouvelées sur le Canigou, chapelle de la Trinité, hameaux de Calmeilles, d'Oms, de Taillet, le pont de Reynes et bien sûr Céret), je ne me souviens que de cette «longue» discussion avec Claude. Tout pouvait nous séparer, mais un maillot nous avait réuni pour quelques kilomètres et deux cols à l'autre bout de la France. Je venais de retrouver les joies de la montagne et la récompense des bonnes résolutions prises au sommet de l'Aubisque (cf. revue n°30). Avec ce maillot bleu tant convoité, je redécouvrais enfin l'émerveillement et l'enchantement des premiers cols quels que soient leur nombre, la région, les conditions météorologiques, et la hauteur des cimes à franchir.

Eric Lastenet

CC 3191

SUR LES TRACES DES DINOSAURES...

Parcours semi muletier à la découverte d'un site géologique d'exception à 2400m d'altitude, découvert en août 1976 lors d'une sécheresse exceptionnelle par le géologue français G. Bronner.

Au départ de la douane du Châtelard, on serait bien tenté par une tablette de chocolat mais l'on se dit qu'il est plus raisonnable de réserver ces traditionnels plaisirs suisses pour le retour. Ce parcours est franco-suisse, plus suisse que franco d'ailleurs, car seuls les cols nous feront titiller la frontière avec la France. Une petite route raide en forêt nous fait vite comprendre que les choses sérieuses commencent, puis Finhaut, jolie bourgade un peu au-dessus des gorges de l'eau noire, mais la journée promettant d'être encore longue, on poursuit la route, un peu lancinante... En quittant les derniers mélèzes, on se reconforte par la promesse de photos certainement réussies des épilobes campés au premier plan devant le Mont-Blanc. De la route, en connaissant un peu le massif, on repère aisément au loin l'arrête des Bosses sur la voie normale du Mont-Blanc et même les reflets brillants du refuge Vallot éclairé par le soleil. On poursuit jusqu'au col de la Gueulaz, passage semi artificiel permettant à la route d'accéder au nouveau barrage d'Emosson érigé en 1973.

Impressionnant ouvrage d'art, retenant des millions de mètres cubes d'eau, autant d'énergie électrique potentielle. La circulation automobile s'arrête au col de la Gueulaz (1960m) mais, en été, de nombreux promeneurs s'aventurent sur le barrage et dans les alpages contigus.

Une excellente petite route longe d'abord le lac de retenue puis d'un coup s'élève très abruptement en même temps qu'elle se rétrécit en direction de l'ancien barrage d'Emosson édifié en 1955. Au fur et à mesure de l'ascension on est surpris par tant de minéralité, le manque de végétation trouble un peu mais nous entrons inévitablement dans le domaine de la haute montagne qui commence relativement bas sous ces latitudes des Alpes du Nord. Et les traces de dinosaures dans tout ça me direz-vous ? Point de traces pour l'instant, il faut les mériter ! Et pourtant déjà 1100 m de dénivelée lorsque l'on atteint le barrage du vieux Emosson, superbe également. Dès lors et toujours en suivant les panneaux suisses jaune remarquablement disposés, on commence la partie muletière mais non moins intéressante du parcours : un beau sentier presque plat contourne par la droite le lac du Vieux Emosson, puis s'élève obligeant à pousser voire porter le vélo dans l'alpage. Vers 2400m, on atteint alors le site protégé exceptionnel et unique des traces de dinosaures sur une dalle à ciment calcaire, autrefois lagune marine érigée à cette hauteur par le soulèvement alpin. Que l'on est peu de choses devant ces vestiges de 230 millions d'années ! Les traces sont malheureusement un peu érodées par les intempéries et le rude climat local.

Après cet intermède culturel et historique, un sentier à flanc (S2-3) constitué de schistes bien tassés et finalement assez caractéristique de la haute montagne permet d'atteindre assez facilement le col du Vieux (74-2572). Puis un peu de portage pour le col des Corbeaux (74-2602), magnifique vue plongeante sur le lac du Vieux. On peut poursuivre plus ou moins à vue vers le col du Sassey (grand pylône électrique : eh oui ! Il faut bien transporter l'électricité produite à Emosson !) point culminant du parcours à 2700m avec une vue exceptionnelle sur la partie nord de la chaîne du Mont-Blanc avec notamment le glacier d'Argentière, l'aiguille Verte et les Drus...

On peut avoir la chance comme moi de rencontrer un bouquetin qui flâne en rejoignant par la crête le col de la Terrasse (74-2648), qui comme son nom l'indique est une remarquable terrasse sur le massif du Mont-Blanc toujours aussi féérique.

Descente par le lac vert, flaque glaciaire puis retour en direction des traces où l'on trouve de bonnes parties cyclables avec tout de même un peu d'habileté. On récupère la route d'Emosson, ne pas oublier de décrocher au passage le Col du Passet (74-1950a), à deux pas au-dessus de la route à proximité du barrage. Enfin descente dans la vallée de l'eau noire avec encore des images plein la tête de ce parcours grandiose et une pensée pour nos ancêtres sauriens qui ont foulé ce sol bien avant nous.

LA CÔTE DURE

Ainsi se nomme le vieux chemin, avec des majuscules bien méritées. La D219, elle aussi, est une rampe austère. Et en plus, sous ce beau ciel bleu d'octobre, il pleut à verse : les premières neiges s'égouttent sur la route Joseph Paganon. On doit à ce sénateur de l'Isère quelques voies audacieuses de l'Oisans datant des années trente. L'une d'elles, en face, monte à l'assaut d'Auris dans les rochers d'Armentier. Mieux vaut ne pas en sortir ! Sous les pieds, la petite plaine bordée par la Romanche endiguée et ses minuscules hameaux bien nets. Au bout, le Clapier où finit le Vénéon et où commence la rampe des Commères. Curieusement, ici, les cyclos bavards finissent par se taire !

Pour moi, tout est prétexte à contempler et souffler tant soit peu. Les tunnels coudés, ruisselants et noirs comme nuits sans lune, obligent à marcher un peu. Que n'ai-je emporté ma lampe ! La route quitte enfin la falaise, grimpe en lacets dans la forêt. Je ne regarde pas ma montre, c'est déprimant ; le compteur m'en raconte assez. Du reste, j'ai le temps, la voiture m'attend à Rochetaillée. Révolue l'époque des départs nocturnes et des longues approches que l'on n'a plus les moyens de supporter (surtout celle de Val Livet).

Voici Villard Notre-Dame, aligné sur sa courbe de niveau, enfin au grand soleil dans les dernières couleurs d'automne ! 249 habitants en 1856, 41 aujourd'hui, mais combien vraiment ? Plus de fer, plus de plomb, plus d'or à la Gardette : mine oubliée. Plus de champs non plus : le bel ensoleillement et les bonnes terres avaient rendu jadis ces lieux loin du monde, dignes d'être habités ! Combien d'années les hommes ont-ils vécu en quasi autarcie et sans routes d'accès ?

Un panneau indique Villard-Reymond et de fait, les 1500 mètres de goudron sommaire qui montent à l'alpage laissent penser à une liaison routière. Mais non, là-haut, place à la piste ; un chemin facile à flanc de montagne au demeurant très cyclable avec gros pneus par temps sec. Au bout, le GR50 plonge sur Bourg-d'Oisans et ensuite, après un lacet, c'est le col du Solude (1680m) avec ses saules. Rien ne permet vraiment de qualifier ce col de muletier. Il existe cependant, un autre passage de crête plus pédestre et plus haut : Les Maisons du Loup. Celui là, j'aurai dû me l'offrir pour cette troisième traversée en 42 ans ! Mais j'ai préféré la facilité.

J'ai eu ainsi le temps de contempler les mythiques lacets de l'Alpe-d'Huez que j'ai grimpé un jour avec un 46X24; j'avais vingt ans ! De l'autre côté, il y a de jolies initiations au VTT hors des sentiers battus : Poutran, Maronne, Cluny, Sarenne. Que c'est beau, lumineux ! Pour qui veut «en roter» et se payer un 3000 : le Jandri est là, au dessus des Deux-Alpes. Vous vous époumonerez sous l'œil intéressé des «rigolos» qui se font hisser en téléphérique avec leur machine, mais pendant ce temps, vous, vous franchirez trois cols pour le prix d'un ! Les Gourses en montant, Entre-les-Têtes au retour, à moins que vous ne préférerez descendre le glacier du Mont-de-Lans. Il paraît que cela a été déjà accompli, mais, restons sérieux.

Villard-Reymond est là, juste en dessous du col. Les Pétarons - qu'ont-ils fait pour se nommer ainsi ? - ne sont plus que 31 (278 en 1826) et doivent tous se trouver dans la vallée en hiver. Je n'ai aperçu personne ! On dégringole sur la Palud par la vieille route remise en service après la suppression du Pont des Oules en 1987. Plus bas, un ultime rappel du passé : la route d'Oules à Les Oisseux où Doulançons et Drouillets l'ont attendue jusqu'en 1962.

Oulles est un bon départ pour rejoindre le Poursollet par le pas de l'Envious... à côté de son vélo ! Ne reste plus qu'à trouver la N91 et le temps présent. C'était mon unique grand col de l'année et j'avais envie d'en parler. Puissé-je avoir convaincu au moins un cyclo des plaines lointaines d'y venir voir.

C'est bien plus beau que je ne l'ai écrit !

Marcel Bioud
CC 12

MASO ? PAS MASO ?

Mon histoire s'est passée il y a quelques années, c'était un 22 juillet peu importe l'année mais il faisait chaud, très chaud. Ce jour là, j'ai travaillé de 4 à 12 heures (travail posté s'entend).

Sitôt le repas de midi avalé, il est hors de question de s'attarder à table afin de ne pas piquer le nez dans l'assiette. Il est hors de question aussi, de faire une quelconque sieste qui, inmanquablement perturberait le sommeil du soir et le réveil à 3h20.

Solution choisie : «partir faire un tour». L'itinéraire est vite tracé; je descends la petite vicinale qui passe devant la maison (partir en montant, c'est trop raide) et arrivé en bas, c'est soit à droite, soit à gauche et ainsi de suite suivant les humeurs et les inspirations. La Bauche, Attignat et j'arrive ainsi sur la rive Est du lac d'Aiguebelette. Tous les vacanciers semblent s'être donné rendez-vous ici, pas un coin d'ombre de vacant, il fait chaud et je transpire abondamment.

Je roule suivant le principe : plus ça va vite, plus ça fait de l'air et donc le nez dans la sacoche ! Paradoxe; plus ça va plus vite, plus c'est plus dur, plus ça fait plus chaud et plus ça fait plus suer.

Yenne, Lucey, Chanaz... Je croyais qu'ils étaient tous au lac ! Les touristes abondent également ici. Dans cette canicule, ils se tiennent au frais, à la terrasse des cafés, mangent des glaces en regardant accoster les bateaux venant du lac du Bourget. Je fais le plein d'eau dans le lavabo des toilettes et en route. Je ne suis pas en vacances, moi ! Je longe le canal de Savière, j'adore cette petite route. Je salue de la main les plaisanciers qui rôttissent sur les bateaux et qui me hêlent au passage. Sympas, tout de même !

Une idée me vient : je vais monter au belvédère ! Conjux, St-Pierre-de-Courtille et, là, ça ne rigole plus, ça grimpe d'un coup, c'est du deux chevrons Citroën; je ne transpire plus, je ruisselle, je dégouline de partout.

Peinard tout de même, pas de voitures, il doit y avoir du monde là haut à la buvette, sous les tilleuls ! C'est pour moi chaque fois un émerveillement ce belvédère, tout d'un coup comme une émeraude dans son écrin, le lac apparaît à vos pieds. A la verticale, en se penchant un peu, l'abbaye de Hautecombe toute blanche se rafraîchit les pieds dans l'eau. En face, là haut c'est la Chambotte, un peu à droite le Revard, et tout en bas, en dessous, Aix-les-Bains. Et cette magnifique baie de Grésine.

Dans le grésillement de la chaleur, je suis tout à mes pensées car la pente est moins rude maintenant. Une voiture s'est enfilée là, à l'ombre sous les chênes rabougris. Un jeune couple et un enfant sont allongés sous les buis et, avec eux, une dame, la cinquantaine, qui soudain, s'avance rapidement à ma hauteur, l'air hagard, échevelée et les yeux exorbités, elle me crie : «Faut t'y aimer s'faire souffrir !». Coup de tonnerre dans la canicule ! Interloqué; deux tours de pédales plus loin, je réponds : «oui, ça fait tellement du bien !».

Pourquoi faut-il que cette dame s'en prenne ainsi à moi ? Venir me cracher comme du venin au visage cette phrase qui martèle ma tête : «faut t'y aimer s'faire souffrir !». Un gros nuage noir dans mon ciel d'été. Venir me gâcher ainsi ma journée, je ne lui ai rien fait, moi ! Ma réponse aussi me heurte.

Me suis-je arrêté au belvédère ? Je ne sais plus. Par quels chemins suis-je rentré ? Je ne sais pas non plus et ça n'a pas d'importance.

Depuis ce temps, cette scène me hante, me taraude... Mais alors... Vous aussi, chasseurs de cols, vous prenez du plaisir dans la souffrance et la collection est une bonne excuse ! Aïe, aïe, aïe ! Ouille ! Oh là là ! Quels tollés, quelles levées de boucliers, je vous vois d'ici protestant. Oui, oui, je sais ! Si vous roulez à vélo, c'est pour prendre l'air, vous oxygéner la tête, faire du sport, du tourisme et vous êtes même des contemplatifs !

Arrivé au sommet, faut souffler un peu !

En résumé, c'est pour vous faire du bien, vous faire plaisir, non ? Vous n'êtes pas d'accord ? Alors, expliquez-moi comment vous faites pour monter les cols sans peiner, sans souffrir et aussi pourquoi vous les montez ? Ceci sera peut être ma thérapie. Au revoir chers amis et à la prochaine.

Bernard Monnin
CC 5041

HUMOUR

Une cyclo féminine désire s'exprimer sur l'attitude de certains cyclos, accrochés à son maillot.

Il y a celui qui se fait tirer dans la côte.

Il y a celui qui veut chiper la barre de céréale dans sa poche.

Il y a celui qui a peur de se faire doubler dans la côte.

Il y a celui qui est collant dont elle a du mal à se décrocher.

Il y a celui qui vient s'essuyer la main sur son maillot alors qu'il vient de se moucher.

Il y a celui qui aimerait pousser deux féminines en même temps, mais qui n'en pousse aucune.

Et enfin il y a le frileux du petit matin qui vient se réchauffer la main sur la tiédeur de son dos.

Mais revenons à la réalité. Heureusement qu'ils sont là ces galants et sympathiques cyclos, pour me tirer, me pousser et m'emmener au sommet.

Sylvie Terat
CC 5522

COMMENT J'AI RATÉ LE VENTOUX DE 500 MÈTRES !

Je tournais autour de cette montagne depuis déjà de longues années. J'avais toujours une bonne excuse pour ne pas y grimper.

Une année, j'étais en week-end en mai et je n'avais pas encore les jambes pour m'y frotter, une autre c'était en été et il faisait trop chaud pour tenter l'aventure...

Finalement, cette année, fin septembre, je me retrouvais en gîte vers Bénivay avec la ferme intention de «me faire» ce Ventoux annoncé comme tellement redoutable et ô combien mythique !

On parle souvent de l'été indien en cette période et le sud de la France a une telle réputation concernant le beau temps que la tenue cycliste d'été me parut la mieux à même de m'accompagner vers le Géant de Provence. Mon optimisme vestimentaire du moment allait connaître de sévères désillusions !

Reprenons depuis le début.

Lundi matin, pendant que ma femme part bosser, je me prépare et je teste le vent (façon de parler) qui s'est levé depuis la veille. Je me fais le col de Propiac et je descends vers Malaucène par le Pas du Voltigeur et du Loup. Ensuite, col de la Chaîne et de Suzette. Je poursuis vers Bédoin avec déjà quelques doutes car de bonnes rafales viennent ponctuer mon cheminement. Ce doute, présent dès le matin, se fait de plus en plus sentir : vais-je pouvoir grimper là-haut ? A Bédoin, je demande à un ancêtre ce qu'il pense de la météo. Réponse laconique : «Jusqu'au Chalet Reynard, pas de problème, vous êtes protégé, mais après...». Bon, me voilà quittant Bédoin avec 50 km et 800 m de dénivelée dans les jambes. Rien d'extraordinaire jusqu'aux Bruns. Après, tout à gauche et vogue la galère.

Bien sûr, le Ventoux, c'est difficile et les km à 9, 10 et 11 % se succèdent. Je me fais doubler par plusieurs cyclistes dont une féminine, qui pigmentent un peu mon allure trop régulière.

Le vent, bien que toujours présent et tourbillonnant, reste supportable en me faisant finalement un peu oublier la raideur de la pente. Tout va bien jusqu'au Chalet Reynard. Il reste 6 km et l'optimisme reprend le dessus. En plus, physiquement, je suis surpris de grimper comme ça, moi qui passe mal les pentes de plus de 9 à 10 %. Je n'ai toujours que mon cuissard et maillot court avec juste un petit T-shirt en dessous et je commence à ne pas avoir chaud car le vent est de plus en plus présent. Il reste 5, 4, 3, 2 km et c'est comme si j'étais en haut. Erreur, grave erreur : à 1 km du sommet, je débouche à droite sous le Col des Tempêtes et d'un seul coup, je suis plaqué sur mon vélo. Je vois tout le monde, plus haut, à côté du vélo et je me dis : «ils sont tellement cuits qu'ils finissent tous à pied !» La ligne droite avant le col fait 300 mètres et je manque d'être balayé par le vent une première fois. Je décroche mes cales des pédales automatiques et je pédale pratiquement avec le talon pour pouvoir poser le pied par terre en cas de nouvelle attaque d'Éole.

Mon buste est à l'horizontale sur la barre du cadre. Il me reste 50 mètre pour atteindre le col. Une ultime rafale me décide à le finir à pied, comme je peux. Dans le sens de la descente, un VTTiste est soufflé comme un fétu de paille et se retrouve étalé dans les cailloux. Ma décision est prise, je ne vais pas plus loin. Je réussis à sortir mon coupe vent du sac et à l'enfiler en me disant que si je le lâche, je ne le retrouverais jamais. Je ne vous décris pas la descente... Un calvaire : doigts gelés, lombaires en compote à force de me crispier, peur de la chute, des voitures qui me frôlent... J'arrive à Bédoin et je tremble comme une feuille. Je reste une demi-heure au soleil pour me réchauffer et me restaurer (il est 15h00).

Je retrouve peu à peu mes esprits et je rentre par la Madeleine et trois petits cols de derrière les fagots. Résultat : 120 km, 3000 m de dénivellation, 10 nouveaux cols et... pas de Ventoux ! Ça ne me dérange que moyennement car en temps que centcoliste pure race, j'ai fait les Tempêtes et puis, dans mon esprit, j'étais pratiquement en haut. D'après un hollandais rencontré sur le parcours de retour, la température au sommet n'était guère au-dessus de zéro !

Il y a parfois des sommets qui se refusent à vous et même l'acharnement ne suffit pas à les vaincre. Le vélo, c'est souvent pour moi un acte d'humilité devant la douleur et la souffrance... Le Ventoux en septembre 2002 restera un acte manqué !

Daniel Cudet, CC 3309

CES GENS-LÀ N'AIMENT PAS, MONSIEUR, ILS COMPTENT...

Entré récemment dans notre respectable Confrérie (adhésion en 96), je me demande, à mesure que le temps passe et que je fréquente ses augustes Membres, si je suis digne de lui appartenir. En effet, on décèle en moi-même un certain nombre de tendances pernicieuses en contradiction manifeste avec le noble idéal qui guide le Club.

En voici quelques symptômes, toute honte bue :

- un sommet accessible à vélo a en général ma préférence par rapport aux cols qui l'entourent. Quelle débauche d'énergie inutile !

- je n'utilise jamais le saint « Chauvot » dans la préparation de mes itinéraires, loupant ainsi quelques tirs groupés ou pire, omettant des cols effectivement franchis. Quel sacrilège !

- il m'arrive de grimper en pèlerinage des cols franchis il y a cinq, dix ou vingt ans, malgré la présence de cols voisins inconnus. Quel gaspillage !

- il existe un passe-temps sain et formateur, pratiqué assidûment en nos rangs, qui consiste à peaufiner des parcours présentant un excellent rapport «nombre de cols nouveaux» sur «difficulté», à l'aide de force cartes ultra-détaillées. Les plus dévoués à la Cause vont même jusqu'à harceler des élus locaux vaguement amusés pour obtenir l'appellation plus ou moins contrôlée de «col» à la moindre brèche de régions ra-plattes.

Et bien non, je préfère utiliser mon temps libre à m'entraîner à vélo !

- pratiquant occasionnellement la randonnée pédestre, l'idée de pousser ou de porter un vélo pour grappiller quelques «muletiers» m'apparaît aussi sottise que grenue. Cette pratique aurait pourtant le mérite de faire bien rigoler mes accompagnateurs.

En résumé, le choix de mes parcours est dicté essentiellement par leur intérêt touristique, sportif ou convivial, et très secondairement par le nombre de cols répertoriés à franchir. Le comptage de ceux-ci m'apparaît plus comme un amusant dérivatif que comme une obligation boulimique. Si l'on m'interroge à ce sujet, j'ai tendance à répondre que quand on aime, on ne compte pas.

Je suis décidément un dangereux déviationniste. J'appose pourtant le logo du Club des Cent Cols sur ma monture... non sans quelque fierté !

Rémy Fleurent
CC 4232

CYCLOS DES PLAINES, CYCLOS DES MONTAGNES.

Collectionner les cols et habiter la plaine pourrait paraître, presque, antinomique.

Pourtant bon nombre d'entre-nous vivent dans les plaines et ont une collection non négligeable de cols.

Pour ma part, au départ de la maison, il m'a fallu parcourir 300 km pour arriver au pied de mon premier col... cela peut se faire.

C'était sur le trajet de la flèche Paris-Briançon. Mais, en plus, il faut avouer que ce col de Montvigne est une aimable taupinière à côté du Galibier que je devais passer le surlendemain.

Faire 550 km pour rencontrer un col sérieux, je vois les montagnards se marrer et passer à une lecture suivante car comment un cyclo de la plaine pourrait-il écrire des choses intéressantes ?

Détrompez-vous ! Les cols, par définition, permettent de passer d'une vallée à l'autre. Nous avons des vallées donc nous avons, aussi, des cols.

On peut, ainsi, collectionner et même faire d'étrange collection. Une idée : s'amuser à monter tous les cols d'un département. Alors là, on est franchement avantage dans les plaines.

Monter tous les cols de l'Aisne, par exemple, est une chose facile et vite faite. Cela nous permet de parcourir une belle région agricole, fortement marquée par l'histoire et non dépourvue de relief. Essayez de monter tous les cols en Savoie !

Ainsi je suis très fier d'avoir monté tous les cols de 11 départements de notre belle France. Avec 11 départements totalement couverts, je totalise, héroïquement, 38 cols. Encore que le département de la Saône et Loire, avec ses 18 cols, grève fortement ma statistique !

On a même nos muletiers. Le col de L'Esse (Loiret), par exemple, est même plus qu'un muletier : c'est un muletier pour mule égarée dans la broussaille.

D'ailleurs, nous avons encore des cols à découvrir. Par exemple, au hasard de mes lectures, j'ai appris qu'à Paris, le pas de Chapelle était, sur la voie romaine reliant l'île de la Cité à l'abbaye de Saint-Denis, un passage entre Montmartre et Belleville. Dans le Cher, le col de Bertrix permet au canal de la Sauldre de passer de la vallée de la Grande Sauldre à celle du Beuvron.

A bien y regarder, nous sommes même riches en cols. Une petite interrogation sur le logiciel du club m'a appris qu'il y avait 610 cols à moins de 400 km de chez moi. C'est évidemment peu, comparativement à nos collègues d'Annecy qui, dans un même rayon, en ont 5970. Encore ne comptabilise-t-on que les cols français, avec les cols italiens et suisses nous arrivons facilement à 8000.

Et pourtant cette distance de la montagne ne nous décourage pas. Il faut avouer que les modes de transport modernes nous facilitent bien les choses. Prenez l'exemple du TGV... grâce à l'emplacement remarquablement choisi de la gare de Macon-Loché, les Parisiens peuvent être en une heure et demie dans un immense champ de cols... 70 cols à moins de 50 km de la gare de TGV. Alors, le vélo dans le sac et nous voilà dans le Beaujolais pour un bol d'air, accompagné d'une bonne moisson de cols, avec retour au bercail le soir même.

Quant à la difficulté du franchissement de nos taupinières, il vaut mieux être discret. En revanche, nous n'avons pas à rougir de l'altitude. Nous savons que les cols les plus bas de notre belle France sont situés dans des régions montagneuses. Ainsi le col de Saint Sulpice, en Mayenne, est un épouvantail à côté du col de Beaulieu dans les Alpes Maritimes.

Nous avons donc, encore, du pain sur la planche... ou des cols sous nos pédales y compris dans les plaines.

Dominique Desir, CC 1152

EURÊKA !

Oui, j'ai trouvé un col ! C'est, peu banal direz-vous; mais pas n'importe quel col : un plus 2000 m et, qui plus est, sur le territoire français et entièrement revêtu ! Pour une découverte, c'est une découverte, non ? Les cheveux du Chauvot se dressent déjà sur la tête.

Parti de Montdauphin pour un voyage itinérant de trois jours en solitaire, je résumais dans ma tête, tout en remontant la longue et magnifique vallée du Guil, les buts que je m'étais assignés pour ce parcours dans les Alpes du Sud. Tout d'abord, «pointer les BPF» de Saint-Véran, du col d'Allos, du col de la Cayolle et de Saint-Etienne de Tinée.

Les cartes de contrôle étaient là, bien rangées dans la sacoche et je faisais maints pronostics tout en prenant de l'altitude, afin de mener à bien, dans les années à venir, cette 2ème série de brevets des provinces françaises débutée depuis deux ans. Par ailleurs, je voulais engranger quelques cols de plus de 2000 m pour combler le déficit que j'accusais dans mon relevé annuel pour ces cols d'altitude auprès de la «Confrérie des Cent Cols».

Les grands classiques des Alpes : Cayolle, Izoard, Vars, Iseran, Bonette et autres Aravis, Saisies ou Dolomites étaient depuis longtemps enregistrés. Il ne me restait plus qu'à me rabattre sur les muletiers. Pas évidente cette idée car, avec Pégase mon fidèle coursier, rouler dans la caillasse n'est point chose aisée... Vous me direz qu'avec un «cheval ailé», qui plane et rêve là-haut près des Dieux du cyclotourisme (sic) dans son hélicon, rien n'est impossible ! Eh bien, vous vous trompez grandement : c'est «pédalus com jambis» sur les $\frac{3}{4}$ de leur parcours que j'ai dû les franchir.

J'avais minutieusement sélectionné sur ma «Michelin» les muletiers les plus proches de mon itinéraire de base afin de limiter, autant que faire se peut, les poussages et portages. C'est ainsi que j'avais choisi le col des Estronques près de Saint-Véran, que j'ai abandonné suite aux renseignements très négatifs obtenus sur place, le col de la Petite Cayolle à 2642 m franchi très péniblement depuis le contrefort de la Cayolle et après un orage mémorable qui m'a surpris, fort heureusement près du refuge auberge, le col de la Moutière par la piste ouest s'étendant sur 11 km depuis le gîte de Bayasse, parcours praticable sur 50% à vélo de route dans un décor grandiose et minéral où les marmottes viennent vous manger dans la main ! Et enfin, le col de Colombart à 2539 m qui démarre du sommet de la Moutière et que j'ai franchi aller et retour avec Pégase sur le dos !

Mais au fait, avec mon bavardage, je ne vous ai point encore parlé de ma découverte «Eurêka» ?

Donc, chemin faisant dans la vallée du Guil, j'ai déjà franchi la passe où se dresse le monument érigé en l'honneur des pionniers, réalisateurs de cette route mythique au travers des Alpes, laissé à ma gauche le célèbre Izoard escaladé par les champions cyclistes et où Coppi et Bobet ont écrit les plus belles pages de leur carrière, traversé Château-Queyras puis Ville-Vieille et j'attaque à présent les dures rampes. Plus question de réflexions, de projets, de rêves et d'imagination, il faut se concentrer sur la grimpe, doser son effort, passer la moulinette et atteindre tout là-haut, cachée derrière une grande dorsale alpestre le village de Saint-Véran, plus haut village d'Europe paraît-il, d'après les dépliants touristiques.

Barrières routières fermées au droit du panneau Saint-Véran (c'est nouveau) et les voitures sont dirigées vers les parkings moyennant espèces sonnantes et trébuchantes ! Pégase se gausse de cet interdit et poursuit sa route à fort pourcentage pour atteindre les premières maisons. Me voici dans l'unique et étroite rue qui grimpe ! Les nombreux touristes s'écartent à mon passage et j'entends même quelques encouragements et félicitations qui fusent ici ou là. D'un coup de rein, me voici en haut du village tout surpris de ne pas avoir trouvé l'Office de Tourisme que je cherchais; forcément, à Saint-Véran le tampon quasi officiel de l'Office de Tourisme, c'est nettement mieux que celui de la boulangerie du coin. Pieds à terre, je suis un peu décontenancé, voire groggy par l'altitude et l'effort. Je reprends ma respiration et m'essuie copieusement le visage quand, tout à coup, j'entends :

«Je parie que vous cherchez à faire tamponner votre carte de route !».

Surprise instantanée de ma part, mais, c'est bien à moi que s'adresse ce brave homme, là au bord du chemin, la soixantaine passée, sec et bien vert, avec sa tenue de bon montagnard et son accent de Haute Provence. Je réplique : «effectivement, je voulais tamponner ma carte à l'Office de Tourisme et prendre en même temps quelques renseignements sur le col des Estronques».

«Le col des Estronques ! Mais vous n'y pensez pas (coup d'œil sur ma monture), surtout avec ce genre de vélo ! Ah, parce que vous collectionnez les cols aussi ? Vos collègues ne montent pas très souvent jusqu'ici ; ils tamponnent au bas du village et repartent pressés, vers le fond de la vallée !».

J'allais lui répondre que c'était excusable : l'effort, l'horaire, la famille, etc, mais, je n'en ai pas eu le temps, il reprend aussitôt : «un col ! Vous en avez un là, derrière vous !». Grand étonnement et incrédulité de ma part : malgré mon application, aurais-je mal consulté notre bible ?

Il poursuit tout de go : «oui, là au droit de la croix ; c'est un col ; tout le monde ici le désigne sous le nom de col de la Croix et déjà, du temps de mon grand-père, lorsqu'il n'y avait aucune construction dans la descente qui s'amorce ici au sommet du village et qu'il n'existait qu'un sentier muletier du côté de l'avers. J'ai entendu mon aïeul parler souvent du col de la Croix de Saint-Véran».

Effectivement, il y a une croix de fer forgé sur un socle en granit qui a remplacé en 1831 la vieille croix de bois au cours d'un pèlerinage mémorable. C'est l'évêque, d'après ce que j'apprends, qui est monté jusqu'ici pour la bénir !

Je fonce à l'Office de Tourisme que je n'avais pas vu sur ma gauche en montant. Je tamponne ma carte BPF et m'informe sur l'existence du col que je viens de découvrir après avoir narré ma rencontre impromptue. La préposée se met en quatre, fouille dans les dépliants, sort de son armoire de vieux documents et nous passons un long moment à la quête de l'introuvable : la croix de Saint-Véran est nettement indiquée sur d'anciens registres mais le mot col n'y est point associé ! Il faut voir à la Mairie, me dit-elle. J'ai tout de même appris que l'église toute proche est établie à la côte 2030 ; mon «col», compte tenu de la topographie des lieux, doit se trouver, foi d'ex-géomètre, à l'altitude de 2060 environ. Ce serait donc bien un plus de 2000 !

Je cours à la Mairie et j'expose à la secrétaire le but de ma visite. Je lis dans ses yeux qu'elle m'écoute par pure politesse. Je lui explique la confrérie des Cent Cols, son éthique, la chasse interminable mais, motivante dans les massifs montagneux, la motivation, l'effort, le plaisir de vaincre, voire de souffrir... J'ai du être convaincant car son visage très fermé à mon arrivée s'est subitement illuminé. Allais-je enfin solutionner le mystère ? Recherche en cours, elle m'a bien confirmé, étant native du village, les dires de mon premier interlocuteur : «tous les anciens du pays désignent le haut du village par le Col de la Croix de Saint-Véran». À partir de là, nous avons fouillé les archives anciennes de la commune, ouvert le cadastre actuel et celui d'avant rénovation, consulté dans la bibliothèque municipale des livres et revues concernant le village. Ses souvenirs revenant au cours des recherches, elle m'apprend que dans un récit de la vie de Saint-Véran, il serait fait allusion, dicit l'auteur, «au col du village...». D'où la croix implantée au sommet, et de la bénédiction de l'évêque quelques décennies plus tard.

Mais, dans tout cela, rien de vraiment tangible ! L'heure tourne, mon gîte du soir est encore loin. Après de chaleureux remerciements, je sors de la Mairie, dépité. Oh, surprise, mon brave montagnard est là, il est venu aux nouvelles et m'explique qu'à 71 ans, cette histoire et notre rencontre meublent son après-midi. Il est bavard, curieux, mais au demeurant sympathique; il faut que je lui explique tout...

Finalement, pour couper court à notre conversation et vu qu'il était resplendissant de santé, je lui propose de s'inscrire au «Cent Cols». Il m'a dit : «non» mais, si un jour il se ravise, vous avez, vous les édiles de notre confrérie, tout intérêt à inscrire son «col» en bonne place... Sinon, il serait capable d'intenter un procès à Monsieur Chauvot !

DES MONTAGNES SANS COLS

Dans la revue des 100 cols de l'an 2000, à la page 47, un article de Jacques Toustou d'Eaubonne, m'a fait réfléchir car, étant natif de la Nièvre, je connais un peu le Morvan pour y avoir participé à quelques belles randonnées.

QUELQUES RAPPELS :

1/ Le Morvan est une région montagneuse à cheval sur les quatre départements de la Bourgogne : la Côte d'Or, la Saône-et-Loire, la Nièvre et l'Yonne - point culminant, le Haut-Folin avec ses 901m, puis le Mont Prenelay (855 m) et le Mont Beuvray (821 m) – capitale : Château-Chinon.

On peut même dire que le Morvan est «le toit de la France» ! En effet, à ma connaissance, c'est le seul endroit de notre pays où les rivières s'écoulent vers les trois mers qui nous bordent ; les eaux du Morvan se déversent dans la Manche via la Seine, dans l'Atlantique via la Loire et dans la Méditerranée via le Rhône !

Alors que dans certaines régions de France, les cols à moins de 500m sont légion, pas un seul dans le Morvan. Ce n'est pas normal !

2/ Un col, c'est un passage entre deux sommets, faisant communiquer deux vallées. En cherchant, cela doit se trouver dans le Morvan !

En effet, il y en a ! Mais, encore faut-il que l'endroit soit appelé, ou fût appelé par le passé «col» ou d'un nom dérivé : collet, forclaz, pas, port, etc. Or apparemment, ça n'existe pas dans le Morvan ! Lors de deux entrevues avec le Maître, Monsieur René Poty, à la Semaine Fédérale de Crest et à Pâques en Provence, à Digne, je me suis entretenu de ce sujet car je pensais avoir trouvé la faille. Je lui expliquai qu'il existait, surtout dans la partie nord du Morvan, de nombreux hameaux dont le nom commençait par HUIS (huis Raquin, huis Picard, huis Châtelain etc).

HUIS, du latin OSTIUM = PORTE (de maison) d'après le dictionnaire. Parmi de nombreuses définitions de PORTE, on trouve : entrée, moyen d'accès, défilé formant la principale ou l'unique communication entre deux pays. Loin de me décourager, Monsieur Poty me dit d'approfondir le sujet et de le tenir au courant.

Cet été j'ai eu l'occasion de retourner dans le Morvan et d'explorer quelques huis. J'ai constaté, à mon grand désappointement qu'ils étaient situés «n'importe où» : dans une vallée, à flanc de coteau ou sur un sommet mais pas dans un lieu correspondant à la définition géographique de col.

Je n'ai pas visité tous les lieux-dits huis ; il faudrait auparavant en dresser la liste mais, je crains fort qu'il n'y ait jamais de cols dans notre Morvan. A moins qu'un autre cyclo arrive à dégotter l'huis qui fera communiquer deux vallées et qui sera situé entre deux sommets.

André Girondeau
CC 2724

ÇA M'OBLIGE !

Ça m'oblige ! Quel drôle de titre pour un article dans notre revue patronnée par Mère Liberté ? Et pourtant... Le fait d'être membre de la confrérie des 100 Cols, ça m'oblige, chaque mois de janvier, à adresser ma liste des cols escaladés l'année précédente; mais ça, c'est pour le côté administratif.

Par contre, mon plaisir c'est - hormis la découverte de cols «inusités» et donc peu courus - de «remplir des lignes» sur ces listes, c'est-à-dire de faire du palmarès (sic !) ...routier. Du routier seulement conformément à l'idée originelle de Jean Perdoux quand le VTT n'avait pas encore droit de cité : «cycle mû par sa seule force musculaire» car loin de moi l'idée de porter le vélo sur l'épaule dans la pierraille ou dans les champs à chèvres (pourquoi pas une machine à laver ou un piano ?). Et alors là, ça m'oblige !

Ça m'oblige à connaître la France (très) profonde. Peu m'importe l'altitude du col franchi et tant pis si mon compteur reste bloqué à un «x99» (les plus de 2000 m se font de plus en plus rares dans notre beau pays et je n'ai pas les moyens de faire goudronner les muletiers !).

Ça m'oblige à lire et déchiffrer les cartes afin de dénicher de nouveaux cols mais, comme tous ne figurent pas sur la Michelin ou l'IGN, ça m'oblige à dépiauter, voire à analyser le Chauvot (essayez donc de trouver le panneau directionnel ou de sommet indiquant la Fieyre (34-145), le Golet du Tilleul (01-239), le Trescol (34-245), le Saint-Alban (07-280), le Tracol (63-362), la Pierre Brune (38-375), le Pas du Lièvre (73-1060), le Giralenque (30-1270) et bien d'autres, pour qu'ensuite, sur le terrain, ça m'oblige à découvrir ces lieux, ces sites, ces dépaysements relatifs, ces reliefs et ces géographies dont j'ignorais l'existence.

Ça m'oblige aussi à sortir de ma Savoie dont tous les cols ou presque ont été gravis... et ça m'oblige aussi à tutoyer les cols les plus bas, ceux dont personne ne veut...

Ça m'oblige, pour certains d'entre eux, à en déterminer très précisément les coordonnées et de ce fait à discuter éventuellement avec «l'autochtone local», ça m'oblige à fuir rapidement le chien que je dérange, ça m'oblige à humer une nature aux senteurs et aux arômes parfumés, ça m'oblige à slalomer entre les vaches qui obstruent la chaussée (très souvent des RF ou des CV !), ça m'oblige à écouter le ruisseau qui gargouille, ça m'oblige à découvrir des panoramas et des environnements nouveaux, ça m'oblige à être à la merci d'un soleil ardent ou d'une averse sournoise...

Bref, ça m'oblige à être heureux d'évoluer dans un cadre inédit, bien souvent seul, dans un univers de collines et de montagnes où le visuel dispute à l'olfactif et à l'auditif un bien-être indicible...

Alors, voilà, être membre des 100 cols, ça m'oblige !

PS : Et dans ce monde d'éternels assistés, ça m'oblige à ne pas rester devant la télé et à lever le cul de la selle !

PPS : Ah j'oubliais ! Ce propos, ça m'oblige à penser déjà à la prochaine escalade.

Jean RICHARD
CC 1394

NDLR : Cette image est due à André Voirin qui associait, lui, le piano à queue à une armoire normande ! Dans le n°353 de «Cyclotourisme » de mars 1988, A. Voirin explique que quelques années après cette phrase fameuse, il a franchi, vélo à l'épaule, le col de la Temple et en concluait que dans notre Confrérie, chacun pratique dans les limites qu'il se fixe lui-même. Quant à l'idée originelle : des photos de Jean Perdoux franchissant le col de la Petite Cayolle démontrent à l'évidence qu'il ne se limitait pas aux seuls cols routiers.

UNE MAUVAISE PASSE

Ca y est, ça recommence ! Je viens de quitter Livigno qui était un si beau village avant de vendre son âme au démon du fric. L'orage m'a rattrapé à Trepalle et, avec lui, la lassitude, le découragement, l'envie de tout plaquer et de retourner à la maison. L'an passé déjà, tout seul dans le rudimentaire abri de Pla Guilhem, j'étais incapable de m'extraire de la douceur du cocon, alors que le soleil dorait depuis longtemps les pentes du Canigou. Il y a deux ans aussi, au refuge bondé des Cornettes de Bise, unique et triste solitaire perdu parmi la foule bruyante, j'appelais de mes vœux le mauvais temps, prétexte à un abandon honorable. Ce soir encore, à Trepalle, mon souhait le plus cher est que la pluie ne finisse jamais et vienne mettre un point final à cette équipée cyclo-muletière à peine commencée.

Après avoir fait de ce genre d'aventure la grande passion de ma vie, se peut-il que je sois si près de la trahir au lieu de m'y accrocher pour surmonter l'épreuve où je me noie, la mort subite d'un fils de 38 ans ? Il faut croire que tout n'est pas si simple et que la bouée de sauvetage espérée s'est transformée en une chape de plomb. Après une nuit au sec, sous une tente de kermesse, le soleil illumine les alpages de Trepalle et je lui en veux de priver d'arguments mes velléités d'abandon. Pourtant, si c'est un clin d'œil du destin, il me signifie clairement que la retraite est désormais interdite et qu'il faut y aller.

Le col de Val Trela, c'est à peine 300 m à gagner, en poussage facile, pour prendre pied sur le berceau suspendu du Val Fraele occupé par deux grands lacs de barrage : une pure merveille ! Une route en rive nord et une piste en rive sud, permettent de repartir en selle. Par acquis de conscience, je pousse une reconnaissance bien au-delà du faux col de Val Mora par le vrai col de Fraele, simple point de divergence des eaux du Spöl vers le Danube et de l'Adda vers le Pô; un destin fixé à quelques mètres près. Réflexion faite, je renonce à l'interminable cheminement vers Santa-Maria, peu compatible avec un mental encore fragile et reviens parcourir d'un bout à l'autre le lumineux Val Fraele. La Michelin 218 est muette sur la suite à donner pour gagner au plus court le Stelvio sans redescendre à Bormio mais la Mair autrichienne Süd-Tyrol fait état d'une piste séduisante.

Seulement voila, ma pause alimentaire de midi à l'ombre de la chapelle Sant'Erasmus est perturbée par d'inquiétants grondements et de sombres nuées tendent déjà, en divers coins du ciel, leurs rideaux de pluie, réactivant d'un coup mon cafard endormi. Et s'envole ma vaillance retrouvée... Levez-vous donc orages désirés, qu'aux premières gouttes je dévale sur Bormio et Sondrio où je trouverai bien un train pour accélérer ma fuite ! Mais non, le ciel qui a de la suite dans les idées, en décide autrement : les foyers orageux se tiennent à distance et finissent par se diluer dans la nébulosité ambiante. Message compris : remballer ton chagrin au fond du sac et vas vers le but que tu t'es fixé !

Tournant le dos au ciel renversé que reflète l'eau du lac de Cancano, je remonte un étroit thalweg par une piste qui ne tarde pas à se diviser : la branche maîtresse continue droit par le fond en semblant s'écarter de mon objectif; aussi, c'est à pied que j'entreprends le lent grignotage des lacets pierreux et délabrés qui s'élancent à l'assaut du raide versant tombant sur la rive gauche. En haut, l'ancienne route militaire s'efface par endroits sous l'herbe de l'alpage et en pente douce s'élève à la Bocchetta di Pedenolo (2704 m) suivie de celle de Pedenoletto (2790 m), ouverte dans une crête rocheuse colorée. Ici apparaît un vaste plateau d'aspect minéral, assez accidenté, à l'extrémité duquel on distingue un tertre surmonté d'une caserne en ruine. Les lieux n'engendrent pas la gaieté, d'autant plus que je me prends à douter de l'infaillibilité de mes intuitions en matière d'orientation.

A défaut d'intuition, le bon sens commande de me diriger à vue sur la caserne, dans l'espoir d'y trouver un panneau ou une indication quelconque. Bonne idée ! Derrière la caserne, on trouve un balisage menant à droite à la proche Forcella di Rims (2769 m), appelée aussi la Forcola où les glaciers du massif Ortles-Cevedale vous éblouissent. Il ne reste plus qu'à descendre doucement le sentier à flanc d'alpage et qui vient mourir sur l'asphalte, à peu de distance du col de l'Umbrail. Comme tout exprès, il y a là un petit restaurant

avec dortoir, gage d'une nuit réparatrice pour le mental aussi bien que pour le physique. C'est que dix jours d'efforts en solitaire m'attendent encore avant l'arrivée en gare d'Airolo, terme prévu de cette super randonnée cyclo-pédestre, mais, je crois que la phase critique est maintenant derrière moi et ne reviendra plus.

Le fabuleux toboggan du Stelvio me fera retrouver à coup sûr ce plaisir toujours recommencé de parcourir la montagne, plaisir que j'ai cru avoir perdu aujourd'hui !
Oui, demain sera un autre jour !

Michel Perrodin
CC 26

ON N'A PAS LES MÊMES VALEURS...

En quittant la Saône et Loire ce matin, pour la Savoie, il fallait être optimiste pour mettre le vélo dans le coffre, pluie battante et, de plus, on était en octobre.

Mais à Albertville le temps s'arrangeait quelque peu et je me décidai à gravir le dernier col de la saison, l'Arpettaz, col qui manquait à mon modeste palmarès.

Vu le peu de temps disponible mon épouse arrête la voiture à Ugine, au bas du col. Je sors le vélo du coffre et commence à monter les roues, lorsqu'un homme, d'un certain âge, arrive sur un vieux vélo. Il s'arrête et sans dire un mot, détaille ma monture, compte les pignons et plateaux et m'interpelle brusquement :
- «T'as quel âge ? C'est des développements d'asthmatique !».

Ma stupeur passée, je lui demande s'il est connaisseur, pour porter de tels jugements. Se frappant la poitrine, il se tourne vers moi : «J'ai 72 ans et j'ai fait trois fois le Tour de France, j'étais dans l'équipe d'Anquetil et je suis copain avec tous les Anciens !». C'était quand même une référence. Il poursuivit :
- «Qu'est-ce que tu vas faire ?».

Modestement, montrant la petite route qui partait dans la pente, je lui dis faire l'Arpettaz :
- «Mais t'es complètement con. A ton âge, on fait du plat, on fait le tour du lac d'Annecy. Quand tu auras monté ce machin, qui est très dur, tu seras bien avancé... Ca va t'apporter quoi ?».

Devant de tels encouragements je continuai quand même à me préparer sous le regard amusé de mon épouse. La conversation continua, plus détendue, sur sa carrière. Puis, bon prince, il me donna un sac de noix tiré d'une cagette fixée sur son vélo :
- «Des noix de mon verger, des bonnes. Allez, salut !».

Et il est reparti sur son vieux vélo. Je venais de rencontrer une ancienne et... toujours vedette.

Pour ma part j'ai gravi ce col magnifique mais dur (1150 m de dénivelé pour 17 km d'ascension), il avait raison, avec en prime, au sommet, une vue extraordinaire sur le Mont Blanc.

Gérard Nevers
CC 2078

C'EST ÇA, LE BONHEUR !

Il y a quelques jours, mon gamin de 14 ans me jetait à la figure que, quoi qu'il arrive, je ne serai jamais heureux, que je ne reconnaîtrais pas le bonheur même s'il se livrait à moi, pieds et poings liés.

A 14 ans, il veut me donner des leçons, ce rigolo. Bon, j'admets que le bonheur, ce n'est pas tous les jours que tu le trouves sous le sabot d'un cheval ou dans un cale-pied (j'en suis resté à cet outil de l'ouvrier du cycle d'autrefois !). Si à quarante ans, je me suis indéniablement ramolli, il me reste encore nombre de souvenirs. Et je m'en vais te dire ce qu'est le bonheur pour moi, le bonheur indicible.

Le bonheur, c'est aussi simple qu'un coup de pédale (suivi de beaucoup d'autres) ! Tu prends ton vélo, tu lui colles quelques sacoches sur le dos que tu bourres de nécessaire pour deux semaines et tu prends la tangente direction la montagne. Pas les Vosges, que je connais un peu pour les pratiquer depuis un quart de siècle mais celles qui te mènent à l'orgasme dès que tu franchis le seuil fatidique des 2000 mètres d'altitude. Avant, j'dis pas qu'ça n'en vaille pas la peine mais c'est pas pareil. Il y a un truc qui fait que le cap des 2000 franchi, t'es plus le même cyclo. Il y a comme une sérénité qui te remplit le coffre et qui te fait frémir de la tête aux pieds. D'ailleurs, à propos de la tête, il te reste des souvenirs pour l'éternité que tu peux conter lors des longues soirées d'hiver au coin de la cheminée qui crépite doucement.

Evidemment, maintenant que je t'ai mis d'une certaine façon l'eau à la bouche, peut-être aimerais-tu que je t'en raconte quelques uns ?

Bon, allez, si t'es toujours avec moi, je vais commencer par le premier, celui qui m'a donné envie de continuer : le col de l'Iseran. Je partais avec des sacoches depuis Bourg Saint-Maurice et me lançais à l'assaut du monstre. Près de cinquante bornes à grimper dont les 17 derniers après Val d'Isère qui semblaient sévères. Il faisait beau et chaud ce jour de 1980. Je venais de fêter mes 18 ans et je ne doutais de rien en ce temps là. Et surtout, je n'avais pas encore de comique chez moi qui me parlait de bonheur ! En c'temps là, j'étais à mon compte et le bonheur, j'allais le cueillir pour moi et seulement pour moi. La montée fut longue et je me souviens des quelques tunnels sans lumières qui rendaient la route dangereuse. Je n'hésitais pas à m'arrêter pour récupérer sans pour autant perdre de vue mon objectif, franchir le col avant de plonger dans la vallée pour y trouver un gîte et y passer la nuit. Je traversais Val d'Isère en me souvenant de ses champions de ski et en m'attendant à les voir surgir à chaque instant devant moi.

Après le village, c'est le désert. Plus rien à l'horizon que le col. Les 2770 mètres, il faut les mériter. Pour montrer ma bonne volonté, j'arrose la route de ma sueur. Val d'Isère disparaît tout doucement pour ne devenir qu'une grosse tache dans le paysage. C'est bon signe, ça veut dire que je ne suis plus très loin du bonheur. Lorsque j'aperçois le panneau du col, je suis fou de joie et je libère mes dernières forces en sachant que la descente ne me demandera pas beaucoup d'efforts, juste rester sur la route. Avant tout, je prends quelques photos : mon vélo et le panneau, le panneau et le vélo, la chapelle en pierre de taille qui se trouve à proximité, le paysage qui s'offre à moi. Il fait froid maintenant. Je me réfugie dans le bistrot du col et je descends un thé bien chaud pour ramener la machine dans le droit chemin. Le reste n'est plus qu'une formalité. Je gueule comme un veau dans la descente pour hurler ma joie... et sans doute effrayer la faune du coin.

Quelques jours plus tard, je m'attaque au col du Galibier via le col du Télégraphe. Je me rappelle surtout l'arrivée sur Plan Lachat et l'impression que j'avais de m'attaquer à un truc de fou. Les lacets taillés dans la montagne semblent interdits aux cyclistes tellement ils paraissent inaccessibles à la simple force du mollet. Bon, c'est vrai, je le reconnais, j'ai un peu triché, j'en ai utilisé deux ! Et là, ça a marché, tout en roulant, bien sûr. N'allez pas imaginer que le bonheur, c'est de marcher à côté d'un vélo. Ca va pas, non ! Cette deuxième partie du col me réservait un final dans la neige. Je roulais durant quelques hectomètres entre deux murs de neige. C'était nouveau pour moi et vraiment inattendu. Je me souviens aussi de ma lente

progression vers le sommet qui laissait le temps au bonheur de s'installer, de prendre possession de mon corps et de mon esprit.

C'était beau. Je le sentais là, en moi, en train de faire son œuvre et de m'élever spirituellement autant que physiquement. Le tunnel me rappelait les Forçats de la Route qui devaient en baver autrement que moi dans le temps où les routes tenaient davantage du sentier ou du chemin. Comme ils devaient martyriser leurs organismes ! Et leurs vélos, rien à voir avec nos 18 vitesses. D'ailleurs, Desgrange, qui a son mémorial au début de la descente sur l'autre versant, a refusé durant des années l'usage du dérailleur sur son épreuve. Un sadisme de plus ? Mais quelle histoire magnifique, quelle épopée cycliste, que d'authentiques héros fourmillent en ses pages ! Ils m'ont fait aimer le vélo. Ils m'ont donné envie de m'attaquer aux mêmes cols qu'eux afin de connaître leur bonheur et aussi leurs difficultés à franchir l'obstacle, leur respiration raccourcie par l'effort violent, leur désespoir lorsque l'Homme au Marteau vient les frapper.

Coppi me donna envie de grimper au col du Stelvio. Ce sera quelques années plus tard. Au départ de Pratto allo Stelvio. Et toujours avec des sacoches. Un sadisme supplémentaire cependant avec des virages numérotés et un compte au moins double à ceux de l'Alpe d'Huez. Et pour couronner le tout, le col est visible de loin. La route est comme un serpent qui se repose à flanc de montagne. Mais c'est bien le seul à se reposer ! Le cyclo, lui, fait le compte des virages. A chaque tournant, hop, un de moins avant l'extase. Le temps n'est pas très agréable. Pour rouler, c'est pas mal. Ça permet de rafraîchir la machine. Fausto est là haut, il me regarde depuis sa stèle. Le héros des héros, mort à quarante ans. L'albatros de l'histoire du cyclisme, conçu pour rouler, descendu de bicyclette, il ne tenait pas debout. Cinq tours d'Italie, deux tours de France, six années de guerre, les camps de prisonniers, la maladie, le record de l'heure en plein rationnement. Un homme élevé au rang de prophète du cyclisme.

Des cols, j'en ai franchi quelques uns en vingt ans. J'en ai oublié bon nombre d'entre eux alors même que leur ascension m'avait épuisé. Je pourrais encore parler des cols alpins, pyrénéens et d'ailleurs qui m'ont marqué de leur quiétude, de leur beauté, de leur lac au sommet, de leurs cascades qui mouillent leurs flancs, de leurs animaux qui vous observent comme des bêtes curieuses, de leurs maisons accrochées à flanc de montagne qui traversent les âges et tous les temps... Mais à quoi bon ! Rien ne vaut sa propre découverte.

Un col, finalement, c'est un obstacle à franchir, à tout prix, coûte que coûte. Un col, c'est un défi à relever, mais un défi envers soi-même. Un col, c'est vivre plus intensément, au rythme de l'effort que l'on fournit. Un col, c'est pour être heureux, pour que le corps exulte. Un col, c'est vraiment ça, le bonheur.

J. Schultheiss
CC 1694

ESPRIT ES-TU LÀ ?

Je souhaite à vous tous, confrères cent cols, de rencontrer l'esprit des cent cols, au col du Pratazanier ou ailleurs...

Pentecôte 2002. Le hasard fait que je passerai le week-end à Neyrac-les-Bains, au sud de l'Ardèche avec la perspective d'une demi-journée consacrée au vélo. Aussitôt, je saute sur la «Michelin 76» déjà bien annotée.

Du côté des plus de 1000 m, il y a la tétralogie Chavade, Pendu, Meyrand, Bauzon mais elle figure déjà dans ma collection depuis 1987. Il y a une kyrielle de cols autour d'Aubenas - Vals-les-Bains mais tous en dessous des 1000 m et j'aurais préféré un menu plus consistant en préparation à «l'Ardéchoise».

Il ne me reste qu'un espoir avec les récents additifs du Chauvot... Oui ! Voici un 1222 m : le col du Pratazanier.

Rien que le nom déjà est plaisant : la décision est prise, c'est là que passera mon circuit, estimé à une centaine de kilomètres pour 1800 à 1900 m de dénivelée.

Le 19 mai au matin, je pars donc avec La Croix de Millet (07-0776) comme mise en jambes. Je cueille sans gros effort le Suchet (07-0483b) et la Croix de Rocles (07-0476) avant d'atteindre Valgorge et la montée vers Loubaresse.

Loubaresse : c'est de là que part la petite route à gauche, tracée en pointillés rouges et blancs sur la carte et qui, en huit kilomètres environ, devrait atteindre le Pratazanier convoité. Loubaresse est à plus de 1100 m. Le Pratazanier à 1222. L'aller-retour ne sera qu'une formalité. Je m'engage sur la route étroite où un relief bosselé ne permet pas, dans un premier temps, de deviner la suite du parcours. Ce n'est qu'après quelques centaines de mètres que je m'arrête, époustoufflé. Le Pratazanier est là, en face de moi, col géographique indiscutable, au milieu des genêts en fleurs. Oui mais, ce que je n'avais pas prévu, c'est que, pour le rejoindre, il faut plonger au fond d'un vallon profond et remonter la route en lacets qui serpente, parfaitement visible, sur l'autre versant ! Et puis surtout, il faudra revenir, replonger avant de regrimer la route en pente sévère devant mes roues ! J'hésite. Aurai-je le temps ? Aurai-je les jambes pour ce surplus de grimpette ?

Devrai-je renoncer, alors que le col me tend les bras ? Tant pis. J'y vais. Sinon je le regretterai. Et je ne l'ai pas regretté : il y avait dans ces 8 km de route un concentré de tous les plaisirs qu'on peut rencontrer sur sa machine. Une route pentue et sinueuse, certes pas toujours en bon état mais suffisamment étroite pour n'y croiser que deux rares automobiles. Les fleurs, les senteurs, les bruits de la nature d'un printemps épanoui. Le village de Borne, qu'on découvre au dernier instant, étagé à flanc de vallon. Le petit pont de pierre avec vue imprenable sur le château. Un troupeau de moutons, sous l'oeil vigilant d'une jeune bergère et de ses chiens, occupe la route pour me rappeler que le temps s'écoule ici à une autre vitesse, dans le calme, la paix et la sérénité de ce paradis jaune de genêts en fleurs.

Bien sûr, le retour et la fin du parcours seront difficiles, accusant les 2600 m de dénivelée. Bien sûr, mon corps gardera plusieurs jours la trace de ces efforts supplémentaires. Bien sûr, je ne serai pas rentré au moment où le reste de la famille passera à table. Mais qu'importe !

J'étais serein. J'avais l'impression d'avoir découvert un lieu inaccessible au commun des mortels, que seuls quelques privilégiés - randonneurs à pied, à cheval ou à vélo - en communion avec la nature, pouvaient apprécier à sa juste valeur.

Et qui était l'instigateur de ce prodige ? Le Club des Cent Cols. L'esprit des cent cols avait tracé ma route. L'esprit des Cent Cols m'avait poussé à aller jusqu'au bout. L'esprit des Cent Cols habitait ce jour-là le col du Pratazanier...

Daniel Sauzet, CC 3752

LA TRAVERSÉE DU COL DE L'ARC (1743 M)

Oh ! Cela paye de la peine, me dit mon frère qui m'a devancé dans la partie herbeuse du sommet du col. En effet, le panorama majestueux des Alpes dauphinoises se découvre à nous. Le fond, c'est le géant des Alpes, le Mont-Blanc. Plus près, étincellent au soleil: la Meije, les Ecrins, la chaîne de Belledonne et tous les sommets qui font une couronne neigeuse à Grenoble, que l'on aperçoit dans la brume.

Nous avons depuis longtemps projeté cette traversée, qui n'est peut-être pas une «première», car certains diront peut-être que la dite traversée a été faite il y a une quinzaine d'années, par des coureurs de moins de 30 ans actuellement mais tant pis.

8 heures du matin, en route ! Nous remontons les gorges d'Engins, trop connues pour que l'on s'y arrête et, en ce matin de novembre, elles sont fortement ventilées. Bientôt, c'est le plateau de Lans et Villard-de-Lans où, après un casse-croûte, nous prenons le chemin du col de l'Arc, à 1743 m d'altitude. «2h30 de marche», dit le panneau indicateur; en fait nous mêmes 1h45 pour arriver au sommet.

Dans la splendeur automnale qui sème la pourpre et l'or dans les futaies proches ou dans les sylvains sombres, nous avons cheminé, tantôt pedibus, tantôt roulant jusqu'au clavier. Là, il faut porter le vélo et, ma foi, la montée, le vent du sud et le soleil aidant, nous éliminons pas mal de toxines dans ce passage. Enfin un dernier coup d'oeil sur le Vercors, Villard-de-Lans et nous atteignons le sommet du col où un groupe de «montagnards» - qu'ils disent ! - fut sidéré de voir en pareil lieu des vélos. «Vous êtes fous de vouloir descendre à Claix avec vos vélos» : tels sont les encouragements qui nous sont prodigués par eux. Et pourtant, nous voici après un ultime regard et une dernière photo, dévalant, le vélo sur l'épaule, les premiers lacets de la descente - celle-ci, il est vrai, n'est pas fameuse. Mais enfin on passe. Le sous-bois où court le chemin est superbe tantôt roulant ou poussant le vélo, nous descendons rapidement. L'aspect change, aux cimes élevées succèdent les monts de Chartreuse et ceux du Dévoluy. Bientôt nous débouchons sur le plateau Saint-Ange, d'où l'on découvre la plaine du Drac embrumée. Là, nous retrouvons le chemin carrossable; dès lors, c'est une belle partie de roue libre qui nous amène à Claix.

Regrettant, malgré les quelques difficultés rencontrées, les heures trop courtes, en cette saison, le bon moment passé loin du bruit, dans cette féerie qu'est la chatoyante palette de la nature qui semble être le «chant du cygne» des beaux jours avant le sombre hiver.

Voici l'horaire de la traversée du col dans le sens où nous le fîmes :

Grenoble.....	8 h 00
Villard-de-Lans	10 h 00
Sommet du col.....	12 h 00
Claix.....	14 h 00
Grenoble.....	14 h 30

Arrêts compris.

Quoique la traversée soit plus pénible dans la descente que celle du Pas du col Vert, il n'en reste pas moins vrai que le cyclotouriste ne rencontrera pas de grosses difficultés dans cette traversée cyclo-muletère qui, malgré tout, est remplie d'attrait.

Marcel Routens (F.F.S.C.)

Extrait du Cycliste d'avril 1938.

Collection Pierre Etruin

CC 341

D'UNE GÉNÉRATION À L'AUTRE...

Toute ascension mythique entretient une part de rêve, enfante images et couleurs qui marquées du sceau de l'effort, s'imprègnent au plus profond de votre mémoire et demeurent là, dans le jardin secret de chacun d'entre nous.

En ce matin de juillet, observant la sérénité des cimes, je me réjouissais intérieurement à l'idée de vivre et de partager un long moment d'effort sur les pentes d'un géant, de celui qui, au gré des générations, suscite crainte et respect, alimente la confusion des sentiments et entretient la légende.

Col du Galibier : 34 km, l'information brutale, sèche, sans détour, ne semble pas lui avoir échappé. Pour autant, aucune émotion ne se lit sur le visage de mon garçon. Ma perception du moment est tout autre; je n'ignore rien de la difficulté de l'ascension mais en même temps, je savoure le privilège de l'instant comme un bonheur simple.

En quelques hectomètres, la route vous élève très vite au-dessus des toits gris et pentus de Saint Michel de Maurienne et déjà s'estompe le vrombissement de l'Arc bouillonnant d'écume, enjambé par le pont, matérialisant la première marche du Col.

La pente est forte, nécessitant de lever franchement la tête pour visualiser par anticipation les virages qui vous dominent, histoire de signifier que l'on aborde ici une autre dimension de l'escalade et de l'effort.

La roue avant de son robuste VTT demeure à hauteur de mon pédalier, comme une marque de déférence du plus jeune à l'égard de l'ancien; le regard clair et serein ne traduit aucune inquiétude, pas même la plus petite manifestation d'un effort naissant, comme si la pente n'existait pas. Si mes jambes tournent rondement, le rythme cardio-vasculaire bien maîtrisé, je n'ignore pas que nos réserves de cylindrée sont inégales et que le confort de l'escalade est pour lui.

La forêt du col du Télégraphe nous a absorbés dans un écrin de végétation où la palette des verts s'exprime sans limite de nuances. Au vert tendre des feuillus succède le vert plus soutenu des conifères, laissant filtrer ici et là des raies de lumières étincelantes.

Au détour d'un lacet monte la rumeur sourde de la vallée encore dans l'ombre alors que, plus haut bien plus haut, sur l'adret, l'énorme muraille de la Croix des Têtes, sentinelle avancée de la Vanoise, flamboie d'une lumière crue presque aveuglante.

Perdu dans mes pensées, j'ai mal géré une rupture de pente, perdant le contact en quelques dizaines de mètres. Sans inquiétude je relance en danseuse sans pour autant revenir dans son sillage. Très vite j'ai compris, mes jambes ne me trahissaient pas, pas plus que mes capacités cardiaques et encore moins le mental.

Là où la pente m'avait ralenti, lui avait conservé le même rythme et le même braquet creusant, sans même s'en apercevoir, un écart de quelques décimètres... tellement difficile à combler.

Les derniers kilomètres de l'Iseran, du côté du pont des neiges et la mi-pente du col de l'Épine dans la chaleur du calcaire des Dorias me revenaient à l'esprit, illustrant comme des préludes l'instant d'une page de vie qui se tourne, de celles qui marquent l'esprit et le cœur lorsque le fils devient plus fort que le père.

Conscient du moment, j'ai poursuivi mon accélération pour revenir dans sa roue, comme pour imprimer dans ma mémoire l'image de ces jambes cuivrées de soleil, boursouflant le cuissard de cette puissance musculaire qui me manquait mais que je lui avais donnée.

Alors, raisonnablement et sereinement, je l'ai regardé s'éloigner inexorablement à une cadence de pédalage soutenue, sans le moindre déhanchement, le port de tête toujours haut, une perlée de sueur pour seul stigmat de l'effort.

Au sommet du col, à nouveau réunis, je lui signifie du geste d'engager la courte descente sans précipitation. A la sortie de Valloire, la route s'oriente résolument plein sud et surprend les organismes. La pente bien marquée provoque une sudation brutale qui s'apparente à une décharge d'adrénaline. A la recherche du bon braquet, je suis perturbé et ralentis le rythme.

A mes côtés, il semble se relâcher, alternant danseuse et position assise, comme pour mieux préparer le moment où il libèrera une énergie trop longtemps contenue.

Le replat des Verneys est toujours salutaire, il procure le sentiment d'une progression rapide avant même d'aborder les premiers virages de Bonnenuit qui nous rappellent à l'humilité.

Le décor a changé, sans que l'on perçoive à quel moment précis commence la haute montagne. Tout est plus grand, plus impressionnant, plus minéral, le bleu du ciel est encore plus bleu, plus profond, plus pur. Un silence de cathédrale accentue la dimension du temps et de l'espace. L'homme est en ce lieu si petit, si vulnérable, il s'échine, se bat et vu du ciel, sa progression doit sembler dérisoire.

A 2 kilomètres du Plan Lachat, j'ai ralenti mon rythme de pédalage pour mieux gérer le final que je sais impitoyable. L'écart s'est à nouveau creusé presque trop rapidement, me laissant un peu perplexe, inquiet et admiratif à la fois.

Un coup d'œil au compteur me rassure, ma progression demeure efficace et mes sensations sont bonnes. A mon tour je rattrape quelques cyclos sans effort particulier. Toute mon attention se concentre sur la transition brutale qui caractérise ce passage reconnu emblématique par les géants du Tour et par les humbles que nous sommes.

A quelques hectomètres du petit pont de pierre, là où la route tourne résolument à droite pour se catapulte en direction du ciel, je l'aperçois déjà bien haut dans une des parties les plus pentues du col. Son rythme est impressionnant dans une pente aussi sévère, je l'apprécie à plus de 80 tours minutes...

Mon geste ne lui a pas échappé, à son tour il lève le bras très haut ; je perçois de très loin son sourire comme s'il était à deux pas.

Les lacets se succèdent, l'élévation est brutale, incomparable à celles des autres grands cols. Au détour de chaque lacet un point de vue à chaque fois différent fait d'alpages, de rochers, de torrents s'offre au regard des petits hommes en dette d'oxygène, dont la tête s'incline lourdement en signe de respect et de soumission autant que de fatigue et de lassitude.

La pente s'atténue enfin à l'approche d'un chalet d'alpage fait de pierres sèches que l'homme a façonné avec patience et humilité. A cet instant, le col est à vue, éclairé d'une lumière crue qui fait ressortir l'ocre, le blanc et le bleu dans une harmonie parfaite dont seule la nature a le secret. Les effets de l'altitude se font maintenant insidieusement sentir et comme un fardeau invisible entament âprement les organismes.

Au-dessus du tunnel subsistent les névés et les hautes congères ruisselantes balaiant la route sans vergogne. Le dernier kilomètre se fraye un passage au milieu des schistes gris vert et sans pitié ne daigne pas atténuer sa pente. Encore mille mètres !

Mille mètres pour atteindre le paradis. Le paradis c'est là-haut, dans l'échancrure du col, là où apparaît dans les tous derniers mètres, comme une récompense suprême, l'immaculée blancheur du massif des Ecrins.

Je l'aperçois devant le panneau du col. Son visage est radieux, à peine marqué par l'effort et déjà en phase de récupération. Je savoure véritablement ces derniers mètres, inspirant une énorme bouffée de cet air vivifiant qui s'engouffre dans la brèche sommitale.

Sobrement, le père tend la main au fils. Un regard et quelques mots suffiront à notre simple bonheur. Reconnaissez tout de même que trente deux ans d'écart peuvent justifier 12 minutes de retard !

Col du Galibier le 11 juillet 2002

Hervé et Bastien Peyre

NOTRE PREMIER COL

Hé ! Oui, déjà 8 ans que nous suivons nos parents sur les routes de Suisse et de France.

Assis à l'arrière de la voiture c'était bien et pas pénible mais cela commençait à nous démanger de faire comme eux. Voilà deux ans que nous avons enlevé les petites roues de nos vélos, il était donc temps de faire nos preuves sur la route.

Faire du plat c'est pas mal mais il nous a semblé que nos parents étaient fortement attirés par les cols ! Nous avons donc voulu faire comme eux (les enfants veulent toujours faire comme les parents) et nous nous sommes entraînés afin d'être prêts pour la sortie de Pentecôte.

La région du Beaujolais était juste ce qu'il nous fallait et j'avais repéré un petit col à 496 m d'altitude, ce qui devait tout à fait être dans nos cordes.

Départ le dimanche après-midi pour le col des Truges avec mon copain et nos papas comme coaches, 164 m de dénivellation pour 6 km de montée, un petit arrêt à mi-parcours pour manger notre barre et boire un coup (pas du Beaujolais !).

Encore quelques coups de pédales, le sommet est en vue, une accélération, un sprint pour les points de la montagne et nous sommes arrivés. Même avec la photo, c'est l'égalité parfaite... On en fera d'autres c'est sûr, si nous voulons, nous aussi, entrer dans la «Confrérie des Cent Cols».

Robin Mai
CC 6050

AH ! LES ALPES

Après une nuit dans le train, je suis à Briançon et j'ai déjà cassé la croûte ! Je récupère ma randonneuse et fixe ma sacoche de guidon. Le temps est splendide ! Contrairement aux lois établies, dans la mesure du possible, j'aime bien attaquer directement les montées plutôt que de perdre du temps à une éventuelle mise en jambes. L'appareil photo est déjà de sortie sur l'esplanade de la citadelle. Les choses sérieuses commencent sur la route du Montgenèvre et à la frontière. Tout le bénéfice acquis de la montée se perd jusqu'à Cesana Torinese d'où part la route conduisant aux 2033m de Sestrières. Altitude mythique à répéter cinq fois pour entrer au Club des Cent Cols. A la sortie de ce haut lieu touristique-sportif, je prends la fameuse route menant à Suza, véritable balcon au-dessus de 2000m.

Une attention de tous les instants est nécessaire pour déjouer les obstacles au sol; je n'ai d'ailleurs aucun besoin de mettre pieds à terre, ma randonneuse 650 remplissant très bien sa fonction avec ses pneus de 32. Mon cheminement solitaire n'est tenu par aucune contrainte. Là, me reviennent en mémoire les cyclos ne pouvant se déplacer que munis de transistors, portables, altimètres, cardios et je ne sais quoi encore... mais qui se réfèrent souvent à leur aïeul Vélocio qui n'en demandait pas tant ! Aujourd'hui, mon bien-être est proche de l'extase cyclotouriste. Le temps est toujours merveilleux, le silence impérial.

De la journée, de Sestrières à Suza précisément, je ne croiserais à mi-parcours qu'une demi-douzaine de moto-crossmen allemands mais moteurs arrêtés ainsi qu'un nombre de marmottes pas plus élevé. La spiritualité de ma démarche, même sans lieu de culte, se déroule vraiment entre ciel et terre tout en plongeant dans des panoramas de rêve. Je ne donnerai pas les cols franchis : prenez la carte !

Mon seul regret est de ne pouvoir rester plus longtemps. A mon passage, manquent un minimum de panneaux localisateurs. N'ayant aucun but précis, je traverse Suza en fin de journée et fais halte dans un hangar agricole sur la route du Mont-Cenis, aux abords des premiers lacets. Les ressorts cimentés de ma couche remettent ma colonne vertébrale dans le droit chemin. Je n'adopterai jamais le sac à dos à vélo ! Je le considère comme une entrave à l'aisance des mouvements et surtout servant de couverture chauffante pour le dos.

Je ne sais ce qui m'a tiré par les pieds mais me voici, après un café froid, à l'attaque de la longue montée vers le barrage et le col du Mont-Cenis. Premier abreuvoir : toilette rafraîchissante ! Jusqu'à l'arrêt à l'auberge qui domine cette splendide retenue d'eau, aucun véhicule ne me croise ou me dépasse. Le bonheur cyclo parfait accompagné de panoramas et de ciel bleu ! Après le petit-déjeuner, c'est à nouveau à 2000 m que je m'éloigne de ce court séjour italien. Le col franchi, voilà l'envolée vers la vallée de l'Arc. Lanslevillard et son église musée, me mettent sur la voie de la Petite Madeleine et... du déjeuner de Bonneval. Rien n'a changé depuis mon dernier passage en direction de Menton avec cinq acolytes.

C'est un vrai pèlerinage que j'effectue, dans ce sens c'était à la veille de mon service militaire. Je suis presque stoppé dans mon entreprise, la chance ça existe, par une pelleteuse qui achève de dégager un éboulement. Ouf ! Merci la DDE; juste un passage pour ne point mettre pied à terre. L'Iseran : les souvenirs surgissent et j'ai une pensée pour mon compagnon d'alors qui ne pratique plus. Nous nous étions sauvés de la belle bleue et de son cyclotourisme de farniente. Visite de la chapelle qu'un ami m'a dit ne pas avoir aperçue, sans doute avait-il dû forcer sur le bidon contenant allez savoir quoi ? Puis, c'est la descente.

Arrêt pour embrasser du regard ce fameux val et l'Isère naissante. Dernière épingle au Pont St-Charles et étape au Club Alpin en fin d'après-midi. Cet arrêt, je l'avais programmé bien avant que Monsieur Killy n'y pose ses spatules. Mon vœu est exaucé et cela n'est possible que seul. Je me balade dans le pays et rejoins le gîte.

Après l'intermède de la haute Isère, j'enfile les fameux tunnels et m'arrête au barrage de Tignes et sa fresque que j'avais vu en construction. Aujourd'hui, je change de tactique : la descente au réveil ! Sainte-Foy et casse croûte à Bourg. Je m'engage dans la vallée des Chapieux en remontant le courant des glaciers. A mesure que la pente se redresse, le ciel s'assombrit et la température baisse rapidement. Aucune circulation et au Cornet de Roselend, je claque des dents. Toute ma garde robe est utilisée; ma cape sur le «Gore-Tex», pas pratique mais efficace, le bonnet, les gants. Je devine la retenue d'eau du barrage au col du Méraillet. Dans un virage, sortant des nuages, la fumée de la cheminée du Club Alpin m'indique l'ouverture du refuge. Entre les deux côtés de la porte, il y a au moins 25° d'écart ! J'arrive à peine à me dévêtir ! Le responsable, nullement surpris, me présente une assiette de soupe de légumes salvatrice. Charcuterie et fromage s'ajouteront à mon menu.

Malheureusement ce havre de bien être doit être quitté. Ré-encapuchonné, me voilà dans la descente sur Beaufort. Pas un regard, si ce n'est aux pancartes, pas de visites de fromageries ! Depuis un certain temps, il pleut et il pleut, alors direction Albertville. Au lieu d'interrompre ici mon périple, je longe l'Isère jusqu'à Montmélian et file sur Chambéry.

Voilà trois journées bien remplies commencées sous de bons augures et terminées sous des trombes ! Au moment d'entrer au terminus gare, la pluie cesse comme pour un dernier pied de nez.

Confortablement installé dans le train qui longe le lac du Bourget, le soleil, à travers de blancs nuages parsemés de violets noirâtres et suspendus à quelques mètres du sol, me gratifie du dernier splendide spectacle.

Jean-Marie Bourdelas
CC 1999

1ER «2000» : COL DE LA CROIX DE FER

En cet après-midi du 31 Octobre 2002 je pensais ma saison cyclo terminée.

C'était sans compter sur un message de mon ami Christophe Guitton (CC 779), qui me donnait rendez-vous le lendemain à 5h00 pour une nouvelle partie de chasse...

Après un réveil matinal et 1h30 de route, nous nous retrouvons donc à 7h00 à Saint-Jean-de-Maurienne, en ce matin de Toussaint. Il y a là Christophe, son fils Jean et notre ami Pascal Courvalin (CC 1149). Malgré la saison avancée, le temps s'annonce agréable et quel plaisir de découvrir dans le lointain les Aiguilles d'Arves. L'automne nous régale de ses couleurs mordorées et c'est en nous rassasiant de paysages magnifiques que nous atteignons enfin le sommet du Col de La Croix de Fer.

Jean est ravi: c'est son premier «2000», à 12 ans et, qui plus est, à VTT, c'est une belle performance ! Après un solide casse-croûte et la traditionnelle photo souvenir, nous continuons notre périple par une série de muletiers : col de Bellard, passage de l'Ouillon, cols du Marolay et du Chaput, tous deux à 2004 m d'altitude et simplement séparés par un petit mamelon herbeux.

A la descente nous empochons un accessit avec le col des Trois Croix (1490 m), muletier mais si peu, puisqu'à seulement quelques dizaines de mètres de la route goudronnée. Bon sang ne saurait mentir, le papa ayant plus de 2350 cols à son palmarès, Jean a maintenant ses 5 «2000» et il ne lui reste plus qu'à dresser sa liste pour rejoindre notre club.

Une cinquantaine de cols en Corse, une trentaine dans les Corbières, sans compter ceux de sa Savoie natale, ne devraient pas rendre cette inscription trop difficile. Cette tranche de vie de cyclos ordinaires serait très banale si, au retour, nous ne nous étions aperçus que nous avons tous un point commun : Le Col de La Croix de Fer est pour nous quatre le premier «2000» ! Pour les plus anciens, c'était à des dates différentes et au siècle dernier...

De là à créer une nouvelle confrérie... c'est un pas que nous ne franchirons pas !

Philippe Gibert
CC 3715

CEUX QUI

Ceux qui changent de braquet comme on change de vie

Ceux qui puisent aux sommets l'essence de leur envie

Ceux qui cueillent dans les cols un brin de paradis

Les cyclos paraboles aux pignons infinis

Ceux qui rêvent sur cartes et les vivent en hauteur

Ceux qui échangent un nom contre un litre de sueur

Ceux qui brillent de leurs yeux les parquets des montagnes

Les grimpeurs dans les cieux des pédaleurs de charme

Ceux qui volent aux vacances quelques lignes d'une liste

Ceux qui prennent les sentes sans automobilistes

Ceux qui pédalent très haut et pleurent dans les nuages

Les messagers du cycle. Du vélo, les rois mages

Ceux qui pétillent des jambes dans les lacets pentus

Ceux qui prient leur maman dans les sentiers ténus

Ceux qui sont comme nous dans notre petite vie folle

Passionné comme un fou à chaque fois qu'on s'y colle

Daniel Gobert.
CC 2632

LES TROIS COLS

Sept heures 30, le matin. Un peu morose devant les conditions incertaines, il enfle une petite laine, se hisse en selle et entame son morceau de bravoure : les trois cols : Furka, Susten, Grimsel, tous trois de plus de deux mille mètres.

Il est là suspendu sur son fil entre Gletsch, qui s'enfonce sous lui et le glacier du Rhône si proche semble-t-il. Il passe sur les rails d'un des plus audacieux chemins de fer d'Europe, l'Express des Glaciers dont certains tronçons, les plus pentus, sont à crémaillère et qui s'enfonce là-bas dans un tunnel pour reparaître sur l'autre versant de la montagne.

Andermatt. La Reuss a profondément entamé la montagne : c'est le défilé des Schollenen, un passage héroïque. Il suit des yeux le chemin primitif qui franchit le torrent sur un «Teufelsbrücke». L'étroite vallée a depuis été forcée par trois routes successives, la soumettant au flux incessant des automobiles. Il évoque les temps anciens où le voyageur isolé s'aventurerait en ces lieux propices aux embuscades avec un pincement au cœur.

Au sortir des gorges, s'amorce la deuxième ascension : une route qui s'élève par un pourcentage uniforme dominant une large vallée herbagère où s'égrènent de vastes granges. Il grignote la pente à petits coups de pédale aisés. Bien mis en selle, les mains en haut du guidon, il a le regard lointain du capitaine au long cours, ignorant superbement la piétaille motorisée qui accède indignement en ces lieux réservés à l'élite. Il reste heureusement le vélo pour se distinguer du vulgaire. Alors qu'il pressent l'approche du col à un vent glacial et déferlant, les nuages, qui insidieusement s'étaient emparés de sa grande carcasse, se subliment. Passé le tunnel sommital, il pose pied à terre et découvrant soudain les besoins inhérents à l'humaine nature, il mange sur le pouce mêlé aux touristes, décidé à attendre la fin de la bourrasque. Mais, bien vite abruti par le brouhaha des singes hurleurs, il se rue dehors et lance dans la descente son frêle esquif. Dans le vent et la neige fondante, avec la vitesse et le froid, il claque des dents communiquant son tremblement au cher vélo. Dans ces conditions un tant soit peu délicates, il négocie les virages à la limite de l'adhérence tout en guettant l'approche des basses altitudes, gage d'un progressif réchauffement.

A Innertkirchen, non loin de Meiringen, il retrouve soleil et chaleur avec béatitude et attaque, le moral soudain gonflé à bloc, le Grimsel dont il gardera forte impression. Seul village, Güttnen anime un sévère massif granitique profondément érodé par la sauvage vallée de l'Aar, exploitée au moyen des barrages de la Handegg. Les voitures souffrent énormément en ces lieux : le T.C.S. a disposé régulièrement des points d'eau. Ainsi un véhicule immatriculé 59 a le capot relevé afin de refroidir le radiateur qui laisse échapper une fumée de mauvais aloi. Au passage, le chauffeur lui demande si le sommet est encore loin. Bien que ses yeux découvrent le massif pour la première fois, il peut le renseigner avec certitude : le passage se positionne à deux kilomètres 500. Une précision si grande étonne le touriste en difficulté, mais le cycliste lui apprend qu'à vitesse raisonnable, on a le temps de décompter les bornes qui sont ici hectométriques.

En prime, il lui dit l'ivresse du cycliste, sa palpation tactile de la montagne qu'il partage de concert avec l'aigle altier et le chamois au pied sûr. Il lui parle du chant du torrent et du sifflement du vent dans la faille rocheuse. Le Nordiste le regarde d'un air inquiet et lui montrant le radiateur qui fume toujours, il ramène à des préoccupations plus réalistes : «Vous au moins, vous n'avez pas ce problème-là !» Eh, non, mon bon monsieur !

Et définitivement convaincu de la supériorité du vélo sur l'auto, il déploie ses ailes et se pose au-dessus des contingences et au sommet du Grimsel.

Philippe Tamignaux
CC 4733

O STELVIO MIO !

Durant les longues soirées d'hiver, mon ami Philippe Cruchet avait concocté une boucle de 6 jours en voyage itinérant au départ de Davos, grappillant un maximum de cols de plus de 2000m entre la Suisse et l'Italie. Naturellement, il m'en avait fait part parce qu'il sait que les cols c'est mon dada aussi et nous avons réservé le début de juillet sur nos calepins pour la réalisation de ce projet épique. Fin juin, Sébastien nous ayant entendu en parler au cours d'une sortie, demanda s'il y avait place pour lui et c'est donc à trois que nous nous sommes mis en route pour Davos le mercredi 5 juillet avec ma voiture. J'avais toujours rêvé du Stelvio; là, j'allais le voir ! Que dis-je, le voir, le grimper ! Et en Moulton ! Et avec bagages de surcroît !

Je vous fais grâce du voyage en voiture, de l'étape Davos-Pontresina par l'Albulapass, sous la pluie, de l'étape Pontresina-Bormio qui comportait 5 cols sous un beau soleil et de la journée de «repos» à Bormio qui ne comportait qu'un petit aller-retour au passo di Gavia. Au fait, mon ami, au fait !

Lundi 10 juillet, la matinée s'annonce belle. Nous chargeons nos bagages sur les vélos et en route pour le Stelvio (2757 m). Il n'est qu'à 20 kilomètres mais quels kilomètres ! La route passe d'abord par une série de tunnels, puis une série de 14 lacets bordés par une magnifique cascade, ensuite le long d'une large vallée jusqu'au carrefour avec le col d'Umbrail (il est pour demain) et enfin une dernière série de lacets jusqu'au Stelvio lui-même.

En plus d'être un des grands cols alpins, le Stelvio est aussi une station de ski avec plusieurs hôtels et plein de boutiques. En fait, il y avait encore de la neige plus haut dans la montagne et c'était tout drôle de voir des gens se promener en fuseaux avec des skis sur l'épaule.

Après avoir savouré une «Weissbier» à la terrasse d'un hôtel surplombant la descente de l'autre côté, nous y avons réservé une chambre où nous avons déposé nos bagages et nous avons déjeuné. Puis, comme le côté le plus spectaculaire du Stelvio est la montée depuis Trafoi, Sébastien et moi sommes descendus à Trafoi (1543m), descente grisante d'une bonne vingtaine de kilomètres à fond la caisse, y avons bu un cappuccino dans un hôtel très tsoin-tsoin et avons entamé la remontée.

Quelle montée ! 4,5 à 5 km/h* au lieu des 65-70 dans la descente mais nous n'avions que ça à faire cet après-midi. Tout le temps donc de déguster le paysage. Chaque virage à un panneau avec un numéro et l'altitude. Le premier rencontré était le numéro 44. Aux alentours du virage N°22, il y avait un hôtel, alors nous nous y sommes arrêtés pour boire un pot à la terrasse, les yeux tournés vers le sommet du col encore 600m plus haut.

Au boulot de nouveau et vers 17h30 nous avons eu la satisfaction d'être une nouvelle fois au sommet. La fin de la montée a été beaucoup plus agréable car, à cause de l'heure tardive, la circulation motorisée avait pratiquement cessé. Les seuls sons étaient les sifflements des marmottes de part et d'autre de la vallée.

Fifi, qui avait déjà grimpé ce côté-là du Stelvio à vélo quelques années auparavant au retour d'un séjour à Munich, avait profité de l'après-midi pour se promener sur le glacier au-dessus du col.

Une journée mémorable avec seulement 48 km au compteur mais 2846m de dénivelé. Essayez de trouver mieux comme rapport distance/dénivelé !

Et, cerise sur le gâteau, j'avais grimpé le Stelvio non pas une seule fois, mais deux ! A 73 ans. Le pied, quoi !

Philippe Meyer, CC 84

* Petit développement de 1,42 m (26x28 avec un tour de roue de 1,53m).

Gina était mariée à Mario, un homme de condition modeste. De leur union était né un beau garçon qu'ils ont nommé Carlo. Ils s'aimaient cela était évident. Mais lui était possédé par la passion de la bicyclette sur laquelle s'était greffée la magie de la montagne. Elle était toute proche, il la voyait depuis sa fenêtre, majestueuse, immense et combien attrayante.

Il avait la boulimie du pauvre qui trouvait son plaisir sur sa bécane. Il l'avait achetée chez un ferrailleur et l'avait remise en ordre de marche. Elle n'avait qu'un plateau à l'avant et un pignon sur la roue arrière. Le dérailleur n'existait pas encore.

Le dimanche, jour de relâche, il partait tôt le matin avec son vélo. Sa motivation était extrême. Rien ne le détournait de l'objectif qu'il s'était fixé. Il était nanti d'un beau caractère au service d'un moteur de bonne facture. Il maîtrisait parfaitement les longues pentes. Il aimait les routes difficiles en lacets, qui serpentaient entre les bois, les prairies, qui l'élevaient dans les espaces d'altitude où la forêt ne poussait plus où les pâturages dénudés dégageaient une étrange fascination. Il adorait cette nature qui l'entourait avec ses aridités, ses caprices, ses ravins, ses torrents, ses palettes de paysages sauvages. Jamais la beauté des lieux de ces Alpes Bergamasques ne le lassait.

Bien sûr ! Chaque fois il pensait à sa femme et à son petit. Pourquoi les abandonnait-il tous les dimanches ? Par moment, il avait des remords, mais la montagne était toujours la plus forte. Gina était jolie. Ce n'était pas ce qu'il fallait pour la tranquillité d'un honnête homme. Mais elle était douce et amoureuse, elle adorait son mari. Elle acceptait donc ses absences qu'elle comblait par la présence de son fils.

Pour Carlo, c'était l'âge des beaux rêves à une époque où on n'a pas encore de désillusion. Il se souvient particulièrement d'une promenade dominicale. Ce jour là, plongé dans la nature avec sa mère, il entendait les voix lui chanter la chanson de l'eau claire, au sein d'un décor qu'il aimait et où tout n'était qu'harmonie et espoir.

Le ruisseau descendait de la montagne entre prés et champs. Ses berges accueillantes hébergeaient des boutons d'or. Dans son eau cristalline et pure flirtaient les truites. Depuis des siècles, ses eaux couraient vers le lac pour s'y précipiter et se mêler aux autres ruisseaux venant de tous les horizons. Le vent répandait sa chanson au gré de ses humeurs.

Le lac formait un grand miroir. Comme pour jouer à se mirer, le soleil se laissait admirer pour le plaisir des yeux, sans éblouissement. Aussitôt ses sens en éveil, Carlo posait beaucoup de questions à sa mère : d'où venait le soleil ? Comment tenait-il dans le ciel ? Pourquoi disparaissait-il le soir pour revenir le lendemain matin ? « Mon chéri, c'est Dieu qui pourrait te répondre mais on n'arrive pas à le joindre. Ce que je sais par contre, c'est que rien ne pourrait exister sans le soleil ». Ils restèrent de longs moments à admirer son disque d'une géométrie parfaite qui ne se déformait pas. De temps en temps une petite brise ridait le disque qui virait au jaune à mesure qu'il s'élevait vers le zénith sans jamais l'atteindre.

De la montagne toute proche, couverte d'une multitude d'arbres, le pollen descendait et livrait un grand ballet dans l'air bleuté. De minuscules volutes multicolores émergeaient de l'ombre, glissaient lentement sur la couche d'air chauffée par l'astre du jour et tombaient sur le sol en faisant des sauts jusqu'au moment où un obstacle, une pierre, une touffe d'herbe les arrêtaient. Chaque volute portait une graine pour que naissent de nouvelles merveilles.

Le long du ruisseau, des bouleaux argentés allongeaient leurs racines dans l'eau qui s'agitait en se frayant un chemin. Des libellules gracieuses, d'un bleu métallisé, voltigeaient dans un bruissement d'ailes. Le ciel se mirait dans l'eau à travers les branches qui se balançaient mollement.

De l'autre côté du ruisseau, un chemin menait à la ville située à quelques encablures; l'odeur des fleurs d'acacias et de tilleuls y marquait le début de l'été. Après avoir quitté le lac, le chemin s'élevait tout doucement à travers les franges de la forêt de hêtres et d'épicéas en se transformant en sentier. Plus haut, une clairière s'ouvrait devant le sentier qui longeait, alors, une crête. D'un côté la vue s'étendait sur le lac d'Iséo, de l'autre côté, elle dégagait l'impressionnante chaîne des Alpes Lombardes vers la frontière Suisse. Le sentier s'effaçait ensuite pour emprunter une route forestière au bord de laquelle une ferme, au toit arc-bouté, dressait ses murs parsemés de giroflées qui poussaient dans leurs fentes. Puis le sentier s'enfonçait résolument dans la forêt séculaire. Il entrait, alors, dans un univers enchanté. Dès les premiers pas parcourus dans le silence des grands épicéas en colonnes, la pente prenait de l'importance. Plus haut, bien plus haut dans les décors grandioses du haut pays, on devinait aisément, même en plein été, qu'on traversait le royaume du vent et de la neige. Les sombres sapinières, les escarpements dénudés, tout semblait ordonné en fonction des froidures de l'hiver.

Ce dimanche là, Carlo et sa mère firent demi-tour à la ferme. Le soleil commençait sa descente côté Ouest. Ils se dirigèrent vers la ville de Lovère où ils demeuraient. Le bourg s'étalait le long de la rivière appelée Oglio qui se jetait dans le lac après avoir quitté les quais bordés de platanes frémissants. Depuis des millénaires, ses eaux fortes et glacées se frayaient un chemin dans les eaux plus chaudes du lac. Après une vingtaine de kilomètres de paisible voyage, la rivière, à peine réchauffée, quittait le lac et poursuivait sa route à travers la campagne verdoyante et fertile du Pô, pour se jeter dans ce grand fleuve au sud de Mantoue.

Arrivés à l'entrée de la ville, Gina vit son mari à pied poussant sa monture, un bouquet champêtre multicolore dans son autre main. Pendant quelques instants, le regard en éveil, elle ne comprenait pas. Puis, consciente que ce n'était pas l'heure habituelle de son retour, elle pressa le pas, se jeta dans ses bras et Carlo vit dans les grands yeux noirs de sa mère perler des larmes !

Buizza Théodore

CC 3912

SCALATA AL COLLE DI PRADA ALTA

Tenterò di raccontarvi un'impresa ai limiti del verosimile : la scalata al Colle di Prada Alta da Castello di Brenzone sul Lago di Garda. Questa salita è considerata dalle classifiche in materia la salita più difficile in Italia e la quinta in tutta Europa. E' lunga una decina di chilometri., sei dei quali, dal secondo all'ottavo, con una pendenza media del 14.6% e tratti al 18/20/22%. Come mio solito avevo preparato l'avventura in modo scrupoloso e preciso : cartine, altimetrie, percentuali giravano ormai da mesi sul mio tavolo di lavoro, e non avevo lesinato richieste di pareri a ciclamatori amici e club vari, vicini e lontani.

Avevo scomodato persino le ProLoco della zona, ma non tanto per trovare una buona sistemazione, ma per chiedere se qualche «malato» come noi aveva di recente tentato quella disperata impresa. Nella mia carriera di «grimpeur» avevo affrontato e superato numerose salite : da quelle corte e terribili che si trovano spesso sulle colline vicino a Pistoia, la mia città, a quelle lunghe e sfiancanti come il Mortirolo, il Fedaià da Malga Ciapela e il San Pellegrino in Alpe da Castelnuovo Garfagnana.

Ormai da mesi studiavo le mappe e verificavo le altimetrie relative ai vari passaggi percentuali. Quella «salita l'avevo ormai fatta e rifatta nella mia immaginazione 10, 100, 1000 volte, e ne conoscevo tutte le insidie e le difficoltà più recondite, pur senza averla mai effettivamente pedalata. Sono un sognatore che con gli occhi aperti vive e rivive certi momenti con il cuore gonfio di aspettative e la mente concentrata al massimo sull'obiettivo : come dicono gli spagnoli «cabeza fria e coraçon caliente».

Avevo coinvolto nell'avventura un amico che, come me, si ciba di pane e salita, e insieme avevamo deciso la data del tentativo : 12 aprile 2002. Partiamo in una giornata nera e piovosa, sperando in un cambiamento delle condizioni del tempo che ci consentisse l'approccio a quel «moloch che si specchia sul Garda. Mogli e figli, ostaggi, loro malgrado, della nostra intraprendenza, si rassegnarono ad un week-end grigio e noioso. Il panorama del lago, anche e soprattutto con tempo piovoso, è sempre affascinante e anche questa volta, al nostro arrivo, abbiamo potuto apprezzare sia la ormai famosa tristezza della «naturale» scenografia, sia quell'ambiente malinconico ma sereno che è l'ideale per la vigilia di un'avventura «senza ritorno». Albergo squalliduccio, ancorché denso di presenze teutoniche, che in ogni periodo dell'anno sciamano da una parte all'altra della nostra penisola. Cena e a letto? Neanche per sogno ! Ci venne in mente di andare a dare un'occhiata alla salita, e mentre la pioggia diventava grandine, ci avventurammo su per... l'inferno. La prima vera rampa della salita, roba al 15%, esaltata dal buio e dalla pioggia battente, ci suggerirono immediatamente una parola : IMPOSSIBILE !

La strada, letteralmente sbriciolata dalle frequenti gelate dell'inverno, assomigliava a un torrente, e le curve strettissime (conteremo 20 tornanti prima di scollettare) consentivano a mala pena la sterzata alla macchina. Avvertivo una sensazione strana, mai provata fino ad allora, un misto di impotenza e rabbia, di sconfitta e voglia di non gettare la spugna prima di cominciare a combattere. Il mio coequipier, troppo affrettatamente, decise di sventolare bandiera bianca e mi comunicò che l'indomani non sarebbe stato della partita. Decidemmo, senza ulteriori commenti, di andare a dormire e sperare che la notte ci portasse «consiglio. In effetti la notte passò. Il gran giorno, atteso da mesi, era arrivato ma la pioggia insisteva imperterrita a picchiare sui vetri delle finestre del nostro alberguccio, lasciandoci costernati in preda alla sensazione di debacle. Le insistenze di Andrea, questo il nome del mio compagno di avventura, mi convinsero a mordere il freno : «...aspettiamo ancora un po..., vediamo se almeno la pioggia ci dà una tregua...».

La nostra colazione fu affatto abbondante : non dovevamo affrontare lo Stelvio. Rimanere più leggeri possibile era un imperativo categorico ! La pioggia martellava la tranquilla superficie del lago, e le speranze diminuivano come i granelli di sabbia nei nostri pugni serrati dalla rabbia.

A volte, però... Sembra l'inizio di una favola, invece è vero : a volte i miracoli accadono !

Si alzò il vento, e come un enorme sipario il lago lasciò trasparire da uno squarcio nelle nubi un arcobaleno che, senza ombra di dubbio, era il segnale tanto atteso : finalmente si poteva andare ! Dopo una ventina di chilometri di riscaldamento sulla statale Gardesana, fra pulmans di turisti e qualche sparuto gruppetto di ciclamatori impenitenti, decidemmo che era ora ! Ripercorremmo le poche centinaia di metri che ci separavano dall'attacco del Prada Alta e ci facemmo superare dalla macchina al seguito, con le nostre mogli e figli che avevano il compito di documentare quello che sarebbe accaduto...

Via via che la strada scorreva sotto le nostre ruote superleggere, ci ripetevamo a vicenda il solito ritornello : «Piano..., di conserva..., risparmiamoci più possibile...». In un paio di chilometri arrivammo al primo tornante, che appena superato ci mostrò di colpo tutta la terribile realtà che ci aspettava : la prima di una lunga serie di rampe al 16/17%. I rapporti agili (28-29) che avevamo innestato da subito cominciarono a farsi duri da tirare, poi durissimi, impossibili da spingere seduti. Ci alzammo «en danseuse», per gravare con tutto il peso del nostro corpo sulle pedivelle delle bici, e riuscire così a farle girare. Il fiato cominciò a farsi corto e la dispnea ci impediva di essere pienamente lucidi. Lucida era invece la strada, ancora bagnata dai numerosi rivoli di acqua mista a fango che scendeva dalla montagna sopra di noi. Alzare la testa, in quelle tremende tirate, era da suicidio ! Vedere quei dirizzoni, fra un tornante e l'altro, salire al 17/18%, senza soluzione di continuità, contribuiva a peggiorare il nostro stato d'animo. In quelle situazioni non servono le gambe, già martorate dall'acido lattico, non i polmoni ormai sfiancati dalle pendenze, non le braccia indolenzite dallo sforzo per rimanere attaccate alla piega del manubrio. Serve solo la capacità di soffrire in silenzio.

In questi casi il grado di masochismo è direttamente proporzionale alle percentuali di difficoltà dell'ascesa : soffrire prima per godere poi, oppure chi + soffre + più gode. Quando, dopo 4 o 5 chilometri di «tirate alla morte» e «tornanti secchi», non si intravede la fine della salita si comincia veramente a temere di non farcela, a pensare che «un piede a terra» non è poi la fine del mondo. Si ragiona secondo questa logica : «faccio un'altra tirata e mi fermo; ancora una curva e smetto; qualche centinaio di metri e poi basta !»

E' in questo modo si riesce ad andare avanti, che si progredisce verso la vetta dell'inferno. Anche se con una differenza di qualche minuto l'uno dall'altro, siamo finalmente arrivati. Sì , arrivati in tutti i sensi, morti, distrutti, squassati dalla fatica e dal sudore. I sei chilometri centrali di Prada Alta sono veramente unici nel panorama delle salite italiane ma anche europee. In cima un urlo liberatorio ci appaga dello sforzo immane e ci abbracciamo tutti insieme, pedalatori, donne e bambini, questi ultimi increduli di vedere rinascere così gente ormai data per spacciata, già diversi tornanti sotto.

Abbracciamo anche un ciclamatore che con la sua MTB ci confessa di essere sceso parecchie volte, prima di arrivare in vetta. Ci godiamo come non mai la lunga discesa che ci riporta sulla Gardesana, e ormai vuoti di energie e riserve alimentari ci precipitiamo verso l'alberguccio che ora ci appare quasi un miraggio, un Hilton a 5 stelle. Dopo pranzo, una delle attività più esaltanti per un ciclamatore : il ricordo dell'impresa appena superata, il racconto e la sottolineatura delle sensazioni, vissute metro per metro, provate lungo l'asperità. E' solo questo che riempie il cuore del vero «grimpeur» : assaporare, come si fa con il calice di un grande vino, tutti i sapori, gli aromi, i colori che lo accompagnano. E tutte quelle sfumature, quelle «nuances» si riflettono sullo specchio di quell'asfalto che solo per i profani è grigio e freddo : per noi, amanti della bicicletta, ha i colori dell'arcobaleno.

Mauro Melani
CC 5550

EXTRAITS DU TEXTE ITALIEN :

Je vais essayer de vous narrer une entreprise aux limites du vraisemblable : la montée au Col de Prada Alta depuis Castello di Brenzone sur le Lac de Garde. Cette montée est considérée par les classements en la matière comme la montée la plus difficile en Italie et la cinquième dans toute l'Europe...

Cette «montée» je l'avais désormais faite et refaite dans mon imagination 10, 100, 1000 fois et j'en connaissais tous les pièges et toutes les difficultés cachées, même sans avoir effectivement donné un coup de pédale...

J'avais entraîné dans l'aventure un ami qui, comme moi, se nourrit de pain et de montées et, ensemble, nous avons décidé de la date de la tentative : le 12 avril 2002. Nous partons par une journée noire et pluvieuse, espérant un changement du temps...

Au fur et à mesure que la route défilait sous nos roues super légères nous nous répétions mutuellement le refrain habituel : «Doucement..., économisons-nous le plus possible...». En quelques kilomètres nous arrivâmes au premier virage, qui à peine dépassé nous montra brusquement la totalité de la terrible réalité qui nous attendait...

C'est seulement cela qui remplit le cœur d'un vrai grimpeur : goûter, comme on le fait avec le calice d'un grand vin, toutes les saveurs, tous les arômes, toutes les couleurs qui l'accompagnent. Et toutes ces nuances se reflètent sur le miroir de cet asphalte qui seulement pour les profanes est gris et froid : pour nous, amoureux de la bicyclette, il a les couleurs de l'arc-en-ciel.

Y A-T-IL DES COLS AU BRÉSIL ?

Je pédale tranquillement le long de la baie, par une matinée chaude et ensoleillée. De l'autre côté de la baie, sur ma droite, je vois le Pain de Sucre et, en regardant là-haut, derrière moi, je vois le pic du Corcovado, avec sa majestueuse statue du Christ rédempteur, vous connaissez, c'est celui qui étend les bras sur les cartes postales. Il paraît qu'il se tient comme ça parce qu'il s'apprête à applaudir le jour où les Cariocas - les habitants de Rio - se mettront au travail...

Eh oui, en ce mois de décembre 2002, par 35° ou 40° à l'ombre, je me trouve à Rio de Janeiro, Brésil, dans un décor de carte postale. Ce qui est marrant, c'est d'être sur la carte postale, en vrai. Et ce qui ne gêne rien, c'est que je circule sur une piste cyclable, une vraie !

Un peu de géographie : Rio se présente comme un ensemble de quartiers construits sur des plaines alluviales, séparées les unes des autres par des collines abruptes couvertes par la dense forêt atlantique et plantées, çà et là, de mornes ou «Morros», pics granitiques arrondis dont le Pain de Sucre est l'exemple type. Tout cela étant entouré d'eau sur 3 côtés, nous avons bien là un site de toute beauté dont on peut imaginer qu'il a dû être encore plus beau jadis, avant que d'innombrables tours et immeubles sans charme ne remplacent les belles constructions du XIXe siècle.

Fort peu représentées sur les cartes postales, les favelas complètent le tableau, installées sur les pentes entre plaine et forêt et en particulier... sur les cols entre deux collines. Le cyclotouriste devra donc malgré tout préférer les tunnels, reliant les quartiers entre eux, aux cols qui les surplombent : les favelas sont pour lui aussi impénétrables que la forêt atlantique qui recouvre les hauteurs. Sans trop de regret : on chercherait en vain un nom à l'un de ces cols.

L'étude approfondie de la carte, et l'expérience acquise lors des déplacements en taxi, m'a démontré qu'il est possible de rejoindre à vélo à peu près n'importe quel quartier. C'est pourquoi, ce matin, je me suis lancé à vélo, dans le but affiché de m'offrir les 700 mètres de dénivelé jusqu'au Corcovado et tant pis s'il n'y a pas de col officiel sur le parcours.

Mieux vaut ne pas tenter le diable et éviter d'afficher mon statut de touriste : j'ai emprunté un VTT local sans fioritures, je porte un T-shirt anonyme et je n'ai pris que le strict minimum d'argent. Et surtout, pas d'appareil photo ! Tant pis pour le reportage, mes souvenirs ne seront que dans ma tête.

La piste cyclable longe les célèbres plages d'Ipanema et de Copacabana puis passe dans un joli parc en bord de mer. Mais je vais devoir la quitter pour affronter la circulation de Rio Centre, passage obligé pour arriver au pied du Corcovado. Je me faufile dans la circulation dense du centre ville : ça roule mais suffisamment doucement pour que je me sente en sécurité. Par la Rua Laranjeiras (rue des Orangers) aux belles maisons coloniales, j'arrive au pied de la montagne; maintenant ça va grimper. Ça grimpe tellement qu'il faut pousser le vélo sur les vieux pavés du haut de la Rua Cosme Velho. Il faut bien étudier la carte pour éviter d'échouer dans la favela voisine. J'ai quitté la zone urbaine et il n'y a plus grand monde dans ces rues en pente. Je me fais quand même préciser par une passante que cette rue permet bien de rejoindre le Corcovado, craignant un moment de m'être engagé dans un cul de sac : quitte à grimper, on préfère ne pas le faire pour rien !

Après être passé tout près de l'entrée de la favela, défendue par une barrière automatique contre les visiteurs qui se seraient fourvoyés, me voici sur la route du Corcovado, en pleine forêt atlantique de Tijuca : c'est paraît-il «la plus grande forêt urbaine au monde». A l'embranchement de la route en cul-de-sac qui mène au sommet, un magnifique col géographique, à environ 400m d'altitude, sépare le Corcovado du reste du massif, mais il n'a malheureusement pas reçu de nom de baptême.

Le parcours est le plus souvent à l'ombre de ces grands arbres tropicaux qui ont pour noms jacquiers, arbres à pain et bien d'autres. En haut, au soleil, il commence à faire vraiment chaud car la matinée est déjà bien avancée. Lorsque j'arrive en haut des derniers lacets, d'où la vue est splendide, il est midi, mon t-shirt est bien mouillé et je suis en surchauffe : il me faudra plus d'une consommation liquide pour me rafraîchir. J'apprécie la vue depuis le bout de la route mais je m'abstiendrai de monter les escaliers jusqu'à la statue : j'y suis déjà monté la veille et je ne veux pas laisser le vélo tout seul.

Pour la descente pas besoin de «bâcher» : l'altitude n'a pas beaucoup fait baisser la température. Retour par un autre chemin, sans piste cyclable mais plus court. Autrement, il aurait été possible de rentrer par une longue route en balcon qui traverse toute la forêt de Tijuca mais je me dis que ce sera pour une autre fois car ce midi je suis attendu en bas.

Finalement, je n'aurai pas l'occasion d'y retourner lors de ce séjour à Rio; dommage car j'aurais peut-être pu déterminer si «l'Alto de Boa Vista» qui se trouve sur cette route mériterait d'être assimilé à un ... col ! Et comme je n'ai pu, à mon grand regret, dénicher aucune carte précise de la zone montagneuse qui s'étend dans la région de Pétropolis, au nord de Rio, je n'ai pas trouvé aujourd'hui la réponse à cette question cruciale :

Y a-t-il des cols au Brésil ?

Jean-Michel Clausse
CC 1364

UN AUTRE COURAGE

Il est parti le 20 juillet d'Allemagne pour rejoindre la Drôme le 26, avec un engin bizarre, à raison de 80 à 100 km par jour.

Lui, c'est «Titounet», le fils d'Anne et Alain Miroux, habitant la commune de Gigors et Lozeron. Depuis 1990, après un accident de montagne, François «Titounet» a perdu l'usage de ses jambes. Il faut donc utiliser les bras et la tête !

Sportif chevronné depuis tout petit, aimant le vélo, la montagne, bref l'effort et la volonté, il a d'abord recours à un surf de compétition (trois roues : une petite à l'avant, deux grandes à l'arrière légèrement inclinées) avec lequel il aura fait 40 à 60 km par sortie.

Mais cela ne lui suffit pas. Il travaille avec un ami sur un modèle lui permettant une plus grande autonomie, modèle qu'il va chercher en Hollande en 1995 et avec lequel il a déjà réalisé plus de 11 000 km.

Et puis le voilà auprès de nous dans la Drôme, après son périple d'environ 800 km, souriant et frais comme s'il arrivait de la ferme d'en bas. Nous l'avons fixé sur l'objectif à la montée sur Lozeron, avant qu'il n'arrive au domicile de ses parents, tout en haut du village.

Chapeau, Titounet !

Extrait de « la Gazette de la Gervanne » n°279
François Miroux est membre de la Confrérie des Cent Cols sous le n° 4900

VOYAGE AUX ÎLES CANARIES

Pour renouer avec le voyage itinérant à vélo, nous avons choisi une destination qui nous offrirait les meilleurs ingrédients selon nous : du relief et du dépaysement et de la chaleur. Pour les premiers points, nous ne fûmes pas déçus, nous n'imaginions pas par contre devoir lutter contre le froid... et même la neige !

Les îles Canaries, au nombre de sept, forment un archipel au large des côtes marocaines. Nous visiterons les trois îles situées le plus à l'ouest : la Palma, la Gomera et Ténérife, la plus étendue et sans conteste la plus connue et fréquentée (un peu trop d'ailleurs sur la côte...). Ces îles sont d'origine volcanique, et offrent parmi les paysages les plus spectaculaires au monde. L'île de Ténérife a déjà été largement décrite dans de précédents articles parus dans la revue. Les îles de La Palma et La Gomera sont par contre nettement moins courues, notre récit leur est consacré.

Le même principe de base est retenu, déjà expérimenté lors de nos précédentes escapades à vélo : voyage itinérant sans assistance (et donc transport des bagages sur le vélo) et pas de réservation au préalable de nos logements à l'étape. Ces deux ingrédients nous garantissent à la fois liberté totale du choix des étapes et offrent la place à la surprise et à l'improvisation. Nous n'aurons en fait aucun problème pour trouver un endroit où dormir : pensions et petits hôtels ne sont pas surchargés à cette époque. A chaque fois : accueil parfait et excellent rapport qualité-prix.

Après un voyage en avion de plus de quatre heures, nous atterrissons sur l'île de la Palma. Ouf ! Nos vélos n'ont presque pas souffert du voyage. Comme chaque fois cependant, un peu de bricolage... Un rayon tor-du et coincé dans les pignons, bloquant ainsi tout mouvement, (si, c'est possible !) nous vaudra quelques énervements.

LA PALMA

L'île de La Palma détient le record mondial d'altitude moyenne. La parcourir à vélo s'annonce très sportif. Quelques chiffres : le sommet de la Caldera de Taburiente, accessible par la route, culmine à plus de 2400m, mais ne se trouve qu'à 5 km de la côte à vol d'oiseau ! Trois jours seront consacrés à effectuer le tour de l'île et l'ascension au point culminant. Dès les premiers kilomètres, nous rencontrons une succession de côtes très éprouvantes : la route longeant le littoral joue en effet au yo-yo entre 0 et 1200m d'altitude ! Heureusement les paysages traversés sont à la hauteur de nos efforts : la montagne plonge littéralement dans l'océan et est extrêmement ravinée sur la partie nord de l'île, la plus arrosée. La culture de la banane est l'activité principale sur La Palma : même les endroits les plus escarpés sont exploités. On imagine les efforts nécessaires pour aller y cueillir les régimes de bananes.

Notre première étape sera le village de San Andrés, petit village de pêcheur aux maisons à l'architecture typiquement canarienne.

Le lendemain, départ pour la partie nord de l'île. Ici, pas de route de côte. Nous nous enfonçons dans une forêt dense à l'atmosphère humide. Cela pourrait presque faire penser à un climat tropical, si ce n'est la fraîcheur qui nous empêche de quitter les jambières. De barrancos en barrancos (ravins), la route est très sinueuse et très accidentée. Nous ne croisons que quelques voitures. A la sortie de cette forêt subtropicale le paysage change et nous voilà au cœur d'une pinède méditerranéenne, enfin un peu de chaleur...

Nous sommes maintenant sur la partie de l'île à l'abri des vents dominants : climat plus sec et par conséquent végétation moins luxuriante. Nous nous arrêterons à Los Llanos à l'ouest de l'île. Nous dormirons dans une pension au patio couvert très agréable.

La troisième journée est consacrée au tour de la partie sud de l'île où se sont produites les éruptions les plus récentes en 1949 et 1971 à Fuencaliente à l'extrême sud de l'île. Deux volcans, le San Antonio et le Teneguia, alignés sur le rift, sont visibles de la route, on peut même en faire le tour à pied.

Nous consacrerons le reste de la journée à visiter Santa Cruz de la Palma aux nombreuses maisons à balcons traditionnels. Une réplique grandeur nature de la nef «Santa Maria» de Christophe Colomb occupe le centre d'une place, nous rappelant ainsi que les îles Canaries ont été la dernière escale, avant la traversée de l'océan pour le célèbre navigateur.

La pureté et la clarté du ciel de La Palma (dont nous n'avons malheureusement pas beaucoup profité) lui ont permis d'être choisie pour l'installation d'une dizaine de télescopes internationaux situés sur le roque de Los Muchachos à 2426 m d'altitude. Nous ne pouvions décemment pas quitter l'île sans faire l'ascension de son point culminant : une montée de 35 km pour 2400 m de dénivelée, soit plus que le Galibier, effectuée heureusement sans les bagages. La montée est difficile et irrégulière (dixit Hélène), mais une fois encore les paysages sont somptueux. La route longe le nord de la caldeira et enfin le soleil et la chaleur font leur apparition. Ce sera en fait la plus chaude journée de notre séjour, et, cerise sur la gâteau, un panneau nous annonce la présence d'un col sur la partie sommitale : le degollada de las Franceses, à 2257 m !

La route offre des perspectives impressionnantes, d'un côté sur le littoral et au loin l'île de Ténérife et son sommet distant de 150 km (pic du Teide, 3718 m) qui émerge des nuages et, de l'autre, sur l'intérieur de la Caldeira, qui forme un cirque de 5 km de diamètre et de plus de 1500m de profondeur. Les nuages au fond de la caldeira en accentuent l'aspect aérien. En quelques kilomètres, nous passons de la forêt de pins, à un univers minéral où pratiquement toutes les palettes de couleurs sont représentées.

LA GOMERA

Après trois jours et demi sur La Palma, nous rejoignons l'île de La Gomera par ferry.

La Gomera se situe à seulement 30 km au sud-ouest de Ténérife. C'est la plus petite des îles de l'archipel des Canaries après El Hierro. Elle est peu touristique et restera celle que nous avons préférée. Nous y sommes restés deux jours. Au programme de la première journée, le Degollada (col) de la Cumbre, atteint après une série de tunnels dans lesquels quelques centaines de mètres sont toujours trop longs surtout en montée, en courbe et dans le noir ! Une belle descente nous attend vers la vallée d'Hermigua. Nous gagnons la côte au vent, très déchiquetée et sauvage. Vu la température, on se croirait cependant plus en Bretagne qu'au large des côtes marocaines (pas plus de 10°, les habitants n'ont quasiment jamais vu cela début avril).

Nous découvrons des villages splendides et très calmes. Nous passons la nuit à Agulo, village typique aux ruelles pavées qui surplombe l'atlantique. Au loin, nous apercevons le volcan du Teide, sur l'île de Ténérife, au profil pyramidal quasi-parfait.

Le lendemain, la route nous mène depuis la côte tourmentée jusqu'au point culminant de l'île, à plus de 1400m d'altitude, traversant ainsi le parc de Garajonay, réputé pour sa végétation et plus précisément sa forêt de lauriers géants. Brouillard et froid nous accueillent au sommet, décidément nous sommes loin des vacances au soleil que nous imaginions. Notre descente sur l'autre versant de l'île sera par contre au soleil : 20 degrés gagnés en seulement quelques kilomètres et nous retrouvons une végétation rase, palmiers et cactus.

La lumière est maintenant éclatante, notre dernière soirée sur cette île sera consacrée à la visite de sa capitale, San Sebastian de la Gomera et de son port. Au loin, Ténérife, dernière des îles visitées, sur laquelle nous passerons les trois dernières étapes du voyage. Le calme et la beauté de La Gomera nous ont conquis et on s'imagine déjà y revenir prochainement.

Notre voyage se poursuit par la visite de Ténérife, nous réservant ainsi un final en beauté avec l'ascension vers le parc national du Teide, et sa gigantesque caldeira à plus de 2300 m d'altitude. Nous étions loin de nous imaginer que nous allions y subir une tempête de neige !

En conclusion, les îles Canaries offrent des paysages fantastiques, complètement différents de ceux qui nous avaient émerveillés lors de nos précédents voyages à vélo, en Norvège ou dans les Montagnes Rocheuses. Elles offrent une diversité incroyable, liée à leur relief extrêmement marqué (13000 m de dénivellation en 460 km parcourus!), ce qui permet d'avoir, suivant l'exposition aux vents dominants, toute la palette entre végétation semi-désertique et tropicale.

Si l'on s'écarte des zones touristiques, souvent concentrées sur les côtes sud, on retrouve très rapidement tous les aspects de la vie canarienne authentique : habitat soigné, accueil chaleureux, cuisine variée (ça compte à vélo !).

Hélène et Dominique Farcy
CC 3246 et 2592

LETTRE OUVERTE À MON AMI MICHEL

Souviens-toi qu'il y a une quinzaine d'années, je t'avais déjà écrit une lettre ouverte. Loin d'imaginer que cette année j'aurais à le faire de nouveau. Amputé de la jambe droite, tu avais su dépasser ce handicap pour redevenir «comme les autres» si bien que ton courage hors norme forçait l'admiration de tous et plus particulièrement de ceux qui pédalaient à tes côtés. Fait d'acier trempé, tu étais un battant, un fougueux, un Breton têtu sur le sort duquel s'apitoyer eût été t'injurier. Chaque jour qui passait était un nouveau défi : après avoir repris ton travail et plus encore, ton vélo qui demeurait pour toi la soupape de survie, tu te remis à traverser la France de part en part pour des épreuves handisports et autres championnats de France. Les maillots régionaux ou nationaux acquis étaient pour toi les couleurs de ta vie et mieux encore, des victoires sur toi-même.

La montagne que tu trouvais si belle t'attendait et tu te mis à nouveau à escalader les pentes, faciles au début pour atteindre ensuite les plus ardues. Dans le silence des cimes, tu te retrouvais seul, face à toi-même. Une fleur sur le bord de la route, un soleil qui se levait dans la brume ou le bruit des clarines dans les alpages t'avaient redonné le goût de la vie. Tes cartes postales envoyées du Ventoux, du Vercors ou du Luberon me donnaient à penser que tu avais décidé de vivre : n'étais-tu pas allé du Havre à Lourdes avec ton ami Louison pour remercier le Ciel de t'avoir gardé la vie ? Conscient alors de tes nouvelles forces tu t'étais remis «à bloc» dans les cyclosporives, bien sûr la Bernard Hinault, course de légende, avait ta préférence et c'est dans cette épreuve d'anthologie que tu étais allé au bout de ta souffrance.

Souviens-toi : une tempête à décorner les bœufs, 5100 participants, 1600 abandons et ce public qui te poussait dans la côte de Jerznel à Dinan... L'eau dévalait cette rue pavée et tous les concurrents montaient à pied, chaussures à la main mais ce public breton, qui avait mesuré ta détresse, se relayait pour te hisser au sommet... J'en ai encore aujourd'hui des frissons. Arrivé à Saint-Brieuc, au terme des 255 km, véritable enfer, ton visage douloureux, mais délivré, était pour moi la plus belle des récompenses. Depuis, le temps s'est écoulé et tout semblait s'apaiser et pourtant, l'adversité t'a rattrapé pour t'enlever un bras, comme s'il t'avait fallu une piqûre de rappel.

Que dire alors ? Le silence s'imposait à nouveau. C'était à toi de décider si tu repartais ou non. Vauvenargues disait en son temps : «qui sait tout souffrir peut tout oser». Comme en souffrances de tous ordres, tu avais atteint les sommets, tu pouvais à nouveau envisager de remonter sur ton vélo, mais, quel vélo ? Seul ton ami et mécano Gérard pouvait l'imaginer. Avant que tu ne sois ressorti de l'hôpital, le prototype était réalisé : l'amitié avait permis l'imagination. Désormais, cette montagne que tu aimes autant que tes genêts de Bretagne, espère ton retour pour te dévoiler des beautés encore ignorées. Avec la main qui te reste, ne lâche pas celles de l'Amour de ta vie qui a accompagné et tous tes périples et partagé toutes tes souffrances. Va sur les routes, respire, regarde, écoute, vis petit «Père courage» et saches que c'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière.

Petit Poteau

Hommage à Michel Fouville
CC 5349

LE CHASSEUR DE COLS ET LE CHASSEUR DE TEMPS

Un jour un cycloportif
Convia son ami cyclo
A un raid expéditif
Entre Grenoble et Bordeaux.

Dès le départ de la ville
Le turbo se trouva mis
Comme s'ils étaient en péril
Et voulaient sauver leurs vies.

La cadence fut soutenue
Avec la tête dans le guidon
Rien ne manquait au menu
Ni les vallées, ni les monts.

Après quelques kilomètres
Ils se mirent à transpirer
Et se résolurent à mettre
Leurs plus imposants braquets.

Le cadour sur sa machine
Pédalait comme un damné
Son copain courbait l'échine
Pour ne pas se faire lâcher.

Ce régime ne lui plut guère
Il s'en voulait d'être aussi fou
Pour s'embarquer dans cette galère
Et devoir aller jusqu'au bout.

Il en eut bientôt ras le bol
De ce rythme de barjot
Et retourna grimper des cols
Sans se soucier du chrono.

Maurice Ocelli
CC 3975 de Grenoble

GRAND MESSE À PEYRONENC

C'est dans les monts de Lacaune que le Grand Prêtre de l'Ordre Pyrénéen des 100 Cols, Alain de Muret, a organisé avec Gérard l'Ucétiste la traditionnelle réunion annuelle des 100 cols et cols durs au col de Peyronenc sous le bienveillant regard de la vierge de Roquecéziaire (la roche qui sépare) perchée sur le pog du village.

Tout a commencé la veille dans le hameau du Fraysse où se réunirent en conclave : le Grand Prêtre accompagné de sa muse, Dame Chantal, arrivée de nuit après un long voyage de la capitale des Gaules, Francis le Juste de Rochefort avec Chantal responsable de la clémence des dieux de la météo, tous deux venus de la très importante congrégation de Labastide Saint-Pierre. La première journée fut consacrée à la recherche de quelques cols muletiers sur les coteaux aveyronnais : 3 muletiers autour du village de Brusque : Las Ayres, Bélugos et Legast, ce dernier nous causant quelques soucis, nos saintes IGN n'étant plus à jour et les chemins ayant évolué. Dame Marie-Jo et les deux Chantal partent de leur côté admirer les lacs de la montagne languedocienne : La Raviège et Laousas par le Col de Piquotalen, la Croix de Deux Sous et Sié.

Le soir nous serons rejoints par le Patriarche Daniel de Nohic et Dame Josette ainsi que par son vassal le «parfait» Philippe l'Oenologue qui nous fournit en vin de messe de première qualité. Il est accompagné par Léontina des Carpates qu'il a pris pour femme depuis peu. Le grand philosophe Guy Rale est venu seul après une quête dans le Brassaguais où il franchira les cols de Caunan, Fauredon et Tranchée. Nous clôturerons la journée par un grand repas présidé par Joseph et Alain, le maître des lieux.

Dimanche, le grand jour. Les prières de Chantal ont été entendues, les Dieux sont avec nous, le ciel est d'azur et la température très agréable. Notre troupe de pèlerins se dirige vers le lieu de la cérémonie par la très belle et bucolique vallée du Dadou. A Saint Salvyde-Carcavés la route s'élève vers le col, nous faisons une halte au village de Roquecéziaire et escaladons le rocher où domine la Vierge, qui partage le Tarn de l'Aveyron (ou bien est-ce l'inverse ?). La légende voudrait que cette statue de la Madone fut érigée tournée vers le Tarn, mais que le lendemain matin elle tendait les bras vers l'Aveyron. Du haut de son rocher la vue est à 180° et aujourd'hui nous voyons aussi loin que nos yeux nous le permettent.

Nous arrivons au col où déjà quelques pèlerins matinaux sont arrivés, accueillis par Alain et Gérard les maîtres de cérémonie. Ainsi nous retrouvons les fidèles piliers de notre institution qui sont venus de tous les coins d'Occitanie pour cette magnifique rencontre annuelle. Il y a là Durand de Castres, vieux Cathare à jamais, Guy le mazamétain, Michel le grand rédacteur des écritures de notre Grande Fédé, suivi comme son ombre par Dany et ses acolytes. N'est-ce pas lui qui a dit : «l'Union fait la force ?»

Plus tard le grand conservateur des saintes images, Pierre de Comminges, nous arrive des Pyrénées avec sa Micheline qui lui a mené un train d'enfer. Dom Felipe de Las Vacas, dont la devise est : «un Ricard sinon rien», est là aussi avec Dame Nicole d'Aveyron.

Claude et Maggy nous arrivent tout droit des tours de Carcassonne. L'hérétique Kikou de Limoux toujours présent dans les grandes occasions avec Martial le Catalan et sa descendance. Tout ce beau monde est arrivé qui par Montfranc, par Viane, par Le Masnau, par Lacaune, par Brassac ou en faisant un détour par le petit col du Capelou, qui n'a jamais vu autant de monde et tous vous diront qu'il mérite le détour.

Les Albigeois sont arrivés par groupes comme en croisades avec à leur tête leur égérie Nicole la Voyageuse avec un glorieux ancien faisant partie du premier cercle puisqu'il porte le n° 38 de notre confrérie, Gérard le Savoyard.

Partis dès l'aube, nos deux amis du grand VCM, Thierry sur son 650 et Nicolas le Campan, ont connu quelques problèmes directionnels mais ils sont là. Et là ! Sur le coup de midi, alors que tous les pèlerins se proposent de partager le pain et le vin de l'amitié, assis dans l'herbe tendre du col, un grand silence se fait:

il est là notre Grand Maître arrivé tout droit de son Auvergne, accompagné de sa fidèle Catherine, Claude le Clermontois est venu partager ce grand moment d'amitié avec les Pyrénéens et Occitans réunis.

Après-midi sous un chaud soleil, par petits groupes, chacun repart vers ses attaches, par mille chemins de la montagne de Lacaune, quelle belle journée entre passionnés de Montagne et de Cyclotourisme dans une chaude ambiance. Nous nous donnons rendez-vous en 2003 au col de Saet dans le Couserans.

Bernard de Terssac
Alias Bernard Aussillou
CC 1834

DEUX BELGES AU SOMMET DE LA BOCCA DI A GUARDIA

Jules César l'a dit il y a bien longtemps : «De tous les peuples de la Gaule, les Belges sont les plus braves» et il a ajouté, même si cela n'est pas repris dans toutes les versions du De Bello Gallico, «mais ils sont les seuls à ne pas savoir ce qu'est un col !».

Aussi, pour enrichir nos connaissances, nous avons décidé, ma femme et moi, de faire quelques exercices de révision (ou de rééducation) sur les routes corses en ce beau mois de mai 2002. Joli mois de mai ? L'accueil de l'île de beauté fut plutôt froid et humide et c'est sous un ciel gris et pluvieux qu'il fallut commencer notre périple. Fort heureusement, tout s'arrangea par la suite et le soleil illumina nos derniers tours de pédale comme pour nous inviter à revenir plus tard.

Les exercices de révision furent nombreux et variés depuis le col de Teghime jusqu'à la Bocca Fogata en passant par plus d'une centaine d'autres, tous aussi pittoresques et attachants.

Il y eut bien sûr les classiques, le Vergio, le plus haut mais aussi un des plus faciles au départ d'Evisa, le Sorba, long et sauvage, tous les cols de la Castagniccia où courent les cochons en liberté. Il y eut le terrible Bavella, grimpé depuis Solenzara et son marchepied, le col de Larone pendant lequel je crus avoir le plaisir de grimper mon 1000ème col. Depuis mon retour, j'ai eu le temps de refaire les comptes et il apparaît que c'est le modeste Foce (48 m) qui aurait l'honneur suprême !

Il y eut des exercices difficiles où il fallait mettre à contribution toute sa science de la grimpe. Il y eut les exercices pour débutants, franchis sur le grand plateau.

Il y eut surtout la terrible Bocca di a Guardia...

Nous venions de franchir le col di Paretu en guise de répétition. Quittant l'anse de Cardo où un sympathique tenancier de paillote à qui nous avons commandé deux cafés s'était indigné parce que nous osions remplir nos gourdes au lavabo des toilettes sans sa permission, nous savions que nous devions franchir le fabuleux col de Guardia et ses 19 mètres d'altitude avant de plonger sur Favone.

Nous étions le 13 mai 2002, il était 14h13 et nous attaquions la face sud du géant de Corse. Enfin, quand je dis que nous attaquions, c'est un euphémisme : tout à coup, après trois tours de pédales, nous nous retrouvâmes à l'entrée de Favone. Nous venions donc de franchir l'obstacle sans nous en rendre compte (par son versant le plus facile, je le concède !).

L'émotion nous prit alors à la gorge ! Allons, petit Belge, découvre-toi, savoure l'instant qui passe : tu viens de franchir un col authentique, au relief bien marqué, malgré ses dix-neuf mètres. Un col géographique, mais aussi un vrai col historique, attesté depuis la plus haute antiquité.

Ne raconte-t-on pas qu'Hannibal est passé ici lorsqu'il allait mettre une raclée à Rome et aux Romains ? Il voulait éprouver la résistance de ses éléphants avant de leur faire franchir les cols enneigés des Alpes. Deux d'entre eux périrent dans l'aventure et en cherchant bien, on trouve encore quelques débris d'ossements sur le piton ouest du col !

Après une telle aventure, il ne fait aucun doute que nous n'aurons plus jamais l'audace de proposer à la noble confrérie de faire figurer en si bonne compagnie ces malheureux cols belges où ni Hannibal, ni Attila, ni Gengis Khan ne sont jamais passés !

Bernadette Cornet CC 4780 et Fernand Yasse CC 3680

PAVEZIN

Le réveil n'a pas sonné. Dès le lever nous sommes à la bourre. Il faut appuyer plus fort sur la pédale. Non ce n'est pas une erreur ce singulier. Il s'agit bien de la pédale, mais d'accélérateur ! Cela permet de compenser un peu le temps perdu. A huit heures passées, nous stoppons sur la place, située le long du Rhône, à Serrières. Les jeunes montent un peu plus haut pour prendre le départ d'une balade VTT. Ils nous rejoindront sur le coup de midi au col de Pavezin. Comme chaque année le dernier dimanche de septembre s'y déroule une concentration nationale en souvenir de Vélocio.

Cette année, pour faire une surprise à un ami, nous avons décidé de jumeler la concentration avec le premier rassemblement des amis de l'Aigle de Valcavera. Nous avons lancé les invitations voilà un mois. Une quinzaine de lettres a été distribuée. A coup sûr, seule l'élite du cyclotourisme du bassin valentinois sera présente. L'Aigle de Valcavera est plus connu sous le prénom de Denis. Sa légende est née le jour où celui-ci tentait l'ascension du fameux col Piémontais : un aigle et Vélocio lui seraient apparus pendant la montée. Une sorte de miracle. Les amis qui l'accompagnaient, ce jour là, considèrent qu'il s'agit aussi d'un miracle que leur camarade ait atteint le col. Deux miracles dans la journée suffisent à bâtir une légende.

Patricia, Christian, Claude, Denis, finissent de préparer leurs montures. Nous ne sommes pas si en retard que cela. Michel vient me serrer la main. Lui me connaît. Moi ?

Un cycliste passe. Il se dirige vers le nord. Ce vélo jaune avec des sacoches protégées par un plastique, nous l'avons déjà rencontré cette année. Voyons, c'était vers Digne pour Pâques en Provence. C'est bien lui : c'est Patrick Plaine, le voyageur inlassable.

Coincidence, toutes les bicyclettes se rendant au rassemblement sont équipées de garde-boue et de porte-bagages. Certains de leurs propriétaires ont même installé dessus une cagette. Il semblerait que ce soit le signe de reconnaissance des amis de l'aigle.

Denis dispose du modèle étalon. C'est normal, c'est lui, l'Aigle. Elle est parfaitement adaptée à la taille du porte-bagages. Il apparaîtrait même que la somme de tous ses côtés atteindrait le chiffre magique de 650 ! Claude dispose d'un modèle très affûté, super léger, bâti en peuplier tranché de 5/10 d'épaisseur. Un modèle cycloport tout à l'image de son possesseur. Cet accessoire ferait plus d'un envieux sur la ligne de départ de l'Ardéchoise.

Michèle utilise un spécimen de style plutôt utilitaire. D'ailleurs elle transporte dedans un suisse en forme d'aigle. De chaque côté un foulard matérialise les filets d'air. Un peu comme les penons sur les voiles des bateaux. Nous sommes quelques-uns à n'avoir pas de cagettes, mais comme l'amicale est très tolérante nous pouvons nous intégrer au groupe.

Nous quittons rapidement la vallée du Rhône par une petite route ascendante. Il est beaucoup question de mécanique et de sécurité des cyclistes pendant la montée. Malgré le faible pourcentage de la côte, les foulards, pourtant très légers, de Michèle refusent de se mettre à l'horizontale. Un indicateur démoralisant, un peu comme lorsque le compteur affiche 4 km/h. Maclas, Pélussin. Il est décidé de passer par le col de la Croix de Montvieux. A l'avant dernière épingle, je décide de faire un gag. Par un itinéraire VTT coupant le tournant, j'espère doubler tous ceux qui sont devant sans qu'ils ne me voient. Mais, malheureusement, je me trompe de chemin et dois faire demi-tour. Je perds du temps. Quand j'atteins le col, tout le monde est déjà là. Je reste discret sur cet épisode.

Par contre, un chemin sympa part vers le nord en direction du col de la Croix de Mazet. Sans regarder la carte, j'annonce : «ça sera tout plat». Patricia et Christian choisissent cette option. Pendant un temps nous roulons en suivant une courbe de niveau. Puis cela se met à descendre. Ça descend même franchement fort. On aurait peut-être du regarder la carte ? Patricia négocie un passage délicat à pieds. Un peu plus bas,

Christian freine brusquement. Je pile, juste derrière lui et je rate de peu l'OTB (out the bar = un beau soleil). Nous devons rouler dans un sombre chemin creux sur des dalles glissantes et entre de gros cailloux. Et tout à coup, voilà la lumière et le col. Ouf !

Mais cet itinéraire était bien plus rapide que le crochet routier et nous avons tout le temps de choisir le meilleur endroit pour applaudir nos camarades lors de leur passage au col.

Arrêt obligatoire à la Croix du Mazet, car se tient en ce lieu la concentration annuelle de la confrérie du 650. Seul Denis va signer le registre, accompagné de Christian, très courageux à cette occasion : il roule en 26». Il reste encore 7 kilomètres pour rejoindre le Col de Pavezin. Il est déjà tard. Nous croisons beaucoup de cyclistes qui rentrent déjà. Peu de cyclos. La route est assez plate. Tiens ! Voilà Julien et Sylviane de Firminy.

Il est onze heures quand nous franchissons le col. Il y a foule encore, sur la place. Un petit bonjour à Geneviève et Daniel derrière les fourneaux. Voilà Jean, Dédé, Simone. Les Valentinois arrivent : Joce, Françoise, Alphonse. Robert le président de la ligue Rhône-Alpes est là. Voilà Patrick Plaine. Il lui semble me connaître. Michèle lui rappelle Mimi Mathy ! On parle vélo. Je photographie. On parle, on a des nouvelles des amis. Je n'ai pas entendu le discours du président du Codep 42. J'ai une excuse: j'écoutais Patrick Plaine. Intarissable ce cyclo de la passion.

Les jeunes arrivent vers midi et quart : la balade était plus difficile que prévu. Tous les amis de l'aigle sont maintenant là. Nous pouvons manger. Patrick Plaine est déclaré invité d'honneur. Il aura aussi droit à un morceau de suisse.

Denis offre l'apéritif, Michèle le dessert. Nous vivons un instant unique: c'est le premier rassemblement des amis de l'Aigle. Ce sera peut-être le seul. Savourons !

Après le pique-nique, il est proposé une variante de «Antoine le fantôme» : cela s'appelle «Vélocio le cyclo». Une partie des convives ne connaissait pas encore. Quelle rigolade !

Au moment de la dislocation, un cyclo vient discuter avec nous. Il est rapidement question de voyage à vélo. Dommage que ce cyclo-campeur ne se soit pas approché plus tôt. Il y aurait eu un bout de suisse pour lui.

Puis chacun décide de son itinéraire de retour. Patrick Plaine reste encore un moment.

Une carte postale nous apprendra qu'il a quitté Pavezin à 18h30 et qu'il a dormi au Col de l'Oeillon à la belle étoile.

André Peyron
CC 317

UN DRÔLE DE COL

L'Ain à vélo, sur la route fleurie...

Il est un col que je ne suis pas prêt d'oublier. Le «Tour des 5 Monts de Savoie» est une randonnée superbe mais pour un chasseur de cols, l'itinéraire est trop peu émaillé de pas, collets, selles et autres cols. Cela donne un goût de trop peu.

Donc, avant de tourner définitivement la page 2002, je fais halte au pied du Revermont dont les vallées et le comté des fruitières de Drom et de Villereversure sont très prisés pour ses sites et le comté.

A vélo, le touriste profite de surcroît d'itinéraires vallonnés et, à défaut de grands cols, il trouve juste les difficultés à même de faire apprécier une étape rafraîchissante dans une auberge du parcours. Voilà ce que chante la «Voix de l'Ain», l'hebdomadaire des pays du premier département de France. En vérité, il y a bien longtemps déjà que systématiquement quand je déplie la Michelin 74 au pli 3, mon attention reste accrochée sur les col de France et Signal de Cuiron (Mont July) situés entre Bourg-en-Bresse et Oyonnax. L'occasion faisant le larron...

Ceyzériat. Altitude 300 m. J'abandonne mon véhicule en face de la gendarmerie et d'emblée, j'attaque la rampe qui mène à l'observatoire et au relais de télévision du Mont July (593 m). Un dénivelé de près de 300 m, c'est à dire à peine le quart de celui du Mont du Chat. Un jeu d'enfant ! Celui du chat et de la souris ! En effet ! Comme sur les hauteurs du Mont du Chat, on n'y voit que dalle. Y a-t-il un point de vue ? Bis repetita placent. -(ça, c'est Horace, le copain d'Auguste, qui le dit, pas moi)- Le complexe météo se devine et la tour s'évanouit dans la purée de pois. Une bonne pluie bien drue s'abat sur le Revermont. Pluie du matin sur N-D de Conches n'arrête pas... - (je vous laisse le soin de compléter les points de suspension)- Après une courte hésitation, ma trajectoire aboutit à Drom, un bled blotti au pied de la montagne où une villageoise accorte me met sur le chemin du col de France. «Facile, jeune homme (!), le col est au bout de cette route, au carrefour, à 2 kilomètres d'ici» me souffle-t-elle.

Trop heureux, j'enroule aussitôt dans la direction indiquée. Pas de trace de panneau à la croisée des chemins. Bof ! Ce n'est pas la première fois qu'un panneau a disparu, voire même n'a jamais existé. Impossible de vérifier dans cette brouillasse. Je poursuis mon effort vers le col de la Rousse (380 m) dont la signalisation est logée à la même enseigne que le précédent.

Villereversure. Altitude 300 m. La riante vallée du Suran ! Une chute d'eau me contraint à me réfugier dare-dare dans un bistrot où tous les papys du quartier sont au rendez-vous de l'apéro. Les discussions «bon enfant» fusent de tous les côtés du bar. C'est inimaginable ce qu'un petit blanc peut donner de l'énergie ! Sagement, je compulse la «Michelin» et il faut me rendre à l'évidence que, pour une misère d'un kilomètre, j'ai loupé le col de France. Il est exclu que je fasse demi-tour. Comme il n'y a aucune amélioration à attendre du temps, je m'en vais épingle le col de la Roche (401 m) qui jouxte la commune avant de refermer la boucle sur Ceyzériat. Cependant, voilà que je me mets à pédaler du talon dans la dernière côte. Une voiture me double. Un peu plus haut, je l'entends qui rétrograde de vitesse. Rien de tel pour donner du moral !

Juste après le passage à niveau, un aficionado a peinturluré sur la route plusieurs noms dont celui de «Bressans». Ça, c'est un coup bas. Je me vois dans la peau du pauvre Busard qui se fait battre à plate couture par le Bressan («325.000 Francs» - Roger Vailland - Editions Corrèa-Buchet-Chastel) Mais le coup de grâce sera pour une autre fois puisque la route pique aussitôt du nez sur Ceyzériat. Là, quoique la bruine persiste, je satisfais mon envie d'aller jeter un coup d'œil sur le col de France. Par la voie directe, c'est à dire via Jasseron.

Jasseron. Ici, je sens obligé d'ouvrir une parenthèse qui n'a aucun rapport avec le vélo. Mais quel régal pour les yeux ! Dès les limites municipales, j'ai eu l'impression d'assister à une orgie florale. Des floralies luxuriantes. A une traite des blanches et des roses. A une symphonie de blanc et de rouge avec de temps en

temps un soupir de bleu et une pause de jaune. Des parterres de hauts buissons d'impatientes blanches et d'un rose tendre courbent l'échine jusque dans la rue. En face de cette débauche à dominante rose, des pélargoniums d'un rouge vif, qui prospèrent dans des auges, rivalisant d'éclat avec des brassées de pétunias pourpres et bordeaux. Les jardinières suspendues de l'école permettaient à des grappes de géraniums grimpants couleur coquelicot de se balancer au gré de la brise de vallée.

Quant à la mairie, elle a mis le paquet. Sur les fenêtres, des bacs garnis de bégonias d'un rouge rosé ; devant la porte d'entrée, des vasques remplies de tagetes jaunes entourées de pots de géraniums amarante; à l'étage, des perles de pluie roulaient sur les guirlandes de fuchsias rouge carmin. L'église, elle non plus, n'est pas en reste. Des plates-bandes de glaïeuls de toutes les couleurs en bordent son allée principale. Ensuite venait un fouillis de clématites qui opposaient leur bleu d'outremer à celui de l'azur des volubilis qui envahissent le pignon d'une maison bourgeoise.

Des fleurs partout. Par milliers. Sous toutes les formes. Dans les coins les plus reculés du village. Jusqu'à la dernière maison du village qui offre au visiteur une bordure soignée de dahlias. Par contre, je n'y ai pas vu proliférer des roses trémières ni des rosiers. Ces quelques mots ne sont qu'un pâle reflet du festival de fleurs qui est offert aux visiteurs par la commune de Jasseron.

La toute récente lecture de carte m'avait appris que depuis ce village, il ne restait tout au plus que 3 bornes. De fait, quelques secondes plus tard, l'échancrure du col apparaît dans toute sa splendeur. Un col sans ambiguïté. La route se sépare en deux. Pas de trace d'un panneau renseignant le col de France. Je commence à la trouver saumâtre. Un bras de la route s'en va se perdre dans la combe pour Meillonas, le village adoptif de Roger Vailland à la fin de sa vie. Spécialité du village : la faïence. Je reste sur la départementale qui décrit une ample courbe entre les sapins. Depuis la croisée des chemins, il n'y a pour ainsi dire aucune dénivelée. Toujours pas de col ! Je finis par en prendre mon parti et comme je suis prêt à rebrousser chemin, surgit tout à coup le panneau aux lettres jaunes sur fond bleu. ->Col de France- Je me frotte les yeux. La pluie a dû me ficher la berlue car je me trouve à flanc de montagne. A gauche, un ravin ; à droite, une pente à 45 degrés. L'autre montagne, très loin dans le lointain, au-delà de la combe. Je fais encore quelques tours de roue qui ne m'apprennent rien de plus. Il ne me reste plus qu'à faire mon deuil du col de France qui termine quelque part la route fleurie de l'Ain en queue de poisson. A force de rêver d'une montagne... autant en emporte le vent !

José Bruffaerts
CC 1997

L'AVENTURE TURQUE.

Nous sommes treize cyclos (de 17 à 63 ans) à enfourcher notre vélo à Trabzon, au bord de la mer noire, le mercredi 7 août 2002.

Un léger vent nous aide à supporter les 35°. Pour les 4 cyclos partis d'Ankara, une semaine plus tôt, l'acclimatation s'est déjà faite, leur bronzage atteste la violence du soleil à cette époque. En 20 étapes, d'une moyenne de 170 km, nous rallierons Trabzon à Ankara en longeant l'Arménie, l'Iran, l'Irak et la Syrie. Après avoir longé la mer noire durant 50 km, nous entrons dans la chaîne de montagnes du Dogu Karadeniz Daglari.

Le contact avec la montagne fut terrible. Un col d'une quarantaine de kilomètres se présente à nous : l'Ovitdagi Gecidi qui culmine à 2640 mètres.

Quel calvaire pour les 13 cyclos, en plus de la température, les rampes droites à pourcentage assez fort ne vous accordent aucun moment de récupération. Cinq cyclos arriveront au sommet du col au prix d'un effort démentiel... rien de comparable avec les cols français, d'Islande ou du Pérou que nous avons gravis les années précédentes. Les jours suivants, chacun aura pris ses repères, les sommets des cols deviennent un peu moins difficiles à passer.

Les paysages sont magnifiques et, alors que les cartes nous renseignent des sommets de cols non asphaltés, nous avons la bonne surprise de trouver partout un revêtement en tarmac en bon état. La culture n'est pas oubliée, nous visitons sur notre route des vestiges : Ishan, la plus ancienne des églises géorgiennes (7ème siècle) proche des vallées de l'Afghanistan, Ardehan, la plus majestueuse des citadelles de Turquie (14 tours et 750 m de murailles), Ani (Kars) ville fantôme aux mille et une églises.

Le mardi 13 août nous arrivons à Dogubayazit. Après 50 km, au départ de Tuzluca, nous escaladons le Pamuk Gecidi (1650 m). Comme dans tous les cols, chacun y prend son rythme et un regroupement se fait au sommet. M'y voilà pratiquement, je découvre, au détour d'un virage, le colossal mont Ararat.

Il est si grand, si large, si puissant, qu'il semble tout droit sortir des profondeurs de la terre. On comprend mieux le choc quand on sait que le Mont Ararat est la plus haute montagne du monde, mesure prise non pas au niveau de la mer mais au-dessus de la plaine qu'il domine. Près de 3400 m de dénivelé du côté de Dogubayazit, du côté arménien, le dénivelé est de 4400 m (l'Everest ne domine les vallées environnantes que de 4000 m). Son sommet recouvert de neige éternelle est couronné de nuages : une merveille.

Des bandes de gosses accourant à notre passage me font revenir sur terre. En signe d'encouragement, ils me jettent des pierres, je m'en sors avec une blessure au genou et une bosse dans le cadre. Par contre, un cyclo derrière moi n'a pu éviter une pierre qui lui casse sa roue arrière ainsi que son dérailleur, l'aventure Turquie s'achèvera pour Gégé face à la montagne sacrée. Ce furent les seules marques d'hostilité durant tout notre voyage.

Après le Mont Ararat, une autre surprise nous attendait à Dogubayazit, le palais d'Isakpacha, une des merveilles islamiques de Turquie, palais des mille et une nuits, sculpté dans un décor lunaire (17 et 18ème siècle).

Van, ville étape pour- notre huitième jour. Son lac, ses chats aux yeux de couleurs différentes... Le lendemain, nous devions avoir une petite étape jusqu'à Gevas. On nous oriente sur un mauvais chemin au départ de Van et nous voilà en pleine campagne kurde. Des routes d'un autre âge me rappellent douloureusement les routes des Andes péruviennes.

En attendant un regroupement des cyclos dans un petit village kurde, toute la population : hommes, femmes et enfant, se masse autour de nous. Impossible de communiquer, personne ne peut nous renseigner sur le chemin à prendre... Un moment d'inattention et je me retrouve avec mon altimètre arraché du guidon de mon vélo.

Après 50 kilomètres de ces routes interminables, nous retrouvons, non sans regrets, le tarmac et la route nationale.

Fin d'après-midi : nous irons en bateau sur l'île d'Akdamar, visiter une des plus anciennes églises arméniennes de Turquie. A quelques 100 kilomètres de Gevas, se situe le col Karabet (2985 m), le plus haut de Turquie, malheureusement, le temps et surtout le courage manquaient pour gravir les pentes de ce col.

Bilis –Diyarbakir, étape longue de 220 kilomètres par une température de plus de 40°, 9 heures 30 sur notre vélo, la nuit est tombée (20 heures) lorsque nous entrons dans cette grande ville. Demain, nous logerons à Karadut, au pied du Nemrod Dagi (2100m). Après avoir passé une branche du barrage Ataturk en bac, nous escaladerons une route sans fin pour aboutir au petit village de Karadut, situé à 1500 m d'altitude.

Demain matin, à l'aube les plus courageux iront admirer le lever du soleil sur la montagne du Nemrod Dagi. 4 heures du matin, il fait froid à plus de 2100 m. Plusieurs centaines de personnes sont là, attendent appareil photos, caméra aux poings pour immortaliser l'instant où le soleil percera et où... le sanctuaire d'Antiochos 1er sortira des ténèbres de la nuit.

Le Roi Antiochos 1er, Dieu légendaire du Royaume de Commagène; petit royaume fondé dans une partie des territoires de la région d'Anatolie du sud-est, fit construire un temple sur la montagne du Nemrut. Cette montagne est surmontée d'un tumulus (empilement de morceaux de pierres de la taille d'un poing restant de la sculpture des statues) d'une hauteur de 75 mètres et de trois terrasses. Ce temple est un des monuments somptueux de l'âge antique qui constitue la synthèse des cultures anatoliennes, perses et grecques. Cette merveille est une œuvre d'Antiochos 1er datant de 69 avant Jésus-Christ.

La journée se poursuivra par la visite d'autres lieux sacrés: Karakus Tumulus, la forteresse Yeni Kale, Arsameia (palais d'été édifié en 80 av. J.C.). Nous emprunterons le même chemin que l'ancienne voie processionnelle jusqu'à Eski Kale, là se dresse un bas-relief de 4,4 m de hauteur représentant Mithras-Hélios, le dieu des Perses et des Grecs. Tous ces sites sont inscrits sur la liste du patrimoine culturel de l'humanité de l'UNESCO depuis 1987, sous la protection de la République de Turquie.

Puis nous descendrons sur Adiyaman où nous verrons à nouveaux des retenues d'eau du barrage Ataturk.

Cette 13ème étape fut la dernière. Nous reprendrons l'avion à Sanli pour rejoindre Istanbul le lendemain.

Philippe Tibesar
CC 2565

RANDONNÉE DES COLS DE CANJUERS

A 1069 m d'altitude, le col de la Glacière (83-1069b) partage avec le col de Clavel le privilège d'être le plus haut col routier du Var. La route qui le franchit est dans un état déplorable et il est parfois prudent de mettre pied à terre. Peu utilisée, les ronces en envahissent les bords et s'enhardissent par endroits à traverser : il faut alors choisir entre le nid de poule et l'égratignure. Le seul énoncé de son nom évoque immédiatement la bise venue des plateaux de Haute-Provence, à moins qu'il ne s'agisse, comme à la Sainte-Baume, d'un ubac suffisamment froid pour y conserver la glace destinée au littoral. Au surplus, il ne conduit qu'à Brovès, village fantôme évacué par tous ses habitants. Mais ces traits ne suffiraient pas à en faire un des cols les plus fascinants et recherchés par les chasseurs de cols. Non : le col de la Glacière est un col à part parce qu'il a la saveur du fruit défendu, en un mot, parce qu'il est interdit.

Il est situé dans le gigantesque camp militaire de Canjuers, (40 km sur 10) et la route, autrefois CD 37, s'appelle maintenant «route interdite». Certains s'y sont risqués, le plus souvent sans dommage et quelquefois ont été refoulés. Renseignements pris, le col est inclus dans un «périmètre de tir» et pour avoir entendu lesdits tirs lors d'un précédent tour des gorges du Verdon, je n'avais pas envie d'essayer cette roulette russe d'un autre calibre.

Une demande officielle en bonne et due forme, le parrainage du Club des Cent Cols et des Cyclotouristes Randonneurs Cagnois, une reconnaissance en jeep et le commandant du camp nous donnait son accord «avec plaisir» pour rouler ce dimanche 25 août 2002 au matin.

Pierre Camaïti, Jean-Marie Falguière, Gérard Fillion, André Laurenti, Marc Séguy et votre serviteur, soit 6 centcolistes, accompagnés de 6 autres cyclistes, sommes partis de Fayence, nous sommes échauffés jusqu'au col d'Avaye (83-0751) et avons quitté la route de Mons pour entrer dans le camp au lieu-dit Pré-fagoux, accès interdit lui aussi. Là, nous sommes arrivés sur un rond-point digne d'une entrée de ville et avons fait un détour vers les ruines de Saint-Marcellin afin d'éviter l'ancienne route, transformée en piste pour chars et qui monte raide. Traversée de la plaine de Saint-Marcellin sur une piste très roulante et nous abordons enfin l'ascension du col lui-même.

La pente est régulière et l'on est plus attentif au revêtement qu'à son propre souffle : la difficulté n'est pas là. Au col, le paysage s'ouvre. Pause photos, au milieu des éclats d'obus et recommandations pour la descente, passage le plus difficile de la sortie. Nous traversons Brovès dans le silence de ses ruines, rejoignons la route publique sur quelques kilomètres et, peu avant le col du Bel Homme, qui mérite d'être abordé par son versant sud, empruntons à gauche une large route superbement goudronnée, anonyme au point de ne pas figurer sur la carte Michelin du Var au 1/100 000ème. Elle nous ménage quelques vertigineux points de vue sur l'Est varois, les Maures et l'Estérel et nous conduit en corniche aux cols jusque là confidentiels de la Cabane (83-0981) et d'Aïsse (83-0955). Une descente rapide et nous voici de retour au rond-point, d'où nous rejoignons Fayence par le même itinéraire.

4 heures en ayant pris le temps de s'attendre souvent, 51 km et 1100 m de dénivelée. Et si les centcolistes manifestent leur intérêt et l'armée nous autorise à nouveau, l'envie de recommencer avec la possibilité d'un parcours plus étoffé pour la journée (les cols ne manquent pas dans le voisinage) dans des paysages magnifiques.

Merci à ceux qui m'ont permis d'organiser cette randonnée : Jean Perdoux qui avait tout de suite donné son accord, André Laurenti, président du CR Cagnois, qui a accepté d'en prendre la responsabilité et le commandement du Camp, qui a fait preuve de compréhension avec beaucoup de simplicité.

Bernard Langlade
CC 4311

LA PASTILLE VERTE

Un curieux personnage, doté de minuscules cornes et de petites ailes de chauve-souris n'arrête pas de me susurrer à l'oreille :

- Tu ne vas tout de même pas envoyer une liste de nouveaux cols réduite à l'unité. Ce col de l'Esse que tu mettais de côté en cas de disette n'est pas particulièrement glorieux. Alors fais un effort que diable !

Cédant à l'odieux chantage, j'ose suggérer à ma douce moitié :

- Dis donc... si nous allions faire un petit tour dans le nord des Vosges. Je pourrais prendre le vélo et gravir quelques cols. Qu'en penses-tu ?

- Pourquoi pas ? Nous pourrions même demander à Jacqueline et Serge de nous accompagner car ce n'est pas toujours drôle de t'attendre en des endroits invraisemblables ou de jouer à Pénélope dans la chambre d'hôtel.

Et nous voilà tous les cinq sur la RN4, cap à l'est. Quatre dans la voiture et le cinquième sagement arrimé sur le dispositif adéquat. En ce dimanche d'octobre la route est déserte et si ce n'était un léger bruissement éolien se transformant en rugissement digne des quarantièmes dès que la vitesse atteint les 110 kilomètres à l'heure, tout irait pour le mieux. Notez que le système pourrait être breveté comme limiteur de vitesse. Après moult tâtonnements et des essais de configurations différentes, la progression ne devient confortable qu'après avoir dépassé Nancy.

Le lendemain matin, exécution capitale de cinq cols. Bien qu'innocents, ils succombent sous l'oeil admiratif de mes compagnons de voyage. Il faut dire qu'après des années de rodomontades ils mouraient d'envie de vérifier si mes prétendus exploits n'étaient pas surfaits. Praye, Donon, Entre les Deux Donon, Côte de l'Engin et l'Engin en offrant un minimum de résistance (mais cela je suis le seul à le savoir) me permettent de briller sans trop d'efforts. Comme le temps est de la partie nous en profitons pour aller pique-niquer au sommet du Donon à proximité du temple de Mercure.

Le jour suivant, alors que nous nous affairons à hisser le vélo sur la voiture, afin de rejoindre Obersteigen, au pied du col de Valsberg, Serge s'étonne soudain :

- Dis-moi René. Est-ce normal que ta roue avant soit aussi noire ?

Effaré, je constate la présence d'une épaisse couche sombre de suie grasse et tenace couvrant les sublimes décalcomanies que, dans un bel élan de générosité, Monsieur Mavic a crû utile de doter ses jantes. Comment expliquer l'étrange phénomène : Petits hommes verts ? Terroristes mésopotamiens ? Pollution atmosphérique ?

Je dois admettre l'évidence : La roue dans l'axe de la sortie du tuyau d'échappement est la seule explication plausible. Dire que Monsieur Citroën affirme que ses moteurs HDI sont propres et participent à la protection de l'environnement. Avec le nombre de bagnoles circulant sur les routes je n'ose pas penser à l'état de nos poumons. Si ces derniers sont à l'image de ma roue je me demande où vont respirer les centaines.

Merci la Pastille Verte.

René Codani
CC 1882

CREVER OU PAS À LA BATAILLE

4 juin. Sous une pluie battante, je rejoins ma vieille et bonne 505. Elle m'attend, fidèle, sur le parking où je l'ai laissée ce matin. Dans la descente du col de la Croix-Perrin, les gouttes me piquaient le visage comme du grésil. Quinze ans pour une voiture, comme pour un chien, c'est vieux. Mais ce mot peut véhiculer de l'affection. A ce moment des retrouvailles, alourdi par les quelques litres d'eau qui imbibent ma tenue, je suis très affectueux.

- «C'est votre voiture ?»

Une voix ! Qui me demande si c'est ma voiture ! Drôle de question. Me serais-je trompé de véhicule ? Je la regarde, non c'est bien ma voiture, je ne peux pas me tromper, je reconnais toutes les marques de sa vieillesse. Au surplus, elle est seule sur le parking. Alors peut-être est-ce un parking privé ? Je n'aurais pas dû me garer là ? Ou bien perd-elle du gasoil ? Ça lui arrive. Mais, au fait, qui me pose cette question ?

- «Oui, c'est ma voiture !» Réponds-je en levant les yeux, non pas sur un gendarme, ni sur un vigile, mais sur un jeune VTTiste en short et tee-shirt léger.

Ah oui ! Je me souviens, je l'ai aperçu sur la route en face tout à l'heure lorsque j'arrivais sur le parking. Maintenant il est là planté devant moi de l'autre côté de ma voiture, à me demander si elle est la mienne. Pourquoi cette question ?

- «Vous n'allez pas du côté du lycée climatique ?»

- «Du lycée quoi ?»

- «C'est à Villard.»

- «Euh... non, je redescends à Grenoble.»

- «Ah, bon !» Moue de désappointement.

- «Pourquoi ?»

- «Ben, j'ai perdu mon groupe. Puis je suis tombé et j'ai mal à l'épaule.»

- «Bon..., bon... cela peut s'arranger; Villard, ce n'est pas bien loin, je vais t'emmener si tu m'accordes cinq minutes pour me sécher et me changer.»

Content le gosse. Je l'ai ramené au lycée «climatique» de Villard-de-Lans où il prépare un bac en sport études section surf, si j'ai bien compris. Moi je savourais l'ironie du destin qui m'avait fait passer du statut de naufragé potentiel au statut de sauveteur.

Trois heures plus tôt, je n'en mène pas large. Après la courte descente du col de La Bataille dans laquelle la pluie venant du sud m'avait rejoint, j'entame la longue montée vers le col de La Portette quand survient une crevaison. La pluie, les doigts engourdis par la descente, je ne me fais pas spécialement une joie de changer la chambre à air mais le pire est que cette crevaison est la deuxième de la journée à la même roue. La chambre à air qui me reste est, elle, la seconde de mes chambres de secours, la question s'impose brutale : cette crevaison est-elle la seconde de la sortie ou seulement la deuxième ? D'autant qu'à l'examen, l'usure de mon pneu peut fournir une raison valable à la répétition des crevaisons et ainsi alimente la probabilité d'une troisième. Bien sûr, il me reste un nécessaire de réparation. Mais depuis les années que je le traîne dans ma sacoche de selle, sans m'en servir ni le vérifier, la colle a toutes les chances d'avoir séché.

Me voilà donc en plein milieu du Vercors, à soixante-dix kilomètres de l'autre côté du plateau, de Lans donc où j'ai ma voiture. Que faire si je crève ? Du stop ? Trouver un automobiliste assez aimable pour charger mon vélo sale dans son coffre immaculé et me prendre à son bord ruisselant que je suis ? Hum... Bien sûr, je peux enlever mon K-way et le rouler dans le coffre; je suis relativement sec et propre, au cuissard près, en dessous. Donc : trouver un automobiliste assez aimable pour charger mon vélo sale dans son coffre immaculé ? Encore faudra-t'il que le coffre soit vide ce qui pratiquement élimine les touristes. Donc trouver un autochtone mais un autochtone qui ira à Lans-en-Vercors. Mazette ! Cela ne doit pas courir les routes les individus avec un tel profil par un tel temps. En réalité je ne suis pas inquiet sur le comportement de l'habitant du Vercors, habituellement accueillant et serviable mais l'évidence s'impose : quels que soient

leur caractère, leur équipement ou leur motivation, ce sont les individus qui ne courent pas les routes en cet endroit et le vrai défi sera bien celui-ci : en trouver un.

Récapitulons. Depuis que j'ai quitté la dernière ville du Royans, Oriol je crois, peu après Saint-Jean, j'ai vu deux fois le facteur dans les quinze kilomètres de montée vers Léoncel, croisé un paysan et sa fourgonnette dans le col de Tourniol, un touriste belge dans le col des Limouches, un camion citerne et un camping-car dans le col de Bacchus. Dans le col de La Bataille : personne; sauf trois ou quatre voitures stationnées au sommet, des randonneurs assurément qui ne repartiront certainement pas par ici. Il ne passera peut-être pas un véhicule avant des heures, voire avant demain et il faudra en plus, que son propriétaire soit aimable, pas trop regardant sur la propreté, que son coffre soit grand et vide et qu'il aille à Lans. Je n'ai pas pris mon téléphone portable non plus, ce matin; de toutes façons il m'aurait été de piètre secours car la couverture réseau est quasiment inexistante sur le plateau.

J'ai alors la tentation de me tourner vers Dieu, il se dit peu motivé, au prétexte qu'il ne faudrait pas se mettre à croire en Lui que dans les situations difficiles. Je n'ai plus qu'à rouler en m'efforçant de penser à autre chose... Il me reste cependant encore assez de ressource morale pour ironiser sur un président de club qui d'un côté abreuve ses ouailles de conseils paternels mais qui de l'autre, part pour une randonnée de deux cents kilomètres en montagne avec un pneu usé jusqu'à la corde.

Personne, je n'ai vu personne jusqu'à La Chapelle-en-Vercors, trente kilomètres plus loin. Au col de La Portette, une exploitation forestière avait garni la route d'écorces, de brindilles et d'aiguilles de pin. Pour ne pas prendre de risques, j'ai traversé les trois cents mètres de route sale à pied, le vélo sur l'épaule. Pas fier mais tranquille, il n'y avait personne pour se moquer.

On sait déjà que la fin est heureuse et on comprend mon sourire intérieur et ma bienveillance spontanée vis-à-vis de ce jeune VTTiste. Peu vaillant à mon goût néanmoins, il n'était qu'à une petite dizaine de kilomètres de son but, accessible par une route peu accidentée, sous la pluie certes. Evidemment, il faut comprendre, il était lui en exercice scolaire et moi en RTT, cela fait une sacrée différence.

Tout est bien qui finit bien. Sauf pour la seule victime de la journée qui fut en fait un escargot, le pauvre... J'avais passé ma matinée à slalomer pour éviter ses congénères qui erraient en tous sens sur la route du côté des cols du Mont-Noir et de Pra-l'Etang. Certains s'étaient même repliés dans leur coquille, piégés sur la chaussée qui séchait rapidement au soleil de la belle matinée. Une voiture aurait fait un carnage mais il n'y en avait pas là non plus. Pour réparer ma roue je me suis retiré sur un petit replat herbeux, quand j'ai senti le craquement sous mon talon il était trop tard. Il n'avait pas commis d'imprudences, lui, mais le destin est parfois injuste. J'avais réussi à éviter tous les imprudents comme j'avais évité, mais par hasard, la belle couleuvre qui flânait en travers de la route montant à Léoncel.

J'ai lu dans son regard que, le facteur étant passé, elle n'attendait personne d'autre et ma présence lui était incongrue. Sa jumelle, quelques centaines de mètres plus loin, avait eu moins de chance. Elle pendait inerte aux serres d'une buse qui prenait lourdement son envol au ras de la route juste devant moi. Sans ascendance, elle avait beaucoup de mal, j'ai cru un moment qu'elle n'y arriverait pas, sa couleuvre par instants touchait la route, elle était asticotée au surplus par l'inévitable corbeau lui cherchant querelle. Elle a plongé dans une clairière où elle a disparu à ma vue, le corbeau s'est posé sur un arbre. A-t-elle réussi à s'élever, a-t-elle mangé sa proie, avait-elle des petits à nourrir ? J'ignore la fin de l'histoire, ma route partait vers un autre suspense dont j'étais l'acteur.

Epilogue : après vérification à l'arrivée, la colle était bel et bien sèche (elle était la seule...). Sans importance car les résidus de rustines du même âge qui l'accompagnaient étaient totalement hors d'usage.

LE BOULON

Ce n'est qu'à Saillans que nous décidons du sens de rotation de notre circuit. Nous partons le long de la Drôme puis de la Roanne. De la sorte, nous roulerons sur la grande route au début de la randonnée. Et dans les premiers jours d'octobre, à huit heures du matin, il y a encore assez peu de circulation.

L'itinéraire est fixé dans ses grande lignes : passage prévu au col de Pennes et au col Jeannin. Finalement cela laisse assez peu de place à la fantaisie. Après Pont-d'Espenel, nous sommes tranquilles. Ce ne sont plus que petites routes et chemins.

Depuis que j'ai adopté une selle cuir, j'ai des ennuis avec la tige de selle. Il semble y avoir incompatibilité entre les produits anglais et extrême orientaux : depuis ce mélange, le chariot de ma Brooks est devenu coulissant. Cela fait plusieurs fois que je dois jouer de la clé à 6 pans pour revisser définitivement ce fichu boulon.

Nous remontons la vallée de la Roanne. Voilà Saint-Benoit. Nous laissons sur notre gauche la route qui monte vers Rimon et Savel. Nous roulons encore un moment le long de la rivière. La prochaine route à gauche est pour nous. Elle part à l'assaut de la montagne en direction du col de Pennes. C'est une tradition dans la vallée de la Roanne : toutes les petites routes à gauche partent à l'assaut de la montagne. Depuis un moment je sens que ma selle est mal réglée. Elle me donne l'impression de piquer du nez ou de relever du bec. Elle me semble aussi être trop en avant, voire trop en arrière. Enfin elle n'est pas comme il faut !

Je m'arrête pour remédier à ce problème. Michèle continue. C'est l'affaire de deux minutes. J'enlève la sacoche, sort la clé Allen et fait le diagnostic : il faut avancer la selle et relever le bec. C'est du classique depuis quelque temps. Je dois donc dévisser le blocage du chariot. Hop! Un petit coup sur la clé, souple et déterminé. Rien ! Ben, il est bien vissé le boulon. Et malgré cela, la selle glisse ? Allez, on recommence, en plus énergique. Ha ! Le système se débloque et bouge. Je peux régler la selle. Il ne me reste plus qu'à rebloquer le tout. Mais quand je visse, l'écrou tourne. Réflexion : avec un morceau de bois, je coince l'écrou. Ça marche. Je visse, je visse. Mais rien ne se bloque et ma selle bouge toujours. Constat : le filetage de l'écrou alu a foiré ! La cata, c'est la cata ! Et Michèle qui continue, tranquille.

Cela fait déjà dix minutes que je bricole. Heureusement dans ma trousse de réparation, j'ai quelques colliers en nylon. On peut tout réparer avec ces accessoires. Tout, sauf les chariots de selle ! Cela permet cependant de solidariser un peu l'ensemble. Je remballer le matos et part à la poursuite de Michèle. Cette selle «mobile» est très désagréable et je n'ose appuyer trop fort sur les pédales. J'ai déjà «pété un boulon», alors prudence... Je crois que la balade va tourner court. L'objectif est maintenant de rejoindre Michèle, aller au col et faire demi-tour. Ce ne sera déjà pas facile.

Au lieu d'admirer les flamboyantes couleurs automnales, je scrute le fossé en espérant trouver «la chose» qui améliorera mon sort : fil de fer, fil électrique, tige de selle au bon diamètre. D'habitude, les bas-côtés regorgent de «matériel de réparation». Mais ici, c'est désespérément propre. Michèle, inquiète, m'attend à proximité du village de Pennes-le-Sec. Même en regardant, à deux, le bord de la route, nous ne trouvons rien. Voilà le sommet du col et son panneau. Dans le sud, on voit la magnifique route qui serpente vers Auelon et que nous ne suivrons pas aujourd'hui.

Je fouille le parking désert, à la recherche de l'objet miraculeux. Rien ! Michèle va de l'autre côté, une barrière puis le panneau du col. La pancarte est fixée sur un poteau en alu, au moyen de deux colliers, bloqués par des boulons : «André, il y a des écrous sur le panneau». J'accours. Ils me semblent un peu gros et bien rouillés. Je vais chercher le boulon et ma clé à molette. Miracle ! C'est le même filetage. Et j'arrive même à dévisser l'écrou. J'installe ce nouveau matériel. je bloque: impeccable !

Tout à coup, je trouve le paysage beaucoup plus beau. Aucelon, Pradelles, Saint-Nazaire et le col Jeannin redeviennent accessibles. C'est quand même chouette que l'Équipement ait pensé à mettre des écrous au standard des tiges de selle. Et quelle efficacité : rien n'a bougé pendant le reste de la balade.

Naturellement, une fois à la maison, j'ai mis en lieu sûr le précieux écrou. J'irai le remettre à sa place à la belle saison. Quelque autre malheureux cyclo peut en avoir besoin à son tour. Je ferai bien attention, lors de cette opération, que personne ne me voit. Le passant ne connaissant pas l'évènement pourrait alerter la maréchaussée et dire : «au Col de Pennes, un cycliste saccage le matériel».

André Peyron
CC 317

UNE AVENTURE CYCLO À CINQ POINTS

Jeudi 26 septembre 2002, nous décidons, André Valette, Georges Manipoud et votre serviteur (Michel Marcelot) d'aller «cycloter» à partir de Nyons où nous laissons la voiture. Nous avons le projet d'ajouter à notre palmarès quelques cols à notre actif.

Belle journée qui s'annonce au départ mais ensuite un vrai temps de fin d'été; soleil, mistral et la douceur de la Provence.

Nous quittons la départementale avec soulagement et prenons la direction de Puymeras. Arrêt chez le boulanger pour faire les provisions et au café afin de reprendre des forces. A la sortie du village, je suis en compagnie d'André, la route monte sèchement. Tout à coup, nous entendons un cri. Arrêt, demi-tour et stupéfaction : notre ami Georges est étendu sur la route, empêtré dans son vélo. Apparemment pas de gros bobo à l'exception d'une méchante coupure sous le menton qui saigne abondamment. Georges s'inquiète plus du vélo que de sa santé. Il faut dire que la roue arrière est sortie du cadre (inexplicable). Enfin nous le relevons et l'asseyons un instant sur le talus. La blessure saigne et André constate une coupure assez profonde. La décision est vite prise; il faut trouver un toubib. Je pars en éclaireur : pas de docteur dans le village; Georges est un peu groggy mais décide de continuer à vélo sur Vaison-la-Romaine où nous serons sûrs d'avoir du secours. Les 6 km sont parcourus doucement : André devant et moi derrière.

En fait ce sera le services des urgences qui accueillera notre blessé : prise en charge rapide, 5 points de suture agrémentés d'un superbe pansement tout blanc avec en prime une piqûre antitétanique. En bref, la totale.

Après cela la plupart d'entre vous aurait dit : «les amis, la journée de vélo est terminée, il est plus sage de rentrer à Nyons». C'est ce que nous lui avons suggéré, nous, ses amis. La réponse est tombée, rapide, précise, sans appel : «je continue, pas question de rentrer, j'ai des cols à franchir». Nous aurions dû nous douter de la réponse car le monsieur a une volonté de fer et comme le chirurgien, questionné, permettait la reprise du jeu, mais calmement... alors....

Donc, départ de l'hôpital et après un bref arrêt reconstituant à Vaison, direction Le Coulet (84-0370) au-dessus de Séguret, ensuite nous prenons une route forestière caillouteuse à souhait qui nous mène à travers les vignes. Le repas de midi sera pris au pied de l'une d'elles qui nous fournira en dessert (excellents raisins oubliés lors de la récolte). Ensuite direction Le Crestet, toujours par les chemins de terre. Le château est magnifique et la vue est superbe sur la vallée de l'Ouvèze. Je propose timidement à Georges de rentrer maintenant car ... «ta santé... pas d'imprudance... le choc... les séquelles éventuelles...». Que nenni, nous avons l'ordre de rentrer par les petites routes et quand nous serons à Nyons, nous en profiterons pour grimper le passage de la Garde Crosse... Non mais des fois !

Bon, après tout, rentrons et nous aurons le temps de le dissuader. A deux, ce sera facile. Entrechaux, Faucon, La Tuilière, Mirabel aux baronnies et enfin Nyons.

Aucun argument ne l'arrête. Georges a décidé de franchir l'obstacle. Nous baissions l'échine et suivons (la voiture est à 200 mètres). Et là, surprise, la moyenne de la pente est de 9 - 10% avec des passages à 12 voire 14 % sur 7 km environ. Petite route en mauvais état mais qui nous mène au sommet du passage de la Garde Crosse (26-0781) en passant par le petit col de la Croix (26-0709). Toutes ces difficultés nous laissent penser que Georges abandonnera sagement; mais non; il arrive au sommet, heureux comme un gosse et fier d'être là. Il faut préciser que le point de vue est impressionnant (je vous le recommande).

La blessure, elle, va bien. Les 5 points ont tenu et le pansement qui lui fait une «barbichette» est intact. Quant au blessé, il accuse la fatigue. Descente prudente et retour sur Nyons à la voiture et puis retour à Valence.

Bilan pour cet accidenté de la route : 82 km, 3 nouveaux cols et 1800 m de dénivelée. Il faut le faire, non ? Imprudence d'avoir continué ? Et si, après tout, ce n'était que de la passion !

Rassurez-vous, cette blessure n'est plus qu'un mauvais souvenir et l'ami Georges n'arrête pas de se battre avec de nouveaux cols.

Michel Marcelot
CC 4710

UN COL POUR DANIEL...

Une tradition maintenant bien établie : finir l'année, au plus près du dernier jour, en franchissant un col et commencer la suivante, dès que possible, par la conquête d'un autre. Souvent, à ce moment de l'année, ce sont des cols d'altitude modeste.

Nous sommes le 2 janvier 2003. De l'autre côté des Pyrénées, il reste encore «de quoi faire» et le temps sera peut-être moins inquiétant qu'ici, à Font-Romeu. Le tunnel du Cadi réduit la distance jusqu'à Baga d'où nous partons, une nouvelle fois. Une incroyable douceur nous fait oublier l'hiver, le soleil est bien là et nous partons vers le but de la petite balade : le col d'Escriu (1509m). Je l'«écris», donc, puisque c'est la traduction de son nom en catalan, après en avoir fait l'ascension en le dédiant à Daniel, disparu trop tôt, beaucoup trop tôt, un sombre jour de Novembre. Pourquoi celui-là plutôt qu'un autre ?

Parce que je pense à lui, tristement, ce 2 janvier en partant, en mesurant ma chance de goûter encore un jour de vie, dans une nature frileuse qui profite de degrés inespérés. La petite route, qui, un jour, nous mena jusqu'au col del Pal, celui que l'on voit, côté français, haut perché au dessus de La Molina, s'élève rapidement pour s'engager dans la vallée du Riu Greixer. Un coureur à pied avance aussi vite que moi mais, certainement pour ne pas m'imposer cette honte trop longtemps, il plonge sur un sentier, à droite, à l'endroit même où nous quittons la route pour prendre, à gauche, une piste assez pentue vers le hameau de Greixer, la ferme d'en haut. Un joli détour pour arriver dans cette échancrure inaccessible depuis la grande route pourtant seulement à 100 mètres de là. En passant en contrebas, souvent, nous n'avions vu de ce village que sa petite église. Elle est là, belle réminiscence d'un temps et d'un art si loin dans le passé...

...Et Daniel, si vivant, si riant, est parti s'inscrire dans un coin de ce passé. Moi, je pédale. Bien sûr, je savais sa maladie mais il la traitait, en public, avec tant de désinvolture, lui accordait si peu d'attention que je ne pouvais pas, et ne voulais pas, admettre cette possible ou imminente issue... Mais il était simplement discret et formidablement courageux.

Le village de Griexer accumule, dans ses belles pierres, la précieuse chaleur de ce soleil d'hiver et je lui tourne le dos pour reprendre, sur la piste, l'ascension du col. Les bois dissimulent la sortie et, par moments, quelques points de trop dans le pourcentage me contraignent à mettre pied à terre. Passé et présent mélangés, je marche, plongée dans de lourds souvenirs : Daniel me parle, sur d'autres pentes où nous cheminions à côté du vélo, dans ce petit groupe deux fois par an reconstitué au pied de dizaines de cols qui n'avaient aucune chance de nous échapper...

...Daniel, lui, vient de nous échapper involontairement mais surtout définitivement. Je regarde autour de moi, pour ne rien manquer, puisqu'il en est privé, comme tant d'autres. L'ascension aura duré 9,5 km. Au sommet, le Pedraforca nous offre un profil inconnu; une fois de plus, le pique-nique est comme un festin dans un théâtre de nature, de silence, de senteurs et de rencontres uniques, deux isards venant de libérer sportivement le petit replat herbeux parfait pour une brève pause. Là encore déferlent les images et la bande son de nombreux pique-niques, comme ces photos de famille dont les personnages, si on les fixe un peu trop longtemps, semblent s'animer. Absente quelques instants du présent, j'y suis ramenée par la voix d'Alain qui donne le signal du départ.

Le col d'Escriu a un voisin immédiat, le col de l'Abaiol, une formalité sur le chemin du retour, une visite rapide et l'abandon de la fin du programme dont je peux dire, encore, ce sera pour un autre jour...

Chantal Sala
CC 3654

RIEN À JETER... TOUT ET SUPERBE !

Un article paru, il y a déjà longtemps, dans la revue «Montagne et Alpinisme» avait attiré mon attention sur le fameux sentier de la crête des Gittes. Cet été 2002, début août, nous sommes deux à nous lancer dans un circuit difficile empruntant ce sentier savoyard situé au nord du Cormet de Roselend. Tout le circuit est magnifique, c'est beau du premier au dernier kilomètre !

Nous nous garons après le col du Méraillet au lieudit Le Gras (1591 m), le lac de Roselend est juste en dessous. Il est 9 heures, il fait froid mais le soleil est là ! On se réchauffe en prenant la D217 en direction du Cormet de Roselend. Au refuge du Plan de la Lai, on trouve le GR5, Tour du Beaufortain. On peut continuer sur la D217 jusqu'au lacet suivant (1906 m), une piste (R1-2-3) à gauche non entièrement cartographiée sur ma TOP25 rejoint le GR5 et monte jusqu'à Bel-Air (2145 m). Ensuite nous trouvons une piste facile (S1-2) jusqu'au col de la Sauce (2307 m). Après une pause ravitaillement, la montée sur la crête des Gittes est rude (passage S3) ensuite la piste des crêtes, impressionnante vue du col de la Sauce, n'est pas très difficile (S1-2) et nous mène au col de la Croix du Bonhomme (2412 m). Les parties cyclables dans un tel cadre grandiose ne s'oublent pas !

Au refuge du col, c'est la pause repas on nous sert café ou thé dans de grands bols !

Nous montons (S2) au col des Fours (2665 m), névée à escalader au col. Nous sommes ici «à portée de main» du Mont-Blanc. Nous rencontrons de la neige fraîche tombée la veille. La redescente au col de la Croix du Bonhomme est presque entièrement cyclable.

Nous prenons le GR5 pour aller au col du Bonhomme, un passage un peu délicat au début, ensuite sentier (S2-3) avec beaucoup de poussage. Vues superbe sur le lac de la Gittaz. Nous sommes ici sur le Tour du Beaufortain et sur le Tour du Mont-Blanc, nous discutons avec les randonneurs, nous regrettons nos faiblesses dans les langues étrangères : je ne sais toujours pas ce que voulaient deux charmantes randonneuses !

Du col du Bonhomme (2329 m), en Haute-Savoie nous descendons par un sentier au sud sur Les Cavets à peu près cyclable en descente. Nous continuons sur les chalets de La Sauce, sentier (S2) pentu, puis très raide (S4). Le cadre est «sauvage» et plutôt fréquenté par les vaches.

Nous suivons ensuite le torrent de la Gittaz, sentier (S1-2) avec de nombreux poussages mais des paysages superbes : cascades, traversée du torrent sur une planche étroite, gorge, passage taillé dans la roche, points de vue.

Au-dessus de La Gittaz (1665 m), hameau niché au fond de la vallée, prendre une piste (R1-2) qui remonte au col de Sur Frêtes (1792 m). Nous redescendons par une belle piste (R1-2) sur le lac de Roselend. Le site est majestueux. Nous rejoignons la voiture, heureux d'avoir réalisé une de nos plus belles sorties en haute montagne.

Nous avons mis environ 7h30, nombreux arrêts compris (repas..., photos, échanges avec les randonneurs) pour faire ce circuit. La dénivelée est d'environ 1500 m.

Variante moins difficile :

Au col de la Croix du Bonhomme, descendre vers les Chapieux. Aux chalets de la Raja, prendre une piste qui nous mène sur la route du Cormet de Roselend. Au col, se laisser glisser jusqu'à la voiture.

Jean-Pierre Alban
CC 2513